



HAL
open science

Accélérer l'architecture

Ludivine Nasschaert

► **To cite this version:**

Ludivine Nasschaert. Accélérer l'architecture. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03132651

HAL Id: dumas-03132651

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03132651>

Submitted on 5 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ACCÉLÉRER L'ARCHITECTURE ?

Mémoire de Master • ENSA Nantes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ludivine Nasschaert • 2019-2020

Sous la direction de Kantuta Quirós

Au sein du séminaire « Penser (avec, par, depuis) les fictions »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore ».

Saint Augustin, *Confessions*

« Nous nous étions toujours attendus à ce que l'un des résultats avantageux de la richesse économique soit un mode de vie tranquille et harmonieux, une vie en Arcadie ».

Staffan Burenstam Linder, *Éloge de l'oisiveté*

REMERCIEMENTS...

... à Kantuta Quirós, ma directrice de mémoire, pour sa bienveillance, son suivi régulier et ses connaissances pointues dans tant de domaines.

... à Romain Rousseau et Rémy Jacquier, professeurs encadrants du séminaire « Penser (avec, par, depuis) les fictions » pour leurs nombreuses références sur lesquelles m'appuyer tout au long de l'année.

... à Amaury pour son soutien sans failles, et sa positivité qui m'ont été d'une grande aide.

... à mon frère Benjamin, en rédaction de mémoire dans les mêmes délais que les miens, pour partager sa motivation, ses conseils, et même ses doutes.

... à mes parents et beaux-parents pour leur soutien et leurs conseils.

... à Cyrille, mon maître de stage pour sa flexibilité qui m'a permis d'avancer au mieux dans l'écriture de ce mémoire.

... à mes amis, qui m'ont donné leurs avis ou m'ont tout simplement permis de penser aussi à autre chose.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Faut-il continuer à « Accélérer l'architecture ? »

Comment la compréhension du temps nous permet-elle de saisir les limites de l'accélération en architecture ?

Qu'est-ce que le temps ?

Quelle est sa place en architecture ?

Qu'est-ce alors que l'accélération, et plus précisément une architecture accélérationniste ?

Où s'inscrirait cette nouvelle tendance architecturale au sein de l'histoire de l'architecture ?

Accélérationnisme et faire-ensemble pour une mise en œuvre d'idéaux architecturaux

Comment s'inspirer de l'accélérationnisme pour faire en sorte que l'architecture actuelle respecte l'environnement et les rythmes naturels ?

En quoi l'accélérationnisme, dans ses dimensions temporelles et technologiques, permet-il de préserver et de sublimer le « déjà-là » ?

INTRODUCTION

Étudiante de 26 ans, je suis entrée en première année d'école d'architecture avec un diplôme dans le multimédia en poche, et quelques expériences dans le monde professionnel.

Après la licence d'architecture, trois stages en chantier (dont un participatif) et agence d'architecture et de scénographie, ainsi qu'une année d'études réalisée au Mexique, je pense avoir une meilleure compréhension du vaste monde de l'architecture, et de ses codes. Il en reste bien sûr toujours tant à apprendre. Ces expériences m'ont également permis d'affiner mes goûts, et de déterminer ce qui me passionne, m'émeut et me motive.

Heureusement, ce sentiment qu'il me reste tant à découvrir ne me quitte jamais et, dans ce sens, cette formation ne cesse d'inviter à découvrir toujours plus, dans de multiples domaines. Cela correspond très bien à mon tempérament et chaque nouvelle connaissance vient alimenter ma curiosité au quotidien. C'est un mécanisme très motivant et que je souhaite perpétuer après ce cursus.

quel thème ai-je voulu mieux connaître grâce à cet exercice de mémoire ?

Comme je viens de l'évoquer rapidement, les champs de connaissances que l'on peut explorer en tant qu'architecte sont infiniment vastes,

et je me plais à les découvrir, les uns après les autres. Cependant, un concept en particulier m'a toujours fascinée, et ce de manière constante. Plus j'apprends sur lui, plus j'ai envie d'en savoir plus. Cette fascination est décuplée par le fait qu'il n'en existe pas une unique définition, qu'il est extrêmement complexe à saisir, et paradoxalement omniprésent dans nos existences. Il est étourdissant quand j'essaie de le saisir dans son entièreté, et lorsque j'ai l'impression de toucher du doigt sa compréhension, il se faufile et s'enfuit tel un poisson recouvrant sa liberté. Il s'agit du **temps**.

d'où provient cet attrait pour le temps ?

Apprendre que l'on a pu mesurer la durée de l'entièreté de l'Univers grâce à l'observation des étoiles m'a très tôt laissée bouche-bée. C'est en effet grâce au clignotement des étoiles appelées Céphéides que cela a été possible (c'est la relation période-luminosité).

Aussi, comment prenons-nous conscience du temps ? C'est avant tout un ressenti. Nous ne savons généralement pas comment « faire avec » cette notion complexe et bien souvent nous finissons par la personnifier. Merleau-Ponty, dans *Phénoménologie de la perception*, le dit d'ailleurs dans ces termes : « tout le monde parle du temps, et non pas comme le zoologiste parle du chien ou du cheval, au sens d'un nom collec-

tif, mais au sens d'un nom propre. Quelquefois même, on le personnifie. Tout le monde pense qu'il y a là un seul être concret, tout entier présent en chacune de ses manifestations comme un homme est dans chacune de ses paroles ». C'est à ce moment que nous arrivons face à un phénomène que je trouve particulièrement fascinant : la subjectivité du temps.

Comme chaque individu je me retrouve souvent confronté à cette modulation apparente du temps. Je passe mon temps à courir après lui, à être « prise par le temps », à le « rentabiliser » au maximum.

D'ailleurs, au plus loin que remontent mes souvenirs, je n'ai jamais su m'ennuyer, et, les récits d'autrui mis de côté, je n'ai même aucune idée précise de ce qu'est « l'ennui ». Je comble chaque seconde de mon temps. Je me suis souvent demandée pourquoi. Une explication qui me vient serait que j'ai peur du vide, littéralement, mais aussi de moments « creux » qui pourraient ponctuer ma vie. Or j'ai bien conscience de l'importance des vides, et mes études d'architecture me permettent de mieux percevoir encore leur valeur.

Je pense que c'est notamment pour cette raison que l'architecture - et même plus largement la culture - japonaise me fascine. Leur relation au temps, les concepts du « m^a », du « muj^o », ... autant de notions qui ont très tôt piqué ma curiosité. En chérissant le vide, l'espacement, l'interstice, ils sont à l'antithèse de ma manière de me confronter au temps. De fait, j'ai tendance à

remplir chaque espace vide : en plus de prévoir des programmes interminables à chaque journée (ce qui laisse peu, ou pas, de place à des moments plus lents, à des espacements entre chaque tâche à effectuer), j'applique le même principe spatialement : dans tout mon environnement : mon appartement, mes espaces de travail, ma table de nuit, etc. C'est un travail continu que d'aller contre ces habitudes. Autre fascination, les japonais sont capables de traduire ces concepts spatialement. J'ai essayé à plusieurs reprises de m'inscrire dans ce travail de traduction complexe. Quand Kengo Kuma explique sa manière de concevoir ses projets, il parle souvent de « prendre soin du temps », ou encore de le « tisser ». Cette introduction de la quatrième dimension dans l'architecture résonne en moi comme un acte poétique.

un paradoxe

Depuis le début de ces études d'architecture, et comme bon nombre de mes camarades je fais face à une frustration constante. En effet, le rythme est très soutenu. Il nous est demandé de réaliser de plus en plus de conception et production de pièces graphiques dans des temps toujours plus courts.

Or, la maturation, et la réalisation de différentes versions d'un projet sont essentielles pour en saisir l'entièreté et pouvoir maîtriser le projet jusque dans ses détails. Le processus de création n'est jamais linéaire, c'est un jeu constant d'aller-retours entre des idées, des maquettes (réelles et numériques), des données de contexte, des impératifs techniques, des règles

de construction, des réglementations, etc. Nous devons aller toujours plus vite, et le risque est alors que nous restions trop en superficialité d'un projet, ou que nous travaillions dans de très mauvaises conditions physiques et mentales pour pouvoir réaliser un maximum des attendus dans le temps imparti.

Je reste consciente que cela nous prépare au monde du travail, principalement régi par des contraintes de rentabilité. J'ai en effet pu noter que cette frustration était également présente dans de véritables projets d'architectes ou scénographes (ou autres créatifs travaillant en « mode projet »).

Un tour d'horizon du temps en première partie de ce mémoire nous permettra de mieux comprendre ce paradoxe, cette compression du temps qui semble s'aggraver au fur et à mesure des années. Nous pourrions ainsi aborder notamment les concepts d'accélération et de désynchronisation du temps.

L'accélération du temps fera ensuite l'objet de la seconde partie, avec son approche tout d'abord sociologique, puis son application au monde de l'architecture. Nous ferons notamment un zoom sur la tendance appelée « accélérationnisme ».

Le titre de ce mémoire est sous la forme interrogative : c'est pourquoi la dernière partie permettra une réflexion sur le futur de l'accélération et de l'accélérationnisme. Nous verrons entre autres choses comment lier accélération et idéaux architecturaux. Nous aborderons également les

limites de cette accélération en architecture, et les pratiques qui se mettent déjà en place pour pallier à ce phénomène. Je souhaite à ce moment relier ce concept et ses limites au principe d'écologie, de plus en plus présent dans les réflexions architecturales. Puis nous terminerons par un point sur les possibilités qu'offre l'accélérationnisme dans la préservation et la sublimation du « déjà-là ».

pourquoi ces questions en 2020 ?

La campagne publicitaire de Swatch en 1995 disait : « le temps, c'est ce que vous en faites ». Google reprenait ce principe, qui n'a pas l'air de vieillir, 15 ans plus tard : « le Web, c'est ce que vous en faites ». En 2020, nous sommes toujours dans la même mouvance.

Comme nous pouvons l'expérimenter au quotidien, et encore plus depuis la crise sanitaire du Covid-19 que nous vivons en ce moment, nous sommes face à un nombre grandissant de prises de conscience par rapport au futur, à ce que nous léguons ou encore à la préservation de notre planète Terre.

A l'échelle humaine, la Seconde Guerre Mondiale, ou même encore la guerre froide sont maintenant relativement éloignées de nos quotidiens. La reconstruction ou la privation ne sont plus le cœur de nos quotidiens. Nous passons d'un univers marqué par les « dettes » relatives à ces conflits, à un avenir des possibles ; qui apporte avec lui les croyances en des changements de pratiques ou sociétaux qui peuvent

être plus ou moins radicaux.

De plus en plus, nous réalisons que l'architecte et l'État sont parfois dépassés. Pour exemple, nous nous tournons vers la marge, vers les nouvelles pratiques comme l'auto-construction ou la vie nomade. De plus en plus, des architectes se mettent à écouter les paroles habitantes. En conséquence de cette ouverture de notre champ de vision et de cette écoute, de plus en plus de personnes considèrent que cela peut influencer nos pratiques architecturales.

Ainsi, dans cet élan de propositions, de changements de point de vue, de possibilités de faire un pas de côté, je propose de le faire ici aussi, en étudiant l'architecture par le biais de l'accélération du temps.

Je pose alors la question directrice de ce mémoire : faut-il continuer à « **Accélérer l'architecture ?** ».

● CADRE

quelle implication ?

J'ai longuement hésité à utiliser la neutralité axiologique que l'on retrouve dans la majorité des mémoires de Master en Architecture.

Or, comme je l'ai expliqué en introduction, j'ai choisi un thème qui me fascine, un thème qui me touche, et ce, depuis toujours.

La décision finale a alors été de prendre une position située, un engagement fort de ma position subjective afin de donner vie à cette étude sur l'architecture et le temps. Je peux de ce fait ponctuer parfois cette étude de ressentis ou exemples personnels.

le séminaire de mémoire

« Penser (avec, par, depuis) les fictions ». L'intitulé-même de ce nouveau séminaire de Master de l'ENSA Nantes dans lequel s'inscrit ce mémoire nous propose déjà de changer de point de vue, en invoquant par exemple la technique de la fiction.

Ce séminaire propose également une triple approche : scientifique, philosophique et artistique. Le temps étant une notion complexe, qui ne s'explique que par la réunion de différents facteurs, la possibilité qui nous est laissée ici, d'étudier notre sujet sous différents angles,

semble pouvoir apporter une richesse ainsi qu'une cohérence à ma démarche. J'ai choisi, au niveau formel, d'utiliser de très nombreuses sous-parties, comme autant d'entrées possibles sur chaque notion.

Au niveau du déroulement, c'est l'étude du concept du temps qui permet de faire émerger la notion d'accélération. Et c'est l'approche de l'architecture par le biais du temps qui permet de transposer dans ce domaine les connaissances sociologiques et philosophiques sur l'accélération et plus particulièrement l'accélérationnisme.

Questionner son sujet sous plusieurs angles, et selon les connaissances apportées par de divers domaines fait logiquement émerger ses limites, et permet d'explorer les suites possibles à l'accélération qui se mettent en place dans le monde de l'architecture : ralentissement ou intensification de l'accélération ? Nous allons découvrir cela. J'ai choisi de relier cela à l'émergence relativement récente de besoins de se reconnecter à son environnement et de prendre soin de celui-ci.

Aussi, pour la dernière approche - artistique - le séminaire propose de s'attacher à la recherche de la forme de la restitution. Dans ce sens, je cherche à faire des liens entre les idées, les concepts et des traductions artistiques dans d'autres domaines que l'architecture : peinture,

dessin, musique, danse, cinéma, graphisme, design, etc.

Cela aussi permet de donner plus de profondeur à la compréhension du temps, de l'accélération et de ses limites. Cela passe par des illustrations, mais également par une recherche graphique de mise en page qui traduirait de la manière la plus claire possible mes idées.

une notion tout aussi complexe : l'architecture

Comme c'est le cas pour le temps, il est impossible de comprendre la plupart des notions complexes sans les explorer par plusieurs entrées.

Il existe toujours des « angles morts », d'autres facettes que l'on a pas encore explorées. Faire un pas de côté, proposer une vision nouvelle, décalée, peut parfois permettre de comprendre des caractéristiques de cette notion - ici l'architecture - qui étaient restées dans l'ombre.

Même si ce mémoire n'est pas le seul à traiter du temps, j'espère que cette approche de l'architecture par le biais du concept d'accélération, que je n'ai trouvé nulle part pendant mes recherches, apportera des connaissances nouvelles.

problématisation

Pour résumer, le postulat ici est de changer de point de vue : il s'agit maintenant d'étudier la

production architecturale grâce aux concepts du temps, et plus particulièrement les accélérations techniques et sociales.

Je souhaite ainsi répondre par ce mémoire à la problématique suivante : **Comment la compréhension du temps nous permet-elle de saisir les limites de l'accélération en architecture ?**

Nous allons ainsi en première partie faire un tour d'horizon assez exhaustif du temps, en s'interrogeant sur sa définition dans plusieurs domaines, puis en se demandant quelle est sa place en architecture.

La seconde partie permettra de définir plus en détails l'accélération, et plus précisément ce que serait une architecture accélérationniste. Je souhaite replacer cette nouvelle tendance dans l'histoire de l'architecture en me demandant : où s'inscrirait-elle au sein de l'histoire de l'architecture ?

Après cette étude, un point intéressant est de se questionner, de remettre en question les pratiques courantes de l'architecture. Devons-nous continuer à suivre les schémas de conception et de construction établis ? J'ai choisi d'étudier le faire-ensemble pour une mise en œuvre d'idéaux architecturaux. Puis de voir comment s'inspirer de l'accélérationnisme pour faire en sorte que l'architecture actuelle respecte l'environnement et les rythmes naturels. Et enfin, de se demander en quoi permet-il de préserver et de sublimer le « déjà-là ».

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 1 : COMPRÉHENSION DU TEMPS

Qu'est-ce que le temps ?

Quelle est sa place en architecture ?

I - caractéristiques du temps

- première approche
- en physique
- en philosophie
- en sociologie
- en architecture
- temps et nature
- les marques du temps
- principe de relativité du temps
- relativité restreinte
- relativité générale
- le temps en mécanique quantique
- subjectivité du temps
- présent, passé, futur
- temps commun, temps personnel
- espace et temps
- introduire une quatrième dimension, un acte poétique
- comment signifier le temps ?
- le temps intervalle, vide, espacement (mà)

II - spécificités de l'architecture

- les temps du projet
- nécessité du temps
- références
- le temps comme un allié
- temps matière, mouvement et pesanteur
- temporalité et territorialité
- temporalités d'architecture
- éphémère
- temporaire
- précaire
- fragile
- instable
- transitoire
- impermanente
- durable
- permanente
- obsolète
- anachronique
- éternelle

I - CARACTÉRISTIQUES DU TEMPS

première approche

Nous pouvons débiter un travail de définition du temps par les mots de Joël Garnier : « Le temps est une des notions premières, est non réductible à quelqu'autre qui en pourrait être un constituant ; il a besoin de sa propre notion pour se définir lui-même »¹. Nous pouvons ajouter que nos souvenirs et nos cheminements de pensées sont toujours structurés chronologiquement. C'est ainsi la mémoire qui nous donne la notion du temps qui passe.

Il est important de noter que le temps est une notion complexe, et que pour cela il possède de nombreux attributs et caractéristiques, et que chaque domaine apporte des définitions qui se complètent, et donnent « corps au temps », selon l'expression du physicien Carlo Rovelli en 2019 sur France Culture.

en physique

Pour les physiciens, c'est une notion à plusieurs facettes, mais aussi une unité. Il faut savoir que nous mesurons actuellement un « avatar » du temps, puisque la seule possibilité de mesurer le temps serait un univers totalement statique -

¹ Arellano-Lechuga, Léon, et Isabelle Marchal, *Architecture et temps [colloque ; organisé les 10 et 11 octobre 2011 par le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Franche-Comté]* = *Architecture and time*. Besançon : Frac Franche-Comté, 2012.

artifice mis en place par Einstein - ; et alors nous n'aurions plus besoin de le mesurer, puisque il n'y aurait plus de mouvement donc plus d'écoulement du temps.

Comment pouvons-nous percevoir le temps ? Le cerveau humain traduit qu'il y a du temps, c'est-à-dire quelque chose qui s'est passé lorsqu'il voit deux états physiques incompatibles l'un après l'autre, comme par exemple des quilles de bowling debout puis au sol. Ainsi, le temps 0 n'existe pas : un temps extrêmement court oui, car le temps a besoin d'un intervalle pour s'écouler : il correspond à 10^{-43} secondes.

en philosophie

Pour les philosophes, le temps est une forme de la pensée elle-même. Ils auraient tendance à chercher une essence du temps, c'est à dire des caractéristiques universelles, valant pour tous les hommes, quelle que soit leur époque ou leur société. Bergson critique d'ailleurs les physiciens qui ne pensent le temps qu'en le projetant sur l'espace ; il parle d'un moteur qui permet de relier les instants successifs, qui ne serait pas explicité par la physique.

en sociologie

A l'inverse, l'approche sociologique pose en principe que la représentation varie selon les conditions socio-historiques ; elle cherche à « temporaliser le temps », selon l'expression de Flavien le Bouter lors du colloque *Architecture et temps* au Frac de Franche-Comté en 2012.

en architecture

Les architectes ont, quant à eux, un rapport au temps moins immédiat que dans d'autres domaines (danse, musique, performance en général). De fait, la représentation de la musique ou les notations de danse expriment le temps. Un langage existe donc pour notifier la durée, alors pourrions-nous l'utiliser en architecture ?

temps et nature

Le premier écrit relatant de la mesure du temps date du 3e millénaire avant J.-C. Cela nous renseigne sur le fait que l'Homme a très vite cherché à mesurer son écoulement. C'était d'abord par l'observation des astres et des rotations des planètes. D'ailleurs, dès la période égyptienne a été mis au point la clepsydre, horloge à eau, pour prévoir les pleines lunes.

En effet, la journée correspond à une rotation de la Terre sur elle-même, un mois à une rotation de la Lune autour de la Terre et une année une rotation de la Terre autour du Soleil. C'est ainsi que l'on retrouve les nombres 12 et 60 dans la plupart des calendriers, même les plus anciens (Maya, Sumériens, etc) : 12 mois dans une année, 12 heures de jour, 12 heures de nuit, environ 30 jours dans un mois, 60 secondes dans une minute, 60 minutes dans une heure (avec 60 qui est le premier multiple de 12 et de 30). Et même quand à la révolution française le système décimal a été imposé pour les distances ou les poids, il n'a pas pu être imposé pour la mesure du temps. Nous n'avons pas

pu nous éloigner des rythmes naturels, nous sommes restés dans un système hexadécimal pour la mesure du temps. A tel point que l'on adapte même régulièrement nos calendriers pour se caler au mieux aux rythmes de l'Univers, puisque la Terre ralentit sur son axe (à cause de l'éloignement de la Lune de celle-ci). Par exemple le Pape Grégoire XIII a instauré le calendrier grégorien (toujours le nôtre à l'heure actuelle), en supprimant 11 jours.

A l'heure actuelle, pour plus de précision, nous sommes passés de ce temps astronomique à un temps atomique (100 000 fois plus précis - grâce à un cristal de césium). Ce changement d'échelle peut donner le vertige, mais permet à ce que tous les pays soient synchronisés aujourd'hui. Et pour éviter tout décalage entre la seconde atomique et astronomique, tous les deux ans une seconde intercalaire est ajoutée sans même que l'on s'en aperçoive.

Le temps n'est pas universel. Plus on se rapproche du centre de la terre plus le temps passe vite. Pour pouvoir dater les événements nous utilisons alors le temps cosmique : c'est un temps de référence.

Kengo Kuma explique que « la nature n'est rien d'autre qu'amas de temps accumulé. Notre environnement est composé de ces amas dont la forme s'est stabilisée au fil du temps. (...) Afin d'harmoniser architecture et nature, il faut au contraire chercher à tisser entre eux l'amas du temps, la nature, et la forme du temps, l'architecture. Si l'on arrive à superposer architecture



On Kawara - *I got up at*, 1768-1879



Carte de voyage, *opalka/1* -∞ detail 4873702-4875811, 1965

et nature, les deux concepts de temps se superposent et le fil du temps ne peut plus se défaire »².

temps commun, temps personnel

En Chine, pendant très longtemps le temps devait appartenir à l'empereur : les horloges sont ainsi apparues tardivement. L'apparition de la première montre, au 14e siècle, montre que l'on souhaite rendre le temps personnel.

L'artiste japonais On Kawara a réalisé une œuvre sur 10 ans de sa vie, qui propose une vue poétique de son temps personnel, et de la relation entre l'art et la vie. En effet, entre 1968 et 1979, il a envoyé au moins une carte par jour en tamponnant son adresse actuelle, et la phrase « I got up at » suivie de l'heure à laquelle il s'est levé ce jour-là. Cela montre que ce besoin de revendiquer son temps personnel s'exprime en architecture mais aussi dans tout autre champ artistique. Cette œuvre appartient au genre du Mail Art (l'art postal).

les marques du temps

L'artiste Roman Opalka a voulu dans ses œuvres montrer le passage, les marques du temps. Il va par exemple inscrire à la peinture

² Arellano-Lechuga, Léon, et Isabelle Marchal, *Architecture et temps [colloque ; organisé les 10 et 11 octobre 2011 par le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Franche-Comté]* = *Architecture and time*. Besançon : Frac Franche-Comté, 2012.

blanche sur ses tableaux une suite de nombre de 0 à l'infini, depuis 1965. A chaque toile, il ajoute 1 % de blanc à sa peinture, ce qui fait que de 2008 à son décès en 2011, il peignait en blanc sur blanc, qu'il appelait d'ailleurs le « blanc mérité ». Sa peinture peut être vue comme une manière de convertir le temps en espace. Il explique son rapport au temps « ma proposition fondamentale, programme de toute ma vie, se traduit dans un processus de travail enregistrant une progression qui est à la fois un document sur le temps et sa définition »³.

Une autre pratique traduisant le temps à l'œuvre, c'est celle d'Olivier Debré, qui laissait ses peintures dehors pour qu'elles se modifient et soient attaquées et donc transformées par le temps qui passe. Ainsi ce temps devient partie prenante du processus de création, avec tout l'aléatoire possible.

Plus simplement, les impressionnistes sont sortis des ateliers pour la peinture de plein air. Là, découverte, la nature est mouvante. Ainsi, une lecture de l'impressionnisme, ce pourrait être d'essayer de traduire par des procédés picturaux (touche, mélange optique, non-respect du ton local) le temps à l'œuvre.

Ce fameux temps à l'œuvre, c'est d'ailleurs l'un des principes des artistes italiens associés au mouvement de l'arte povera, où l'œuvre est considérée comme une entité insaisissable et en transformation constante. Ce mouvement

³ Opalka1965 [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://www.opalka1965.com/fr/index_fr.php

ne s'est pas limité aux arts plastiques. En effet, au début des années 1970 des architectes et designers, essentiellement italiens, se sont réunis pour former un groupe nommé *Global Tools*. Ils revendiquent l'utilisation de matériaux pauvres, et se posent en contestation de la société de consommation, et de la technologie. Il fallait alors se dépouiller du maximum et aller à l'essentiel dans cette pratique ; cela a alors pris forme de performances et de *Happenings*. On peut citer l'italien Riccardo Dalisi par exemple qui réalisa des structures pauvres éphémères dans l'espace urbain de Naples.

En architecture, nous pouvons nous demander : pourquoi vouons-nous une telle passion aux ruines ? Dans l'ouvrage *Les potentiels du temps*, l'auteur propose une source : ce serait l'imaginaire de la catastrophe qui nous hypnotise. Cela pourrait venir du fait que, comme nous l'a appris la science, l'humanité, la Terre et le système solaire sont condamnés. Le « dark tourisme » est d'ailleurs le nom donné au tourisme voué à la fascination du désastre et qui nous pousse à visiter des camps de concentration, des cimetières, des lieux de catastrophes naturelles, etc.

Plutôt que de rester focalisés sur cet avenir fini, ce même livre propose de prendre une posture nouvelle : « Regardez ! Ici quelque chose a eu lieu, et peu importe que cela se soit évanoui, ait disparu, puisque la trace d'un passé inachevé est le possible d'un futur à écrire. Nous sommes

les habitants de ce lieu où ça devient ».⁴ En peinture, les ruines font souvent référence à l'Antiquité et à la pensée de l'époque. Ainsi une autre question peut être soulevée : comment une architecture est-elle de son temps, de son époque ?

Nous pouvons aussi évoquer la valeur de l'authentique. En effet, en Occident c'est un gage de notre histoire, du temps qui n'est plus, et ce sont ces marques du temps qui en sont garantes. Nous pouvons noter la destruction de l'architecture quand il y a une révolte : c'est un élément de pouvoir. Ces ruines sont gages des révoltes passées, de notre histoire.

L'architecture est souvent un marqueur du temps. En effet, les styles architecturaux sont reliés à une époque. Aussi, les productions architecturales portent en elles ce temps à l'œuvre, et nous pouvons éduquer notre regard à dater les constructions grâce à ces styles et aux transformations du bâti : les appropriations, transformations, réhabilitations, détournements, détriorations, destructions, etc

A chaque chantier, on construit sur d'anciennes villes, qui ont forcément laissé des traces. L'architecte Jean-Michel Wilmotte soutient que chaque architecture est une « greffe sur l'exis-

⁴ Toledo, Camille de, Aliocha Imhoff, et Kantuta Quirós. *Les potentiels du temps: art et politique*. Paris: Manuella éditions, 2016.

tant »⁵ ; c'est un dialogue constant entre le contemporain et le classique.

Nous pouvons également penser aux marques du temps dans la conception même du projet d'architecture. De nos jours, les fichiers sur nos ordinateurs constituent de véritables archives numériques. C'est une évolution depuis l'arrivée des ordinateurs, mais gardons en tête que ces marques du temps ont toujours existé : les fichiers étaient stockés en format imprimé ; les serveurs ont dorénavant remplacé les armoires de rangement.

principe de relativité du temps

Le principe de relativité est découvert par Galilée, formulé correctement par Descartes et utilisé par Newton : « Si un corps est en mouvement rectiligne uniforme c'est comme s'il était au repos ». Flavien le Bouter le formule autrement « Il existe un type de mouvement (en ligne droite et à vitesse constante) qui n'a de valeur que relative ».

N'étant pas spécialisée en physique, je vous propose d'évoquer rapidement et de manière vulgarisée les deux types de relativité : la relativité restreinte et générale, qui permettent de relier le temps à l'espace.

relativité restreinte

⁵ Augustin Trapenard, Jean-Michel Wilmotte. Jean-Michel Wilmotte à la cote. Boomerang, France Inter, 12 février 2020. 34 min.

Avant la relativité restreinte de 1905, il y avait quatre concepts indépendants en sciences : l'espace, le temps, la matière et les forces (comme la gravité par exemple). Einstein a voulu les unifier. Ce n'est pas une théorie physique, c'est un cadre métathéorique.

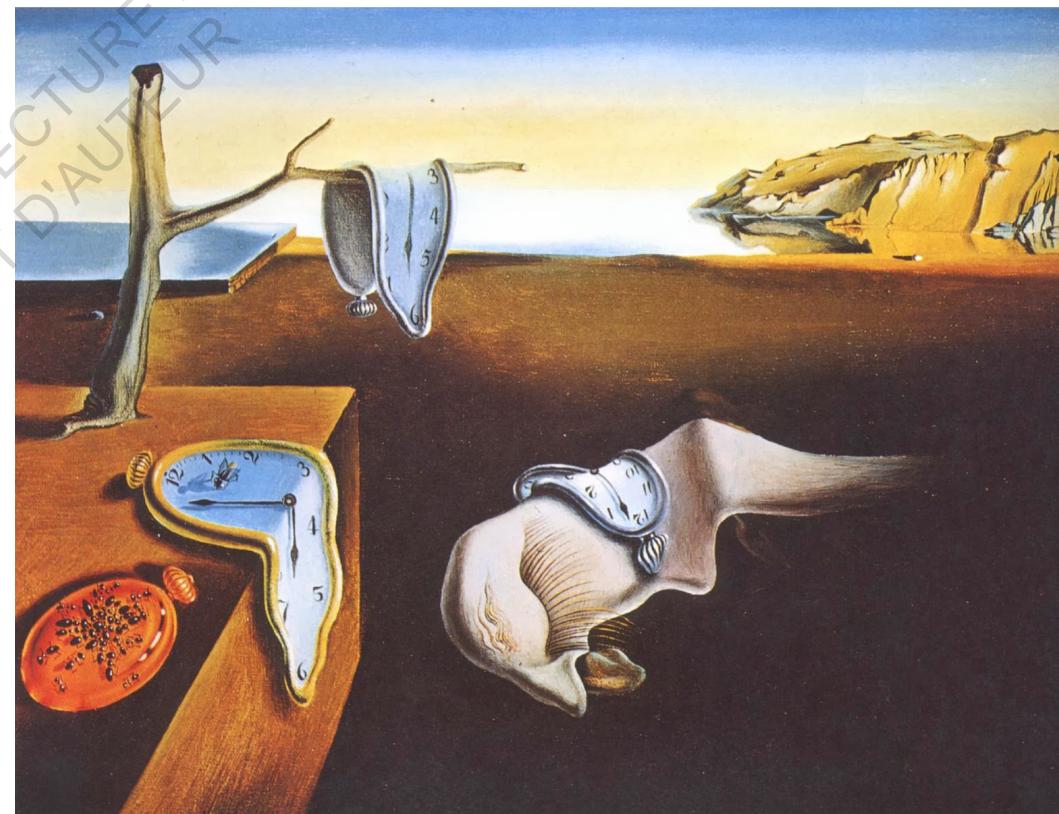
De son point de vue relativiste, Einstein a transformé les constantes d'espace et de temps en fonctions (de la vitesse relative des observateurs). On arrive ainsi au fameux « espace-temps » qui nous interdit alors de considérer une durée ou une longueur comme réelle (c'est-à-dire comme indépendante du sujet).

Flavier le Bouter explique ainsi que « nous pouvons donc continuer de dire « une heure », ou « un kilomètre » ; mais il nous faut simplement savoir qu'il ne s'agit là que d'une approximation pratique et que nous ne parlons pas alors correctement de ce qui est, mais seulement de ce qui apparaît ».

relativité générale

La relativité générale, qu'Einstein formule dix ans plus tard, permet de relier un être physique (la masse ou l'énergie) au temps. Par exemple, on a observé que plus une montre est proche du centre de la Terre, plus ses aiguilles ralentissent.

Cette théorie permet alors enfin de considérer notre univers comme un objet d'étude à part entière pour la physique et non plus seulement le lieu où se déroulent les phénomènes naturels.



Salvador Dalí - *Persistence de la Mémoire*, 1931

C'est à la suite de ce changement de vision que nous avons pu imaginer l'histoire de notre Univers et en venir à la théorie du *Big Bang*.

La relativité générale a également fait apparaître la notion de déterminisme : l'histoire est déjà écrite, déjà contenu dans les choses. Flavien le Bouter le formule ainsi : « le futur est pour ainsi dire déjà inscrit dans notre présent, lui-même déjà inscrit dans son passé ». C'est dans cette logique que les physiciens ont pu alors prévoir la disparition du Soleil.

Ces définitions de relativité mettent ici en exergue la difficulté de définir le temps : nous avons sans cesse besoin de le relier à un autre concept palpable afin de tenter l'appréhender.

le temps en mécanique quantique

Ici le postulat de base est que l'inversion du temps en physique ne se remarquerait logiquement pas.

Il y a une deux exceptions : le vieillissement et la thermodynamique. Ils marquent ce que l'on appelle « la flèche du temps ».

Flavien le Bouter explique que dans ces cas, « ce qui est réversible devient irréversible, (le temps) est donc orienté d'un passé vers un futur et jamais l'inverse ».

Hartmut Rosa, dans son livre *Accélération, une critique sociale*, indique que dans notre société actuelle, de modernité avancée, « s'impose pro-

gressivement une conscience du temps linéaire qui remplace le cercle du temps par une ligne irréversible venant du passé et se dirigeant, en passant par le présent, vers l'avenir ».

subjectivité du temps

Il est intéressant de noter que le temps varie selon la culture : on observe un temps très saccadé et violent au niveau occidental, et très continu au niveau oriental. En Europe, on cherche un absolu, un début et une fin. On est allé jusqu'à atomiser le temps. En Afrique le temps s'écoule beaucoup plus lentement, on expérimente plus souvent l'attente.

Le peintre Dali, en 1931 dans son tableau *La persistance de la mémoire* - plus connu sous le nom *Les montres molles* - voulait justement signifier cette caractéristique du temps. Le temps lui était alors apparu comme « rétractable » alors que sa compagne Gala était de sortie. Il a voulu retranscrire en peinture cette subjectivité du temps, qui n'était alors qu'un concept scientifique.

Cette subjectivité du temps est justement, ce que nous appelons plus communément la « relativité du temps » : cela correspond à des durées équivalentes de temps qui semblent s'écouler plus ou moins vite selon l'activité que nous sommes en train d'effectuer. Quelques heures passées avec mes amis sembleraient s'être déroulées en beaucoup moins de temps que les mêmes heures où je patienterais pour recevoir une nouvelle importante par exemple.

présent, passé, futur

Selon Aristote, le présent n'existerait pas, il serait simplement la frontière entre le passé et le futur.

On peut aussi imaginer que le présent existe, mais que c'est quelque chose de très local, où l'on négligerait le temps de vitesse de la lumière (car celle-ci met toujours quelques nanosecondes à se déplacer, ce qui fait que notre présent est toujours légèrement en décalage).

En l'an 400, Saint Augustin remettait en cause de ce fait l'existence du temps : « Or, si le présent n'est temps que parce qu'il tombe dans le passé, comment pouvons-nous dire qu'il est, lui qui n'a d'autre cause de son existence que la nécessité de la perdre bientôt ? Donc, nous ne pouvons dire avec vérité que le temps existe que parce qu'il tend à n'être plus ».⁶

espace et temps

Einstein nous invitait à voir l'univers sous quatre dimensions : trois dimensions spatiales (largeur, hauteur, profondeur) et une dimension temporelle.

Joël Garnier explique : « l'espace et le temps sont des formes « a priori », innées, de notre sensibilité, ils sont obligatoires pour percevoir le monde, pour que la moindre expérience puisse se donner à nous ». Il ajoute que « spécifier une vitesse, c'est-à-dire un rapport entre espace

(parcouru) et temps (durée du mouvement) n'a de sens que si l'on se réfère à un repère particulier, mais n'a pas de signification dans l'absolu »⁷. Il est vrai qu'au plus loin de ce que je me souviens, j'ai une notion d'espace et de temps et que chacun de mes souvenirs sont situés comme sur une « ligne de temps » et s'organisent sur celle-ci les uns par rapport aux autres.

Le sociologue Hartmut Rosa soutient qu'espace et temps ne sont pas équivalents puisque « chez l'enfant, le repérage dans l'espace est acquis rapidement alors que l'orientation dans le temps, c'est-à-dire la capacité à évaluer des intervalles temporels ou la durée d'un événement n'est pleinement développée qu'à l'âge de la puberté ».⁸

Nos moyens de transport allant de plus en plus vite - on pense par exemple au train électro-magnétique de Shanghai - notre perception de l'espace se modifie. « Celui-ci tend à être défini en fonction du temps nécessaire pour le parcourir » explique Flavien Le Bouter. Le géographe David Harvey va même plus loin, car puisque ces distances sont parcourues de plus en plus vite, il parle d'un « anéantissement de

⁷ Arellano-Lechuga, Léon, et Isabelle Marchal, *Architecture et temps [colloque ; organisé les 10 et 11 octobre 2011 par le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Franche-Comté] = Architecture and time*. Besançon : Frac Franche-Comté, 2012.

⁶ Augustin, Robert Arnauld d'Andilly, et Anne De Saxcé. *Les Confessions*, livre XI. Paris: Flammarion, 2020.

⁸ Rosa, Hartmut, et Didier Renault. *Accélération: une critique sociale du temps*. Paris: La Découverte, 2014.

l'espace par le temps »⁹ ; et cela serait provoqué par une accélération temporelle. En effet, nous pouvons avoir l'impression que plus nous le parcourons vite, plus le monde se rétrécit. Nous résumons d'ailleurs maintenant couramment les distances entre les villes par le temps qu'il faut pour les parcourir en voiture, en train, en avion.

Quand Elie During parle d'espace-temps, il explique que cela consiste à « articuler le flot ». Plus précisément : « L'impermanence, la fluidité se disent ici comme flot davantage que comme flux, et c'est cela que l'architecte contemporain peut retenir du Japon s'il nourrit encore l'espoir de réactiver les tentatives menées au XXe siècle (discrètement avec Frank Lloyd Wright, de manière plus tonitruante avec le futurisme et De Stijl) pour donner consistance au projet d'une architecture de l'espace-temps ».¹⁰

Je trouve intéressant d'ajouter qu'espace et temps sont personnels : chacun de nous a une expérience du temps, et une expérience de l'espace différentes.

introduire une quatrième dimension, un acte poétique

Nous pouvons prendre l'exemple de Kengo
⁹ Harvey David, *The Condition of Postmodernity : An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Blackwell, 1990. Cité dans *Accélération*.

¹⁰ Arellano-Lechuga, Léon, et Isabelle Marchal, *Architecture et temps [colloque ; organisé les 10 et 11 octobre 2011 par le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Franche-Comté] = Architecture and time*. Besançon : Frac Franche-Comté, 2012.

Kuma qui « prend soin » du temps, en le « tissant ». Dans l'ouvrage du même colloque *Architecture and time*, il explique : « Le geste architectural opère toujours dans un milieu caractérisé par une superposition de trames ou de strates temporelles (...) « ma » : intervalle, vide, espace-temps. (...) la nature elle-même n'est à cet égard qu'un amas de temps accumulés. La tâche de l'architecte est d'intégrer cet amas à une forme du temps qui lui donne une cohérence, tout en lui laissant suffisamment de jeu ». Cette prise en compte du temps comme une entité à part entière, un matériau architectural me paraît très importante. C'est l'introduction de la quatrième dimension que je considère comme un acte poétique.

Jean Paul Loubes, pour sa part, invite à « recharger en cosmicité » l'architecture. Pourquoi ? Dans l'ouvrage *Les potentiels du temps*, de Camille de Toledo, Kantuta Quirós et Aliocha Imhoff, la pensée potentielle est une solution proposée à ce manque d'expansion : « La pensée potentielle peut être comprise comme un réservoir de l'attente, des attentes, pour répondre au désespoir, à la mélancolie qui parfois nous saisissent, face à ce qui est là, ce qui s'impose à nous, depuis que l'avenir nous a été dérobé, depuis que le décret de notre incapacité à écrire l'histoire a été émis, publié et finalement accepté. (...) Il naît de là une impatience, afin que tout ce qui est déjà là, potentiellement, s'actualise ».¹¹

¹¹ Toledo, Camille de, Aliocha Imhoff, et Kantuta Quirós. *Les potentiels du temps: art et politique*. Paris: Manuella éditions, 2016.

comment signifier le temps ?

Nous pouvons débiter sur les mots de Christine Buci-Glucksmann, philosophe française : « Dessiner le temps dans ses fluidités et ses transparences, le capter dans sa réalité géographique et cosmique, l'insérer dans un tissu urbain toujours mouvant : tel est l'un des enjeux de cette relation entre temps et architecture, où se crée sans doute « l'éphémère du futur », dans ce mouvement même du zen au virtuel ».

Selon le point de vue de Toyo Ito, pour répondre au défi de la révolution numérique, il s'agit de faire « une architecture qui dessine le temps : un espace fluide et translucide (qui élargit l'espace à l'infini en y inscrivant le temps) ».

Pour sa part, Kengo Kuma explique : « La représentation de la pluie par Hiroshige matérialise ce souci de raccorder des espaces et des temps hétérogènes par le moyen d'une trame translucide, sorte d'éther spatio-temporel capable de donner forme à l'affairement de la vie urbaine et à la coexistence dispersée qui la caractérise. (...) Il dessine la pluie par l'intermédiaire d'innombrables traits, montrant les différents univers, les différents temps entre interstices et traits ».

En effet, il a une façon bien à lui de représenter les interstices, et cela a beaucoup inspiré les impressionnistes, Van Gogh ou Frank Lloyd Wright. Ce dernier explique même dans sa biographie que toute son œuvre n'aurait pas existé si il n'avait pas découvert le travail d'Hiroshige Utagawa.

Pour prendre un exemple architectural précis, pour la Cité des Arts à Besançon, pour relier les temps entre eux, de manière métaphorique, Kengo Kuma a aussi utilisé les interstices. Pour lui, ils signifient la liaison entre la ville, le Doubs et un ancien entrepôt qui était présent sur le site. L'utilisation de matériaux locaux a le même but pour lui. Il explique : « Ainsi, en créant le lien entre homme, terre et ciel, nous cherchons à rétablir un état où les hommes sont connectés à l'intérieur de l'espace-temps ».

Dans un autre champ que l'architecture, le compositeur Fawaz Baker - arrivé à la composition musicale par le biais de l'architecture - explique que réussir à signifier le temps est quelque chose de difficile dans tous les domaines. En 2019, il a composé un album sur les 4 saisons, et pour lui réduire une année complète relevait du même tour de force que de signifier le temps dans une création architecturale. De manière générale, exprimer la durée sous une forme artistique, c'est « faire du temps son matériau ».¹²

Aussi, on peut observer la différence entre une ellipse et un cercle. Dans la manière de les dessiner et dans celle de les parcourir dans le réel : il y a des accélérations et ralentissements. En effet, on peut remarquer que l'on accélère sur le petit côté, et que l'on ralentit sur le grand côté.

Lorsque l'on parle de signifier le temps, on peut penser aussi aux constructions mayas : souvent des illusions d'optiques étaient créées, selon la position du soleil et la période de l'année. C'est

¹² Mooc culturel fondation Orange, *L'art moderne et contemporain en 4 temps*, 2020



Hiroshige Utagawa - *Averse spoudaine sur Ohashi et Atake*, série «cent vues célèbre d'Edo», 1797-1858



Kengo Kuma - *Cité des Arts, Besançon*, photographie de Michel Denancé, 2013

le cas de la pyramide Kukulkan de Chichén Itzá, dans le Yucatán au Mexique : lors de l'équinoxe de printemps, au moment du coucher de soleil l'ombre d'un serpent se dessine, et celle-ci paraît descendre les marches de la pyramide jusque dans la gueule du célèbre serpent à plumes au ras du sol.

le temps intervalle, vide, espacement (mā)

Dans l'esthétique japonaise, le vide est loin d'être l'opposé du plein. Cela s'éloigne de notre pensée occidentale qui nous fait positionner ces termes l'un en négatif de l'autre. Ce travail autour du vide provient de la culture zen. Le moine Eihei Dōgen, considéré comme un des plus grands maîtres du bouddhisme japonais zen, parle ainsi du vide : « Sachez que le vide est une herbe. Le vide éclot comme si des milliers d'herbes fleurissaient ». Le « mā » insiste ainsi sur la force d'évocation de toute œuvre : c'est celui qui observe qui vient compléter, et cette relation - entre les êtres, et entre les êtres et les choses - est au cœur de ce concept japonais.

En plus d'être intervalle ou espacement, le vide devient même passage. En effet, les architectes japonais aiment recourir à la technique qu'ils appellent « l'emprunt de paysage » (*shakkei* en japonais) : ce qui se trouve à l'extérieur vient pénétrer l'espace intérieur. Ainsi notre regard devient parcours, ou encore trajet. On identifie ainsi des marqueurs d'espace ambivalents dans l'architecture nipponne, comme des écrans permettant la circulation du regard. On peut y retrouver beaucoup de matériaux fragiles, qui

peuvent s'user dans le temps : laque et or, papier, osier et bois, par exemple.

Bruno Deschênes est compositeur, musicien, ethnomusicologue et journaliste spécialisé en musique du monde et en particulier de l'esthétique de la musique traditionnelle japonaise. Il explique : « Dans la pensée traditionnelle japonaise, le temps et l'espace sont intimement liés, devenant un espace-temps par lequel l'un est tributaire de l'autre ». En musique, la qualité esthétique se situe pour les nippons dans le timbre et dans le « mā », soit « le jeu esthétique entre le temps, le silence et le son »¹³. Cela peut être déroutant pour nous occidentaux car ce n'est plus la mélodie ou les notes qui priment mais bien l'interprétation - le silence qui émane du son et le son du silence.

« Le temps devient alors le matériau même de l'architecture au Japon » indique Christine Buci-Glucksmann lors du colloque *Architecture and Time* précédemment cité.

II - SPÉCIFICITÉS DE L'ARCHITECTURE

les temps du projet

Comme évoqué rapidement en introduction, depuis le début de ces études je suis face à un paradoxe : le cheminement d'un projet d'architecture traditionnel suit dans la plupart des cas le même schéma, de manière simplifiée : concours d'architectes avec plusieurs agences

¹³ Deschenes, Bruno. « Le MA japonais, une esthétique de l'intersubjectivité ». *Academia*. [en ligne]. 2 août 2016.

concurrentes, conception, étude, construction et enfin appropriation par les habitants. Or, la conception est pour sa part un processus qui n'est jamais linéaire dans le temps. Ce n'est que dans les livres que les esquisses ouvrent le bal dans le processus de conception architecturale. C'est au contraire un incessant jeu d'aller-retours entre esquisses, matériaux, maquettes, documents techniques, (etc.) qui permet d'avancer dans le projet.

Donc cette question de la temporalité dans la conception en architecture se pose car ici déjà la continuité du temps semble distendue, perturbée.

On ne progresse pas lorsque l'on avance dans le projet : on versionne. Pour Sophie Houdart, dans son chapitre intitulé *Versionner : notes sur le temps dans la pratique architecturale*, la relation entre les versions n'est pas le plus important, « Ce qui compte, c'est la manière dont elles s'égrènent, s'accumulent, produisent encore et encore, fournissent chacune des informations. (...) Elles peuvent même être laissées de côté puis retrouvées plus tard et considérées sous un œil rafraîchi ou avisé autrement ».¹⁴

nécessité du temps

« Le temps, dit-on, ne vient qu'une fois, mais on

¹⁴ Arellano-Lechuga, Léon, et Isabelle Marchal. *Architecture et temps [colloque ; organisé les 10 et 11 octobre 2011 par le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Franche-Comté] = Architecture and time*. Besançon : Frac Franche-Comté, 2012.

dit aussi qu'il faut avoir le temps de l'attendre » disait déjà Alberti.

Le temps de la maturation est un temps nécessaire. Si nous prenons l'exemple de l'informel ou de l'auto-construction, il a fallu un laps de temps important pour que ces phénomènes commencent à être pris en compte et étudiés par les architectes par exemple. Nous en parlerons plus en détails dans la dernière partie de ce mémoire.

Dans la conception architecturale, la maturation fait de la même manière partie intégrante du processus.

références

Les connaissances fonctionnent par couches : toutes les générations refont les mêmes expériences au cours de leur vie, dans le même sens. Or, seulement les plus récentes bénéficient des enseignements des précédentes. Malgré cela, nous pouvons nous rendre facilement compte que chacun a besoin d'éprouver ces connaissances en faisant ses propres expériences. Si je prends l'exemple des études d'architecture, il n'existe pas de méthode infaillible pour réussir un projet : nous sommes obligés de faire et de refaire, semestres après semestres afin de nous perfectionner et d'intégrer différentes notions, connaissances et compétences. Par contre, on ne crée jamais de zéro, on emprunte toujours à ce dont on a précédemment fait l'expérience.

le temps comme un allié

Jean-Michel Wilmotte explique dans l'émission *Boomerang* en février dernier que certaines architectures, particulièrement si elles symbolisent un grand changement, ont comme allié le temps. C'est seulement avec le temps que le public s'habitue au projet, et qu'il peut l'accepter et l'aimer ; passé le temps de la surprise.

temporalité et territorialité

Dans l'émission *Grand bien vous fasse !* sur France Inter, le philosophe et urbaniste Thierry Paquot commente un passage de *La poétique de l'espace* de Gaston Bachelard. Il souligne que l'enfance est un « pays » et non seulement un moment de notre vie, dont on aura toujours la nostalgie. Il explique alors que Bachelard entrelace ainsi temporalité et territorialité. Pour le citer : « Les souvenirs du monde extérieur n'auront jamais la même tonalité que les souvenirs de la maison ». On voit bien ici que nous lions notre mémoire, le temps qui passe, à des lieux, et que ce processus est inhérent à notre manière d'habiter. La maison est ainsi un lieu de fixation des événements de notre vie ; Thierry Paquot parle d'ailleurs de la maison comme d'une « éponge à souvenirs ».

temporalités d'architecture

Dans un podcast de France Culture, intitulé *Mé-sologie et Temporalité : ontogénèse, évolution, histoire*, Dudovic Duhem explique que « Notre manière d'habiter est toujours une manière

d'habiter le temps (...) C'est le va-et-vient, la pulsation existentielle, qui fait que le monde nous importe ».

Afin de comprendre ce que serait une architecture du temps, nous allons ainsi évoquer des temporalités qui s'appliquent à l'architecture.

éphémère

« Ephémère » est un mot qui vient du grec et dans lequel on retrouve les éléments épi « pendant » et hémère « jour ». On est donc dans un temps très limité. Nous utiliserons le terme éphémère ainsi par la suite pour désigner des architectures de durées inférieures à 24h.

Ici l'architecture relèverait plus du cadre de la « mise en scène », du « décor » : de la vie, des corps, des idées.

temporaire

Le terme « temporaire », quant à lui provient du latin *temporarius* « dépendant des circonstances » et « qui ne dure qu'un temps limité ». Nous savons que la durée doit alors avoir une fin programmée, mais ce mot ne nous donne pas d'indication de durée.

Si l'on parle de cette limite, quand est-ce que ce n'est plus temporaire ? Est-ce que c'est lorsque le bâtiment est détruit ? ou bien lorsqu'il rentre dans la catégorie de patrimoine, de conservation ? L'Église Saint-Pierre de Firminy, de Le Corbusier, illustre parfaitement bien ce double

questionnement. Pourquoi ? Dans ce cas précis, nous pouvons dire que l'on a « construit du patrimoine ». En effet, le chantier s'arrête quand l'architecte meurt et le site rentre dans le patrimoine. Puis le chantier se poursuit alors que l'église est déjà entrée dans le patrimoine français.

Cela nous permet donc de déterminer maintenant qu'une architecture temporaire est une architecture dont la destruction est prévue en amont. C'est le cas par exemple de la plupart des micro-architectures construites sur la place publique transitoire et artistique de Rezé nommée *Transfert*. De fait, apparue sur la friche des anciens abattoirs de la commune, ce rassemblement de propositions architecturales prendra fin lorsque les travaux - 2300 logements à construire dès 2022 - débuteront sur cette zone. On parle bien ici d'une occupation temporaire.

On peut ainsi rapprocher le temporaire du concept de l'événement : il n'y a pas ou peu d'usure, ainsi qu'un arrêt brutal et déterminé à l'avance. Il apparaît, il disparaît, il sidère. C'est justement son caractère provisoire qui incite à « en profiter pendant qu'il existe » ; il crée ainsi un engouement simplement par sa courte durée.

Le temporaire nous raccroche au concept du temps. Le temps passe. Victor Hugo écrivait d'ailleurs dans *Notre-Dame de Paris* « L'homme qui a écrit ce mot sur ce mur s'est effacé, il y a plusieurs siècles, du milieu des générations, le mot s'est à son tour effacé du mur de l'église, l'église elle-même s'effacera bientôt peut-être

de la terre ».

Pour revenir à l'exemple japonais, la durée de vie pour les maisons est de 25 ans environ. Elles sont ensuite détruites et de nouvelles constructions sortent de terre. Le rapport au temporaire est ici différent : cela est ainsi partie prenante des architectures domestiques. La notion de patrimoine n'est pas développée comme elle l'est en Occident.

précaire

Une architecture précaire voit son avenir, sa durée et sa stabilité mis à l'épreuve. Utiliser ce terme pour définir une construction permet d'insister sur son insécurité. Nous pouvons parler d'habitat précaire, de quartier précaire. Cela renvoie à des moyens limités, à des solutions provisoires. En France, quatre millions de personnes souffrent de mal-logement en 2020.

fragile

Dans son *Dictionnaire Amoureux de l'Architecture*, Jean-Michel Wilmotte parle de la fragilité d'une architecture face aux marques et au passage du temps, et indique que cela participe de sa beauté.

instable

Lorsque l'on qualifie une architecture d'instable, on s'attaque à son fondement : soit sa structure, soit son emprise au sol. Nous parlerions alors d'une construction qui risque de s'écrouler

à cause d'une structure insuffisante, ou encore qui se déplace.

L'instabilité visuelle dérange : il suffit de regarder la Tour de Pise ou encore des porte-à-faux démesurés. Nous nous retrouvons forcément attirés par ces structures qui paraissent défier les lois de la gravité.

transitoire

L'état transitoire est l'état de ce qui ne dure pas. C'est encore plus net que l'architecture temporaire : sa vocation est de ne pas durer, ou encore de se transformer en autre chose.

Ce terme est généralement utilisé pour parler d'urbanisme. Nous parlions de *Transfert* à Rezé quelques lignes plus tôt. C'est un parfait exemple : c'est une occupation provisoire d'un site, encadrée, dans le cas où son usage définitif est en réflexion ou encore lorsqu'un programme immobilier mettra du temps avant de débiter. Cette tendance se développe de plus en plus ces dernières années.

impermanente

L'impermanence peut se traduire par le *mujô* dans l'esthétique du temps au Japon. Lorsque l'on parle du temps - *toki* : dire le temps - cela renvoie à quatre notions : le cas, le moment propice, la chance et l'instant. Nous pouvons noter qu'au niveau de la langue, il n'y a pas de marqueurs de temps comme en Occident. Le temps renverrait plutôt à des termes suggérant

: l'écoulement des choses, le passage, l'éphémère et le *mujô* d'origine bouddhiste.

Un écrivain japonais du début de la période Edo, Asai Ryôji, explique cette sensibilité au passage du temps : « Nous ne vivons que par l'instant où nous admirons la splendeur du clair de lune, de la neige, des cerisiers en fleur et des feuilles colorées de l'érable ».

Ici l'impermanence se traduit par un ressenti, une passion, appelé le *mono no aware* qui peut signifier « empathie avec l'être de l'éphémère ». Christine Buci-Glucksmann explique qu'au Japon « cette empathie n'est pas fusion, mais retrait, distance neutre, voire mélancolie du présent ».

L'Homme se confronte au temps lorsqu'il envisage l'impermanence. Au XIII^e siècle, Kamo no Chômei, poète japonais, dans *Hojoki, Notes de ma cabane de bois* en parlait ainsi : « Et ces hommes qui naissent et meurent, d'où viennent-ils, où vont-ils ? Nous l'ignorons. Ces hommes dans leurs demeures précaires, pour qui souffrent-ils, par quoi se réjouissent-ils ? Autant de questions insolubles. Les demeures humaines et leurs habitants rivalisent d'impermanence, disparaissent, et nous font penser à la rosée sur le liseron du matin ».

Un exemple de l'impermanence est la chapelle du temple aux trois bouddhas, au Japon, appelée *Nageiredô*, et datant du XIII^e siècle. Celle-ci apparaît comme monumentale en bas de la montagne sur laquelle elle trône, alors que

c'est en fait une illusion d'optique ; un adulte ne pourrait entrer à l'intérieur. La fragilité de ses composants semble être un frein à la traversée du temps : c'est ici toute son altérabilité qui est mise en avant. Ses campagnes de restaurations étant tues, cela pourrait être un signe du refus de « la consécration du temps » et Jean-Sébastien Cluzel dans l'ouvrage *Architecture et Temps* se demande : « S'agit-il d'une construction de bois qui donne l'illusion de l'impermanence ? ou d'une mise en œuvre détournée de la pierre (le toit rocheux de la cavité) qui installe le pavillon dans l'éternité ? ».

durable

Si nous prenons le sens premier du terme « durable », en ressort une idée de longévité mais aussi de stabilité et de résistance. Or ce terme en architecture est très connoté et renvoie au développement durable. Ainsi une architecture durable serait en 2020 une construction qui tient longtemps et qui respecte également son environnement.

permanente

Dans son projet de la Cité des Arts de Besançon de 2013, Kengo Kuma évoque la permanence. Il explique que cette permanence de la ville a été l'un des éléments déclencheurs du projet. De fait, elle a gardé à quelques détails près un quadrillage identique à celui réalisé sous Jules César. Il considère ainsi que cette ville a su « prendre soin du temps qui s'écoule, a su se construire en tissant ce temps ». C'est ainsi qu'il

en est venu à réfléchir à une méthode qui permet de superposer un autre aspect du temps à celui déjà tissé. Il souhaitait « superposer son architecture comme se superposent les strates du temps ». Cela passe notamment par la création d'interstices entre les éléments et un tissage entre ces éléments et ces interstices.

Lors d'une interview sur France Inter, Dominique Perrault évoque le fait d'inscrire l'architecture dans une permanence. Il prend principalement l'exemple de la Bibliothèque Nationale de France. Les principes de cette réalisation ont été réutilisés par la suite, dans d'autres projets. On peut prendre comme exemple l'utilisation des matériaux industriels. Pour lui, cette architecture n'est pas datée, et ajoute même qu'elle pourrait « être construite dans quinze jours ». Il appuie d'ailleurs ce propos en expliquant qu'elle s'est construite un peu hors-sol car il n'y avait rien autour à l'époque (il a fallu mettre en place des circuits d'électricité ou d'eau par exemple pour débiter le chantier) ; cela montre bien qu'elle est intemporelle, dans la permanence.

obsolète

On pourrait penser que si une chose est marquée par le temps, elle peut facilement devenir obsolète. Dans notre société où la consommation est reine, cette pensée paraît logique.

Il existe un mot japonais, *wabi-sabi*, qui désigne « beauté mélancolique d'une chose simple, usée, fatiguée ». Ainsi, le fait de trouver une esthétique particulière, presque poétique, à une architec-

ture datée - et obsolète - pourrait lui redonner de la valeur.

anachronique

Une architecture peut-elle être anachronique ? Peut-elle échapper au temps ? Au Japon, l'idée de laisser sa trace éternellement dans la pierre ou de construire de manière monumentale ont disparu vers le VIIe siècle. Est-ce à cause de l'arrivée de l'écriture ? De l'empereur Kôtoku ? De l'implantation du Bouddhisme Zen ? La réponse comporte, comme le temps, plusieurs facettes.

A l'heure actuelle, les nippons sont connus pour avoir une méthode originale dans le combat contre l'érosion des monuments : la reconstruction périodique.

On peut prendre en exemple le Sanctuaire d'Ise : il se compose de deux sites, intérieur et extérieur. Il est isolé par l'eau, les montagnes et une forêt dense. Le principe est simple : tous les 20 ans, les parties intérieures et extérieures servent de modèles pour une reconstruction quasi-identique. A la fin de celle-ci, ils sont rasés. Les nouveaux bâtiments connaîtront le même sort 20 ans plus tard. Cette répétition rituelle de l'acte de bâtir porte le nom de *shikinen-sengû*. La première construction date de 690 et la dernière reconstruction de 2013. (690, 709, 729, 747 ... 1953, 73, 93, 2013). Cette pratique a uniquement été stoppée par un typhon, les guerres de l'ère d'Ônin, et la Seconde Guerre Mondiale. Notre appréhension temporelle peut être brouillée par ce processus.

Y-a-t-il alors une deuxième opération sur l'histoire de l'architecture ?

Nous pourrions ainsi prendre un autre exemple : celui du mapping sur des lieux historiques. Lorsque l'on réalise une vidéo-projection sur une cathédrale par exemple, nous modifions temporairement l'aspect extérieur de celle-ci. Nous la faisons exister différemment, nous attirons des visiteurs à venir la contempler. Peut-on considérer cette modification comme un geste architectural ? Va-t-il faire partie de l'histoire de cette cathédrale, même si celle-ci récupère son aspect initial dès la fin de la projection ?

Ce questionnement nous amène logiquement à penser au principe du *reenactment*. Que produit ce procédé ? Revivre une situation historique nous apporte-t-il une meilleure compréhension de celle-ci ? Cela vient-il s'ajouter comme un filtre au-dessus de l'évènement lui-même ou bien en complément ?

éternelle

Comme déjà dans les grottes de Lascaux, l'homme voulait sûrement laisser sa trace pour l'éternité. Nous pouvons observer, depuis 2016, un nouveau pas dans ce sens. En effet, afin de laisser une trace qui pourra même survivre à l'espèce humaine, l'oeuvre intitulée « télescope intérieur », du plasticien brésilien Eduardo Kac, a été réalisée dans l'espace par l'astronaute français Thomas Pesquet. C'est la première performance conçue en apesanteur (dans la station spatiale internationale). Il explique que

ce télescope est une « métaphore de l'humanité libérée des pesanteurs de la gravité qu'impose notre planète ».

Antoine Leggonie, dans *Architecture et temps, poïesis n°11*, parle ainsi de la temporalité de l'éternité : « Lorsque qu'une Bonne Forme est utilisée, elle nous renvoie à l'expérience d'évidence atemporelle et d'accomplissement divin que constitue le phénomène de la gestalt ».

Nous pouvons citer comme exemple la Pagode Kuthodaw, située à Mandalay en Birmanie. Elle abrite le plus grand livre du monde - en taille -, constitué de 729 dalles de marbre. Y est gravée l'intégralité du *Tipikata* - l'ensemble des textes du canon bouddhique - et ce pour la postérité. Nous sommes ici face à une architecture qui se veut éternelle, sur laquelle le temps aurait le moins d'emprise possible.

SYNTHÈSE PARTIE 1

Cette première partie nous a permis de mieux saisir ce dont on parle lorsque nous évoquons le temps. Nous voyons ainsi que c'est une notion complexe aux multiples facettes. Et c'est seulement la somme des approches de chaque domaine qui permet de mieux les comprendre.

Ces premières pages nous ont également permis de détailler les temps du projet et la nécessité du temps, de la maturation. Nous avons ensuite pu lister la plupart des temporalités d'architecture.

Où en est-on en architecture actuellement ? D'un côté, le patrimoine, et donc la conservation des traces et enseignements du passé sont très importants dans nos sociétés occidentales (contrairement au Japon, comme nous l'avons vu). D'un autre côté, les architectures éphémères, temporaires et transitoires ont le vent en poupe. Elles permettent une grande créativité et ne demandent pas un engagement aussi important que des constructions pérennes.

Le sociologue et philosophe allemand Hartmut Rosa nous explique un basculement qui s'est effectué : « Dans la société des temps modernes, s'impose progressivement une conscience du temps linéaire qui remplace le cercle du temps par une ligne irréversible venant du passé et se dirigeant, en passant par le présent, vers l'avenir ». Nos sociétés capitalistes nous poussent en effet à toujours regarder vers le futur, qui rime

pour le moment avec « progrès ».

Quand nous regardons l'évolution de l'univers, tout va de plus en plus lentement. Or, quand nous regardons nos sociétés, tout va de plus en plus vite.

La subjectivité du temps, que l'on confond souvent avec la relativité du temps, est un phénomène courant qui permet de prendre conscience des phénomènes d'accélération et de décélération. Nous pouvons en avoir une première idée rien que dans nos actions quotidiennes : le temps paraît s'écouler plus ou moins vite selon l'activité que l'on effectue.

Nous allons ainsi effectuer un zoom sur ce concept d'accélération en seconde partie. Nous allons la définir, puis venir expliquer les spécificités de l'architecture, et en particulier l'architecture accélérationniste.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 2 : ACCÉLÉRATION ET ARCHITECTURE

Qu'est-ce alors que l'accélération, et plus précisément une architecture accélérationniste ?

Où s'inscrirait cette nouvelle tendance architecturale au sein de l'histoire de l'architecture ?

I - l'accélération

- avant-propos
- postulat paradoxal
- accélération technique
- accélération du changement social
- accélération du rythme de vie
- modernité
- temps comme ressource
- causes
- conséquences
- intensité
- beauté du mouvement, de la vitesse
- ressentis et adaptation
- déconnexion
- synchronisation
- désynchronisation
- resynchronisation
- idiorrythmie
- le plus rapide
- immédiateté, adaptation
- maîtriser le temps
- accélérationnisme : première approche
- un nouveau mouvement ?

II - spécificités de l'architecture

- augmentation du rythme
- avantages de l'éphémère, du temporaire
- quels critères pour devenir architecture ?
- marketing de l'architecture : perpétuelle jeunesse
- comment se projeter dans l'avenir ?
- rythme collectif
- architecture postmoderniste
- architecture futuriste et néo-futuriste
- Manifeste Accélérationniste et architecture
- architecture accélérationniste
- accélérer le capitalisme
- la cosmologistique
- automatisation totale
- accélérer la production

I - L'ACCÉLÉRATION

avant-propos

Rapprocher l'architecture et l'accélération ne se présente pas comme une évidence, l'accélération invitant au mouvement et l'architecture étant reliée de prime abord à une notion d'immobilité. Nous pouvons pourtant dépasser cette première approche antithétique.

« L'urgence est violence du temps », selon les mots de Zaki Laïdi, politologue français. Ainsi, l'individu paraît asservi au temps, qui lui-même deviendrait une donnée extérieure. Prenons l'exemple de la reconstruction de Notre-Dame de Paris : Emmanuel Macron, le Président de la République actuel, souhaitait le faire le plus rapidement possible.

Plus les années passent, plus nous courrons après le temps, plus la pression des calendriers et des échéances augmente.

Elie During évoque cette idée en parlant de la conception architecturale : « La nécessité de travailler simultanément sur plusieurs lignes ou niveaux, le laminage et les intermittences qui en résultent, nous paraissent compromettre la continuité du temps de maturation et de développement naturellement associé à la notion de projet (...) idée de trajet menant de l'ébauche à l'œuvre achevée, de l'idée à la réalisation. C'est ce temps-là qui se trouve fragmenté, diffracté par ce que nous nommons l'accélération ».

Regardons la multiplication des « drives » : pour les restaurants, pour les magasins, etc. Nous ne supportons plus d'attendre, de « perdre du temps » ; tout est une question de rentabilisation du temps.

Dans le domaine de la sociologie, Hartmut Rosa, dans son livre *Accélération*, propose une autre définition : « L'accélération se définit alors comme l'augmentation du nombre d'événements réalisés en une certaine unité de temps, ou, ce qui est son corrélat, la diminution du temps nécessaire à la réalisation d'un certain événement » ; Il y distingue d'ailleurs 3 types différents d'accélération : l'accélération technique, l'accélération du rythme de vie, et l'accélération de la vitesse du changement social. Un terme pour désigner la science de la vitesse a même été inventé par Paul Virilio : la dromologie.

Au niveau de la physique, Newton explique que le principe d'accélération « ne nécessite pas que l'on spécifie un repère, elle apparaît ainsi comme un rapport entre temps et espace donné dans l'absolu (...) c'est la manière dont la vitesse change au cours du temps : on le ressent à l'accélération ou la décélération d'un train par exemple ».

Dans son poème *Le Cygne*, Charles Baudelaire, l'un des premiers théoriciens de la modernité, l'évoquait déjà : « La forme d'une ville Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel ».

postulat paradoxal

Grâce à la technique, nous gagnons toujours plus de temps. Or, notre temps personnel paraît au contraire s'amoinrir à chaque seconde. Hartmut Rosa parle d'un « bilan temporel nul voire négatif »¹⁵.

Le paradoxe va plus loin : on observe, des points de vue sociologiques et médicaux, que la plupart des processus de la modernité sont devenus trop rapides pour être intégrés par le corps humain, que l'on atteint nos limites physiques et mentales. Or si l'on écoute le discours dominant chez les chefs d'entreprise, les individus seraient pourtant à l'inverse sans cesse trop lents, pas assez souples, pas assez flexibles (sur leurs horaires et leur confort notamment).

accélération technique

Comme nous venons de l'évoquer, l'accélération sociale a trois dimensions. La première, l'accélération technique, est définie comme « l'accélération intentionnelle de processus orientés vers un but » par Rosa. Elle est facilement palpable lorsque l'on regarde l'augmentation de la vitesse de pointe de tous les transports. Regardons où nous en sommes en 2020 : l'*Hypersloop* est en cours de développement. C'est un projet de déplacement de capsules à plus de 1000 km/h dans un tube quasiment sous vide, hybride entre l'avion et le train. Cette augmentation de vitesse de transport est à l'origine

¹⁵ Rosa, Hartmut, et Didier Renault. *Accélération: une critique sociale du temps*. Paris: La Découverte, 2014.

de ce que le géographe David Harvey appelle « l'anéantissement de l'espace par le temps ». Il entend par là que le monde paraît mesurer un soixantième de sa taille avant la révolution industrielle puisque notre expérience de l'espace est alors représentée par la durée nécessaire par le traverser, et que celle-ci décroît sans cesse.

Nous pouvons ajouter à ceci notre quotidien marqué par une présence toujours plus grande d'internet, lieu où la transmission d'informations a subi une accélération telle que nous avons atteint la vitesse de la lumière.

accélération du changement social

Cette dimension concerne les rythmes de transformation, qui s'accélèrent intrinsèquement. Nous pouvons regarder les exemples très parlants de la radio, de la télévision et d'internet : ils ont pris respectivement 38, 13 et 4 ans entre leur invention et leur diffusion à 50 millions d'appareils.

Dans la recherche d'une définition, et de l'explication de la compression du présent qui en découle, Rosa cite l'historien allemand Reinhart Koselleck : « On peut définir l'accélération du changement social comme une augmentation du rythme d'obsolescence des expériences et des attentes orientant l'action et comme un raccourcissement des périodes susceptibles d'être définies comme appartenant au présent ».¹⁶ On

¹⁶ Koselleck, Reinhart. *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, EHESS, Paris, 1990.



Marcel Duchamp - Nu descendant un escalier n°2, 1912

commence à saisir que l'accélération, dans sa compréhension générale, s'accompagne de rétrécissements dans tous les domaines, et même de notre présent, de notre « maintenant ». Comment ne pas sentir nous échapper le contrôle de notre vie dans ces conditions ? Comment ne pas ressentir une sorte d'urgence à agir si les ressources temporelles de notre présent s'amoindrissent ainsi ? On le ressent dans tous les domaines mais également en architecture, comme nous le verrons plus loin. Nous ressentons de plus en plus le besoin d'agir, notamment pour la planète ; et donc d'adapter nos pratiques dans ce sens. Aussi, nous pouvons y ajouter que cette compression doit forcément avoir lieu à des vitesses différentes dans nos différentes sphères sociales, ce qui introduit une prochaine sous-partie : la désynchronisation.

accélération du rythme de vie

Elle correspond à « l'augmentation du nombre d'épisodes d'action ou d'expérience par unité de temps », toujours selon Rosa. Ainsi, plusieurs facteurs entrent en compte dans ce sentiment que tout a l'air d'aller plus vite et qu'il devient de plus en plus difficile à suivre ce rythme qui n'a pas l'air de vouloir ralentir. On vient de le voir, la compression du présent et la réduction des ressources temporelles sont les principales causes de ce sentiment d'accélération forcée. C'est lorsque nous utilisons les ressources temporelles gagnées par l'accélération technique pour réaliser des tâches supplémentaires que cette accélération du rythme de vie se fait le plus ressentir.

modernité

Nous pouvons différencier plusieurs types de modernités, jusqu'à notre époque actuelle de « modernité tardive », comme la désigne Rosa. Nous pourrions alors nous demander quelle est la nouveauté dans cette nouvelle période historique. Toujours dans le même ouvrage, le sociologue soutient que « ce qui est réellement nouveau ce ne sont pas les processus eux-mêmes mais la vitesse à laquelle ils se produisent ». Nous commençons à entrevoir ainsi le processus d'accélération.

causes

Ce phénomène tient à la nécessité de réaliser une coordination de plus en plus serrée entre les emplois du temps ou les agendas. On peut d'ailleurs observer une propagation exponentielle des agendas partagés avec le numérique. Il faut par exemple concilier la nécessité de l'enfant à aller chercher à la crèche avec un horaire de sortie du travail aléatoire. Nous devenons de plus en plus des « voyeurs du temps des autres »¹⁷, comme le souligne Bruno Marzloff, du groupe Chronos. Il ajoute que le passage au numérique est une véritable révolution : « Passage du téléphone fixe au portable (avec ses dérives), d'un rythme syncopé du quotidien réglé par l'angélus, puis par la cloche de l'usine pour maintenant ajuster son rythme aux vagues in-

¹⁷ Arellano-Lechuga, Léon, et Isabelle Marchal, *Architecture et temps [colloque ; organisé les 10 et 11 octobre 2011 par le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Franche-Comté]* = *Architecture and time*. Besançon : Frac Franche-Comté, 2012.

certaines des sonneries d'un smartphone, avec son agenda partagé ».

On peut ajouter à cela l'accélération de la vitesse moyenne de transport et donc de la transmission de l'information. D'autre part, le capitalisme amène une demande de flexibilité toujours plus importante comme nous l'avons vu. Une autre cause pourrait être la disparition moderne d'une vie après la mort, qui transformerait le temps en une durée finie et qui accentuerait ainsi le sentiment d'urgence à profiter du temps dont nous disposons.

Aussi, il est important de faire un point sur le sentiment que tout irait « plus vite ». On imagine que cela est due à l'accélération sociale mais il faut bien se rappeler que cette pénurie de temps de la modernité ne naît pas « à cause de, mais en dépit des énormes gains de temps réalisés par l'accélération, dans presque tous les domaines de la vie sociale »¹⁸. Nous réalisons les actions plus vite mais surtout en quantité beaucoup plus importante. C'est par ce processus que nous pouvons expliquer la réduction progressive des ressources temporelles. Pour expliquer les causes de l'augmentation du rythme de vie, nous sommes ainsi face à une combinaison de croissance et d'accélération.

conséquences

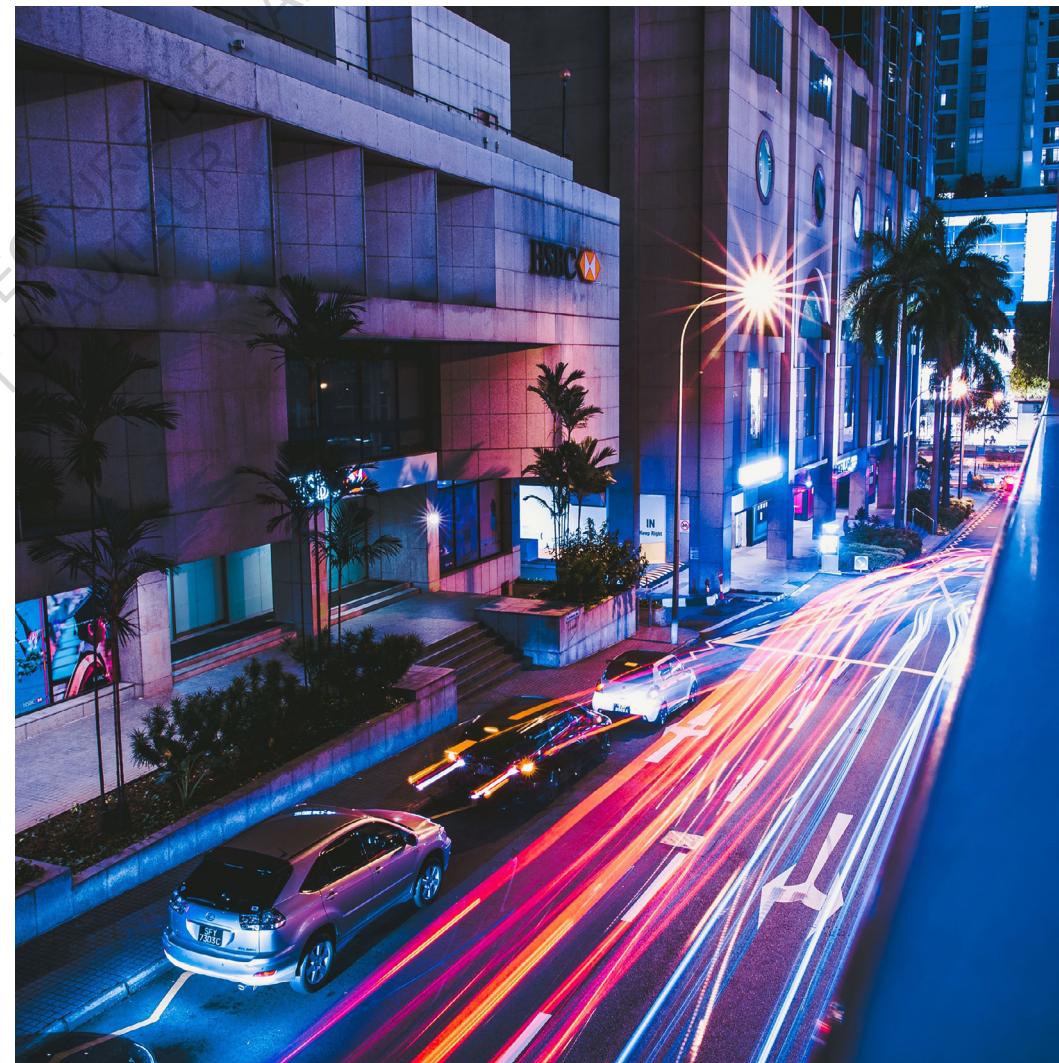
Le phénomène d'accélération entraîne avec lui un sentiment d'oppression, et en même

¹⁸ Rosa, Hartmut, et Didier Renault. *Accélération: une critique sociale du temps*. Paris: La Découverte, 2014.

temps de raréfaction du présent. Hartmut Rosa l'évoque également : « pour les choses importantes (...), il semble qu'il n'y ait jamais de temps, parce que surviennent constamment des sollicitations mineures (...), il nous faut sans cesse « éteindre des feux » qui renaissent constamment au fil des contraintes de coordination de nos activités ». Je pense que c'est pour cela que le principe d'auto-construction est si gratifiant : en effet, nous sommes dans cet exercice obligés d'être présents entièrement. Nous mettons en œuvre des matériaux. Nous mettons en œuvre un projet de A à Z ; des premières idées aux derniers coups de pinceaux. L'implication personnelle dans un projet qui nous tient à cœur est alors importante et nous prenons enfin le temps « pour les choses importantes ».

Il nous est demandé d'être toujours plus flexible : il devient normal de travailler le soir, le week-end, en vacances, dans un train, dans un café, de chez soi, ou même encore de la rue depuis son mobile. J'ai l'impression que de se couper réellement du travail, et donc faire des pauses de qualité, devient très difficile. Elles sont donc de moins bonne qualité, et ne nous ressourcent plus autant. Or je pense qu'il est important de rappeler leur importance pour revenir avec un esprit reposé, plus vif et donc plus efficace pour son travail.

Les conséquences peuvent également être l'énerverment, le stress, les problèmes d'endormissement, de fatigue, de dépression, etc. Les limites entre travail et loisirs sont de plus en plus floues, ce qui fait que nous restons dans un «



Night Road Street, photographie libre de droit



Barbara Morgan - *Samadhi*, 1940

qui-vive » constant. Nous pouvons même parfois nous sentir exclus si nous ne suivons pas le rythme toujours plus soutenu.

Toujours dans son ouvrage *Accélération : une critique sociale du temps*, Hartmut Rosa indique que les effets des trois types d'accélération que nous avons vus précédemment expliquent : la pénurie du temps, la crise du temps et une pétrification de l'histoire « dans laquelle plus rien d'essentiel ne changerait, quelle que soit la rapidité des changements en surface ». Causes puis conséquences : selon lui, le phénomène n'est pas aussi linéaire. En effet il explique que « pénurie de temps et expérience de l'accélération ne sont pas des conséquences de l'accélération technique mais des causes ». En effet ce serait eux qui seraient à l'origine même de la révolution industrielle. En effet, Musset parlait déjà en 1836 du « mal du siècle » qui ressemblait étrangement aux effets actuels de l'accélération. Cela signifierait que l'accélération était un phénomène déjà en place avant la révolution industrielle et même à l'origine de celle-ci. Avec le progrès technique cette accélération ne s'est qu'amplifiée.

intensité

Tristan Garcia, écrivain et philosophe, dans son ouvrage *La vie intense : une obsession moderne* datant de 2016, met en lien la modernité et ce qu'il appelle « intensité », qui renvoie à la « jauge interne de ce que nous éprouvons pour

nous-mêmes »¹⁹. Il propose d'étudier l'homme contemporain qui existerait justement par ses intensités. Il soutient qu'il « manque aux hommes tranquillisés le sentiment de vivre vraiment » et donc d'échapper à leur inlassable routine. Nous serions, nous modernes, à la recherche constante d'une intensité qui viendrait nous permettre de continuer à avancer, en espérant le prochain pic d'adrénaline, toujours plus d'émotions, de ressentis intenses. Notre société moderne occidentale nous pousse dans ce sens, en mettant en place toujours de nouvelles manières de se sentir encore plus vivant. Garcia nous dit que ce qui nous est offert « c'est le progrès, c'est la croissance, c'est l'accélération ». Nous le voyons tous les jours autour de nous, beaucoup de publicités s'appuient sur cet argument de vente : ils proposent une expérience inédite, technologique, dépaysante, forte en émotions.

Georg Simmel pointait déjà cela au début du vingtième siècle en expliquant notre manière de réagir à l'accélération : nous sommes à la fois indifférents à tant de changements et nous recherchons dans le même temps des stimuli toujours plus intenses. Ce sont les symptômes du « mal du siècle » dont parlait Musset au siècle d'avant, connu également sous le nom de « neurasthénie », que nous venons d'évoquer.

temps comme ressource

Pour continuer la réflexion débutée en première

¹⁹ Garcia, Tristan. *La vie intense: une obsession moderne*. Collection Les grands mots. Paris: Éditions Autrement, 2016.

partie sur le temps personnel, nous pouvons remarquer que le progrès est inhérent à la pensée occidentale industrielle. De plus, une des ressources principales du processus de production de notre société capitaliste est le temps lui-même. Benjamin Franklin le disait déjà dans son essai intitulé *Avis à un jeune artisan*, dès 1748 : « Remember that time is money ». Dans cette optique, en tant que modernes nous optimisons généralement notre temps autant que possible : c'est une chasse constante à la perte de temps. Et nous sommes encouragés de toutes parts à économiser ces précieux moments, à les rentabiliser.

Le philosophe et sociologue allemand Georg Simmel place la grande ville comme le lieu de modernité par excellence où l'on retrouve ce principe d'exploiter la ressource « temps » à l'extrême. Il explique que l'individualisation et division du travail y sont les plus développés et oppose ainsi les rythmes, rapides et lents, de la ville et de la campagne.

beauté du mouvement, de la vitesse

Quelle trace laisse le mouvement, le déplacement, la vitesse ?

En peinture, nous pouvons parler de Marcel Duchamp, dans son tableau intitulé *Nu descendant un escalier n°2*, de 1912. Il y propose une représentation du mouvement. En effet, il tente de saisir sur une même toile « vingt différentes positions statiques dans l'acte successif de la descente », pour citer ses propres paroles, et

ce sont le cinéma et la chronophotographie qui l'ont inspiré.

Des techniques photographiques permettent en effet de saisir la vitesse : je pense par exemple aux clichés de véhicules en mouvement, où un flou de mouvement est souvent réalisé sur l'arrière-plan, tout en gardant le sujet principal net. Aussi, lorsque l'on pense aux photographies des villes de nuit, des temps de pause longs permettent de saisir ce mouvement constant qui anime ces lieux de modernité : ce sont les phares de voitures, symboles puissants de la modernité, qui viennent dessiner le mouvement. Cette technique de pause longue est également utilisée pour la photographie de Barbaba Morgan nommée *Samadhi*, présente au niveau de la double page précédente.

Justement, dans son *Manifeste du Futurisme* italien publié en 1909, Filippo Tommaso Marinetti fait l'apologie d'une violence mécanique et virile, qui remplacerait les canons de beauté : « Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course (...) est plus belle que la *Victoire de Samothrace* ».

En architecture, la beauté du mouvement est aussi intégrée aux édifices de nombreux architectes contemporains. On peut citer comme exemple la passerelle rouge emblématique du Musée d'art contemporain de Niterói d'Oscar Niemeyer : de la place jusqu'à la mezzanine du musée, tout n'est qu'incitation au mouvement, à la déambulation. Cette ligne rouge sortant de



Oscar Niemeyer - Musée d'art contemporain de Niterói, 1996, photographie personnelle

terre nous permet d'observer de manière panoramique Niteroi et Rio de Janeiro. Les œuvres du musée placées en partie intérieure de ces boucles accompagnent notre cheminement. Si l'on parle de la forme même du bâtiment qui traduirait une idée de mouvement, nous pouvons par exemple citer la Fondation Louis Vuitton. Dès les premiers croquis de Gehry, un vaisseau - ou voilier - en plein déplacement, apparaît. Et cet élan si particulier est resté présent des croquis jusqu'au bâtiment final, demandant une innovation technique autant au niveau de la conception réalisée sur un nouveau logiciel 3D, qu'au niveau de la construction qui a demandé par exemple la construction d'un four spécial pour les plaques de verre courbées de l'enveloppe.

ressentis et adaptation

Le sociologue allemand Otthein Rammstedt soutient la thèse que nous serions confrontés actuellement à l'expérience temporelle d'un mouvement ou d'une accélération continue.

L'exemple de la musique classique me paraît parlant : le tempo de son exécution s'accélère constamment depuis le XIXe siècle. Concernant la disco ou une grande majorité de la techno, elles produisent un effet d'accélération en direct car leur bpm est légèrement plus rapide que notre rythme cardiaque.

Ce qui est assez étonnant c'est justement le ressenti qui change au fur et à mesure que nous sommes confrontés à ces nouveaux rythmes.

Ces bpm toujours plus rapides peuvent même provoquer un sentiment assez surprenant : ils peuvent relaxer. Hartmut Rosa l'explique comme une « suspension, une pétrification du temps ». Et, comme explication de ce processus il cite le journaliste et historien allemand Wolfgang Schivelbusch ; ce serait dû à des « mécanismes de protection contre les stimuli »²⁰. Justement, n'ayant pas été habituée dans mon enfance à écouter de la musique classique j'ai fait face à un temps d'adaptation. Au début, la manière dont était exécutée les morceaux me paraissait trop brusque, saccadé. Or, quelques années plus tard, à force d'écoutes diverses, c'est maintenant cette musique qui m'aide le mieux à me concentrer pour des exercices de lecture et d'écriture. En effet, elle m'impose un tempo régulier et relativement rapide, qui induit un rythme assez soutenu, propice à ces moments de travail. De plus, elle ne capte pas pour autant suffisamment mon attention pour me déconcentrer. C'est par contre le cas de la plupart des chansons où il y a soit une partie chantée, ou soit des changements de rythme réguliers. Cet autre type de musique est adapté, pour moi, à des exercices de création graphique par exemple, où j'ai besoin de plus d'entrain et de déstabilisation permanente - par cette irrégularité du rythme notamment - afin de faire se succéder mes gestes à un rythme encore plus soutenu. Ainsi, je vois dans cet exemple personnel que ces « mécanismes » se sont mis en place entre ma première écoute de musique classique et mes écoutes actuelles.

²⁰ Schivelbusch, Wolfgang, *Geschichte der Eisenbahnreise. Zur Industrialisierung von Raum und Zeit im 19. Jahrhundert*, Fisher, Francfort, 2000.

synchronisation

Nous avons l'impression de vivre notre présent, mais pour permettre le « just in time », le « temps réel », cela nécessite une synchronisation des flux réopérée à chaque instant.

Le philosophe allemand Ernst Bloch se demandait d'ailleurs : « Comment s'y prendre pour articuler, concrètement, la simultanéité du non-simultané ? ».

Les sociologues Peter Alheit et Anthony Giddens expliquent que nous élaborons toujours simultanément trois horizons temporels distincts : le temps de la vie quotidienne, de la biographie (celui des événements de l'ensemble de son existence) et le temps historique (on parle ici du temps de l'époque dans laquelle nous nous inscrivons). Ces trois temps doivent être synchronisés en permanence.

De plus, nos activités et pratiques doivent s'accorder avec les modèles temporels collectifs comme les horaires ou les rythmes institutionnels, qui nous paraissent contraignants. Combien de fois nous rendons-nous compte que ces horaires ne sont quasiment pas compatibles avec notre emploi du temps, ou que les rythmes institutionnels sont trop lents pour nous ?

Le « temps sacré » permet aux trois temps de concorder, c'est un temps « détemporalisé » selon Rosa. Il correspond par exemple aux rituels ou périodes de fête qui introduisent des points d'accroche dans le déroulement séquentiel du temps. Nous pouvons nous rendre compte que

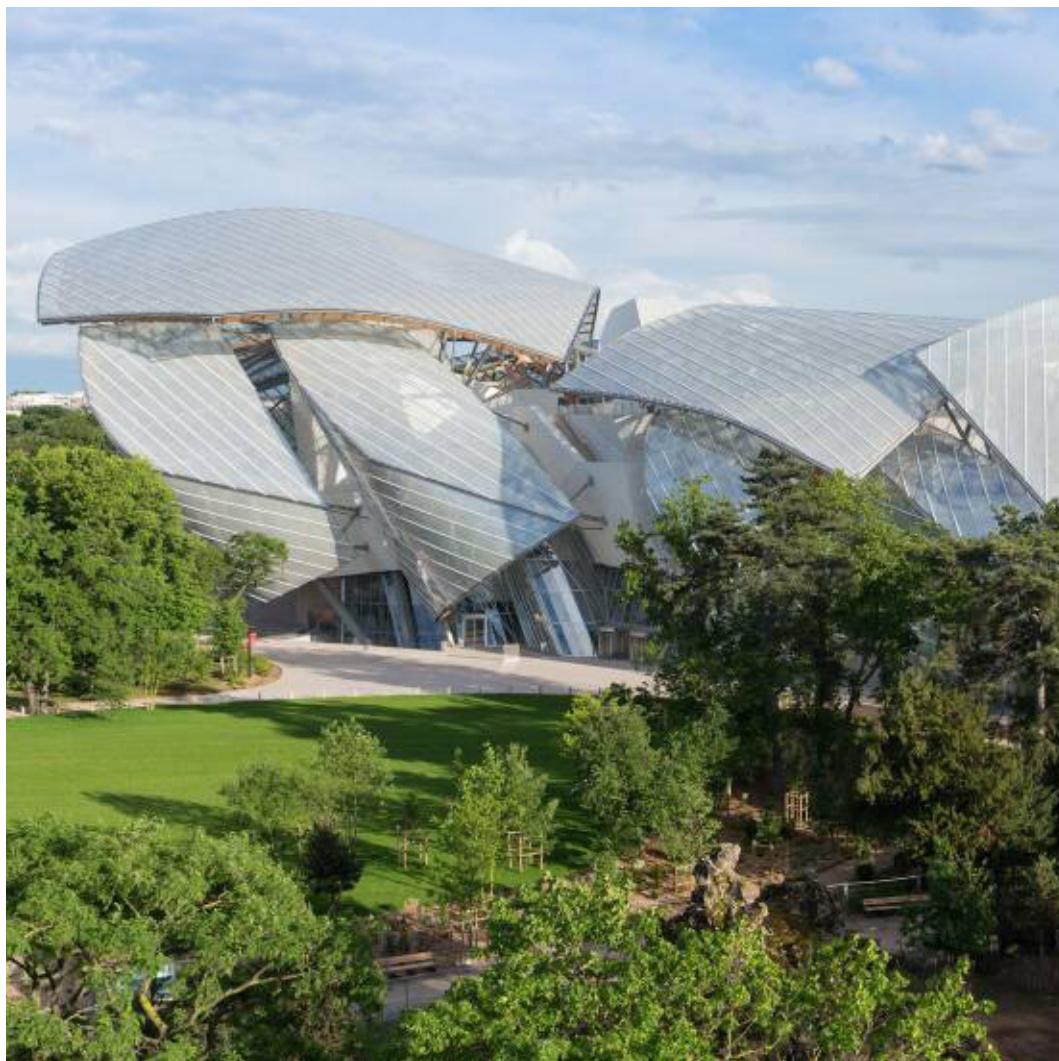
ce sont des moments dans l'année où la plupart des membres de chaque famille s'arrange pour se libérer du temps à passer en famille, même s'ils n'en « trouvent » pas pendant tout le reste de l'année.

L'une des hypothèses directrices de Rosa : « L'accélération sociale présente de manière constitutive dans la modernité franchit, dans la « modernité tardive », un point critique au-delà duquel il est impossible de maintenir l'ambition de préserver la synchronisation et l'intégration sociale ». Nous pouvons y voir ici les prémices des limites de l'accélération sociale. Accélérer toujours plus serait-il quelque chose d'envisageable ? Qu'en serait-il au niveau de l'architecture ? Cette synchronisation serait-elle l'un des premiers points à montrer des faiblesses ?

déconnexion

Dans cette mouvance de rythme toujours plus intense, on pourrait se demander ce qui nous pousse à nous imposer nous-même ces emplois du temps et ces cadences intenables.

La peur. La peur de manquer quelque chose, de passer à côté de quelque chose d'important nous retient, malgré un corps et une planète qui nous crient de nous arrêter. Hartmut Rosa explique que c'est cela qui nous empêche « d'être dans le monde ». Et si nous nous sentons dépassés dès maintenant, que nous perdons le contrôle sur la réalisation de nos objectifs, nous savons que ce sentiment ne fera que s'empirer les années passant.



Frank Gehry - Fondation Louis Vuitton, 2006, photographie de Iwan Bann

Pour lier cette déconnexion à l'architecture, en tant qu'étudiants en architecture - puis architectes - nous devons nous tenir informés de l'actualité, des évolutions de lois, de normes, de styles, d'évolutions techniques et technologiques. Nous n'avons pas d'autre choix que de nous former sans cesse sur de nouveaux logiques, de nouvelles techniques de création, de construction, de communication.

Il devient très difficile d'avoir des moments de prise de recul, de sortie du flux incessant d'informations, de déconnexion. Ils sont pourtant primordiaux et pour la santé - physique, mentale - et pour la créativité. John P. Robinson et Geoffrey Godbey, professeurs américains, le disent d'ailleurs en ces mots : « être affamé de temps ne provoque pas la mort mais, comme l'avaient observé les philosophes antiques, empêche de commencer à vivre ».

désynchronisation

On observe deux principales désynchronisations : la crise entre le système politique et le système financier, et la crise écologique.

En effet pour la première, le système financier ne cesse d'évoluer, de se perfectionner et semble prendre le dessus sur l'évolution du système politique, beaucoup plus lent.

Pour la désynchronisation au niveau écologique : nous ne cessons de demander plus de ressources naturelles et cela ne laisse pas le temps aux écosystèmes de se reproduire ou encore à

la biosphère d'éliminer la pollution. Pire encore la radioactivité dépasse l'horizon prévisible de l'action politique.

resynchronisation

Ce besoin de resynchronisation se traduit de plusieurs manières : revendication du bien-être, goût de l'histoire ou du patrimoine, projections sur l'avenir. Cela concerne principalement la resynchronisation sur le plan écologique. Des pratiques et des produits plus respectueux de l'environnement voient le jour. Dans ce domaine également nous pouvons observer une accélération. Ces pratiques plus écologiques étaient très peu répandues, mais depuis le passage au XXI^e siècle, elles se multiplient.

En architecture, une resynchronisation serait par exemple la construction en terre crue, où l'on cherche à utiliser un matériau naturel qui ne vient pas causer de dommages écologiques : elle est mise en place pour une construction, puis elle peut revenir à son état initial par ajout d'eau (tant qu'aucun stabilisant n'est utilisé). Cette resynchronisation a un autre aspect : on vient redécouvrir, et se resynchroniser avec un rythme de construction ancestral, et on le partage avec des personnes qui ont les mêmes valeurs (ces chantiers en terre crue sont souvent participatifs).

Pour la resynchronisation entre le système politique et financier, nous en sommes encore à l'étape des idées et des propositions. Nous allons en étudier une dans la suite de ce mémoire

: l'accélérationnisme.

Outre ces deux principales resynchronisations, cela peut parfois nous arriver de vivre « hors du temps ». Ce n'est pas éternel, il faut ensuite affronter la resynchronisation avec la société. C'est le cas par exemple lorsque nous partons en vacances : au retour il faut rattraper le retard dans tous les domaines où le rythme ne s'est pas ralenti. L'exemple le plus marquant est notre boîte de réception de courriels. En revenant de vacances nous en avons généralement une grande quantité à traiter. Autre exemple, les navigateurs qui font des courses en mer : ils sont déconnectés, désynchronisés pendant un certain temps mais ont besoin de se resynchroniser avec le temps terrestre régulièrement, pour au minimum ne pas perdre leurs repères.

idiorrythmie

Le premier cours de Roland Barthes au collège de France s'intitule « Comment vivre ensemble ». Il y parle alors d'idiorrythmie. Si nous cherchons du côté des origines grecques de ce terme, nous réalisons qu'il y a une emphase sur son côté individuel. En effet, on ajoute le préfixe *idios* (« propre, particulier ») à *rhuthmos* (« cadence »), qui se rapporte à la façon « dont le sujet se place de façon interstitielle, fugitive, dans le code social »²¹. Ce mot renvoie à l'existence de certains moines du mont Athos, et donc à « une vie à la fois solitaire et collective, d'un timing heureux où s'harmonisent le rythme de

21 Ravestein, Jean « Étudier à distance : le problème de l'idiorrythmie », *Rhuthmos*, 14 mai 2011 [En ligne].

l'individu et celui de la communauté »²². Barthes y explique la violence du pouvoir lorsqu'il décide du rythme des vies. Il décrit deux types de vie extrêmes qui permettrait aux hommes de vivre selon leurs rythmes propres ou au contraire des rythmes imposés : la solitude ou les communautés telles que les couvents, les asiles, les prisons. L'idiorrythmie serait alors un style de vie médian entre ces deux extrêmes. À la fin des quatorze séances, Barthes finit par se demander si le vivre ensemble idiorrythmique est possible ou s'il relève d'une utopie. Les désynchronisations et resynchronisations constantes que nous pouvons observer dans nos quotidiens - et donc aussi dans le domaine de l'architecture - que nous venons d'évoquer amènent le même questionnement. Dans quelle mesure nos rythmes personnels et professionnels, gérés par de multiples calendriers, peuvent-ils coexister sereinement ?

Parfois les temporalités s'entremêlent, s'entrechoquent. Quand Barthes démontre la difficulté de faire concorder temporalité personnelle et temporalité commune, certains artistes font aussi concorder plusieurs temporalités. Je pense alors au light-painting. En effet comme l'explique la docteure en histoire de l'art Julie Jones dans une vidéo du Centre Pompidou, cette technique photographique fait exister simultanément : « l'instant de la pause photographique, le déroulement d'un geste fugace et le sentiment du temps suspendu ». C'est par exemple le cas dès 1940 pour la photographie

22 Coste, Claude. « Comment vivre ensemble de Roland Barthes : Vie et mort d'un site littéraire », *Recherches & Travaux* [En ligne]

intitulée *Samadhi* de l'artiste américaine Barbara Morgan que nous avons vu quelques pages plus tôt.

le plus rapide

Hartmut Rosa évoque Paul Virilio : « Le pouvoir, historiquement, est avant tout un pouvoir de mouvement, la lutte pour la domination, d'abord militaire et technico-militaire, s'avère finalement une lutte permanente pour atteindre des vitesses toujours plus élevées ». Nous sommes donc ici aussi sur la victoire du temps sur l'espace. Aussi, nous pouvons remarquer que dans l'histoire c'est souvent le plus rapide qui impose sa souveraineté. Pour asseoir son pouvoir lors de bouleversements politiques, nous pouvons observer de nombreux changements de calendrier : nous avons évoqué un peu plus tôt le calendrier grégorien au XVI^e siècle (qui a rattrapé les onze jours de retard pris par le calendrier julien), mais nous pouvons également citer le calendrier républicain. Celui-ci a été institué pendant la révolution, en 1793, et est resté en vigueur jusqu'en 1806, année pendant laquelle Napoléon l'annule et décrète le retour au calendrier grégorien. Il était alors symbole d'un grand changement politique.

immédiateté, adaptation

Baudelaire disait : « La modernité c'est le transitoire, le fugitif, le contingent ». Ainsi, le présent paraît se rétrécir toujours plus. Comme nous l'avons vu, il est également toujours plus instable. De fait, l'avenir et le long terme apparaissent

comme dévalorisés. En tant qu'étudiants en architecture - et je pense que cela concerne la plupart des étudiants - cela est très insécurisant. Nous savons que nous aurons de très nombreux postes différents au cours de notre vie. Nous pourrions travailler en tant qu'employés - en agence, en CAUE, pour des collectivités -, dans un collectif, ou bien être à notre compte. Il est fortement possible que nous ayons plusieurs casquettes, comme par exemple être enseignants ou formateurs, en complément, à certains moments de notre carrière. Rien n'est sûr, excepté qu'il faudra sans cesse s'adapter.

maîtriser le temps

Caroline Guillot, doctorante de ParisTech explique : « La question du temps n'est pas nouvelle, mais la question de la complexification l'est. (...) Personne n'est prisonnier du temps mais certains deviennent prisonniers de leur propre maîtrise du temps ».

Nous rêvons tous de maîtriser le temps. Et pour la plupart, nous tentons de le faire. Plus nous avons d'outils pour le faire, plus finalement il paraît nous échapper. En effet, presque tous les livres de développement personnel, qui fleurissent de toutes parts, proposent de « reprendre le contrôle sur le temps ». Tout le monde y va de sa méthode révolutionnaire, mais le but reste le même. Les premières besognes deviennent alors celles de l'organisation, de la planification et de la synchronisation de toutes les tâches qui suivent. Plus nous multiplions les outils pour nous aider à nous organiser, plus nous per-

dons du temps à les découvrir et à les utiliser. Ils peuvent bien sûr nous aider mais il faut prêter une attention constante à ne pas passer plus de temps à planifier ses missions qu'à les réaliser.

En 1999, un journaliste du magazine américain Forbes écrivait dans un numéro spécial dédié au temps, nommé ASAP : « On se souviendra de notre temps pour la façon dont les technologies ont brutalement changé les dimensions spatiales et temporelles de notre vie, pour la façon dont nos possibilités de choix se sont ouvertes pendant que notre capacité à maîtriser ces choix s'est réduite ».

accélérationnisme : première approche

En mai 2013, Nick Srnicek et Alex Williams publient le *Manifeste Accélérationniste* en anglais au sein du livre de Joshua Johnson intitulé *Dark Trajectories : Politics of the Outside*. Il est traduit en français et publié l'année suivante dans la revue *Multitudes*. Ce manifeste pointe du doigt la catastrophe écologique qui gronde ou encore la crise financière permanente que nous affrontons. Quelles solutions proposent-ils ? D'une part, une politique de gauche totalement réformée, qui s'appuierait sur les acquis de la société capitaliste : toute l'infrastructure existante serait à utiliser. Cette gauche accélérationniste les pousserait même « bien au-delà de ce que peuvent permettre son système de valeurs, ses structures de gouvernance et ses pathologies de masse »²³. Plus exactement, il ne

²³ Williams, Alex et Srnicek, Nick. « Manifeste accélérationniste », *Multitudes* (n° 56), p. 55-72. Février 2014.

faudrait plus brider les découvertes technologiques à servir seulement des buts néolibéraux, mais au contraire, ouvrir le champ des possibles ; redonner l'envie de faire des découvertes. Il est bien notifié qu'il n'est nullement question de tomber dans une forme de techno-utopisme : c'est bien de l'alliance d'une accélération de l'évolution technologique à l'action socio-politique dont il est question. Le nouveau système socio-économique ne se mettra pas en place de lui-même, spontanément - comme beaucoup ont pu le croire pendant le confinement - mais il serait le fruit d'une réflexion se basant sur des expérimentations. Ils prennent comme exemple le projet chilien Cybersyn ou les essais semblables des économistes soviétiques dans les années 50-60, faisant face à la première économie communiste. Les chiliens et les soviétiques ont en effet tenté d'associer « des technologies cybernétiques de pointe avec des modélisations économiques sophistiquées et une plateforme démocratique inscrite au sein de l'infrastructure technologique elle-même ». Est souligné le besoin de s'adapter au contexte pour proposer des solutions nouvelles et pas seulement un idéal de société horizontale qui se mettrait en place après des manifestations. Pour les auteurs, les actions directes comme les manifestations, ou occupations de lieux ne sont plus efficaces. Il faut du financement, des tests, un plan solide : utiliser ce qui fonctionne dans la société actuelle pour aider à créer celle de demain, post-capitaliste.

Nous pouvons souligner que cette envie de s'appuyer sur l'accélération est une réactiva-

tion d'une idée moderne. Cependant, elle paraît prendre en compte les écueils de la modernité, afin de proposer des solutions qui fonctionneraient peut-être mieux.

un nouveau mouvement ?

Les penseurs associés généralement à l'accélérationnisme - Nick Srnicek et Alex Williams, Benjamin Noys, Nick Land, Ray Brassier et les xénoféministes - ont des interprétations différentes.

Benjamin Noys a pour sa part inventé le terme d'accélérationnisme, dans son ouvrage intitulé *The Persistence of the Negative* en 2010. Il aurait utilisé ce terme dans un premier lieu pour faire un lien entre Deleuze et Guattari, le philosophe anglais Nick Land et les pensées du XX^e siècle qui s'inscrivent dans cette suite.

Nous venons de voir que les auteurs du *Manifeste Accélérationniste* utilisent ce terme afin de faire des propositions pour une gauche plus effective. Nous pouvons nous demander ce que cela peut induire architecturalement parlant. Nous le verrons quelques pages plus loin.

De son côté, le philosophe britannique Ray Brassier, qui travaille au sein de l'Université de Beyrouth au Liban a publié le texte intitulé *Accélérer la raison*, au sein du recueil *Accélération !*, dirigé par Laurent de Sutter. Il se demande, entre autres choses, s'il faut renoncer à l'avenir et donc laisser de côté les projets des Lumières.

Nick Land « n'est pas un marxiste, mais célèbre

plutôt les tendances destructives et déshumanisantes du capitalisme financier cybernétique »²⁴. Toujours au sein de l'ouvrage collectif *Accélération !*, son texte s'intitule ainsi *Accélérer le capitalisme*. Il explique que l'accélération est un comportement normal dans un circuit stimulé par sa propre production (stimulation de l'industrie et du commerce).

Le philosophe et critique américain Steven Shaviro parle d'ailleurs de « tendance » et non de mouvement dans un entretien dans le magazine *Les Inrockuptibles* en octobre 2015.

Concernant le xénoféminisme, passons d'abord par une définition. C'est un terme qui a été initié en 2015 dans le manifeste multilingue intitulé *Xenofeminism, A Politics for Alienation*. Il a été rédigé par le collectif transféministe *Laboria Cuboniks*, composé de femmes de cinq pays différents dont Diann Bauer, Katrina Burch, Helen Hester, Lucca Fraser, Amy Ireland et Patricia Reed. Il invite à un travail de « dépétrification », c'est-à-dire à un exercice d'imagination pour un futur qui arborerait une « politique universaliste basée sur les besoins de chaque être humain, sans considération de race, de capacité, de statut économique ou de situation géographique »²⁵. Ce mouvement partage des idées de l'accélérationnisme comme l'intégration et l'envie de développement de la technologie, avec ses

²⁴ Luquet-Gad, Ingrid, « L'accélérationnisme : le rejeton bâtard du marxisme et de la science-fiction », *Les Inrockuptibles* [En ligne], 3 octobre 2015.

²⁵ *Laboria Cuboniks, Marie-Mathilde Burdeau, et Noémie Grunenwald. Manifeste xénoféministe: une politique de l'aliénation, 2019.*

avantages et ses risques, mais surtout accompagnée d'une pensée politique et théorique collective. Comme l'accélérationnisme, il est présenté comme une plateforme libre, ouvrant des possibilités infinies, mais insistant aussi sur le fait que le terme « libre » ne signifie pas « non-dirigé ». Les expérimentations sont également fortement encouragées, pour le moment surtout dans les domaines artistiques (comme de la poésie expérimentale basée sur du code informatique). Nous pouvons noter que ce qui diverge principalement de l'accélérationnisme c'est que la réflexion est essentiellement tournée vers les enjeux liés au genre.

II - SPÉCIFICITÉS DE L'ARCHITECTURE

augmentation du rythme

Nous avons vu dans la sous-partie précédente que l'augmentation du rythme résultait d'une combinaison de croissance et d'accélération. Ainsi les temps libérés sont absorbés lorsque l'on produit plus ou mieux. Les américains John P. Robinson et Geoffrey Godbey prenaient l'exemple du four à micro-ondes : « des gains de temps potentiels sont convertis en augmentation du nombre de réalisations ou en amélioration de la qualité ». Si nous l'appliquons à l'architecture, nos logiciels de CAO et DAO nous permettent de produire des pièces graphiques beaucoup plus rapidement que lorsqu'elles étaient réalisées à la main. Et, en effet, nous ne nous contentons plus des mêmes choses : nous en produisons en plus grande quantité. Cela ne s'arrête pas là : nous poussons les images de

« rendus » dans des définitions toujours plus importantes pour des résultats de plus en plus photoréalistes. Il y a eu une adaptation, et le temps que nous ne passons plus sur les tracés très longs à la main a été investi ailleurs.

Nous pouvons ajouter l'effet du multitasking : nous réalisons plusieurs tâches en même temps. Par exemple, pendant le temps qu'une image de rendu est en train d'être exportée sur un serveur externe, nous pouvons continuer une autre pièce graphique. Nous pouvons aussi être en train de nous déplacer (prenons l'exemple du train) et réaliser des tâches pour le travail : appels, compte-rendus, conception, etc. Nous utilisons ainsi des ressources de temps qui n'étaient pas utilisées par le passé. Cela fait partie des effets secondaires des nouvelles technologies. Exemple encore plus frappant : la plupart des logiciels sortent une version adaptée au téléphone portable. Nous pouvons remplir des tableaux sur Excel, tracer des plans simples sur Autocad, ou retoucher des images sur Photoshop directement de notre téléphone. Cela provoque un changement des pratiques : chaque temps « mort » peut être utilisé, et ainsi nous ressentons une augmentation du rythme de vie car nous rentabilisons des moments qui étaient auparavant des pauses, du temps libre, ou des instants moins intenses.

avantages de l'éphémère, du temporaire

Dans une société où le rythme de vie est en constante accélération, les architectures ayant une durée de vie courte florissent.

Comme nous l'avons vu, les termes d'éphémère et de temporaire peuvent signifier beaucoup de types d'architectures : de l'architecture de l'urgence à la scénographie en passant par la figure de la cabane, ce qui les rapproche c'est qu'ils sont voués d'avance à être détruits, ou déplacés.

Dans l'ouvrage *Mobitecture : architecture on the move*, ce sont créativité et inventivité qui me frappent. Qu'est-ce qui a rendu cela possible ? Ces micro-architectures, sans les normes qui incombent aux projets traditionnels sont devenues de véritables terrains de recherches et d'essais. Cette suppression de contraintes (comme par exemple ici celle de la durabilité) donne alors place à une grande liberté de création. Face à l'incertitude du pérenne, ici le présent prend une autre dimension : notre capacité à engager un processus de création se trouve décuplé. De plus, la petite échelle permet de voir rapidement les résultats de son travail de conception et ainsi de pouvoir plus facilement tester de nombreuses approches afin de trouver celle qui convient le mieux.

Cela me fait penser au principe du *jugaad* - littéralement « débrouillardise » ou « système D » en Hindi. Pourquoi est-il apparu ? Comme les anciens modèles de l'innovation ont du mal à s'adapter au monde toujours plus complexe dans lequel nous vivons, à allier toujours plus de créativité et d'efficacité, le *jugaad* propose de « faire mieux avec moins », c'est-à-dire utiliser les ressources disponibles autour de soi pour innover, même dans les conditions les plus difficiles.

Pour l'appliquer à la conception architecturale, je peux prendre l'exemple de l'option de projet que j'ai suivi au semestre dernier, intitulée « Architecture en Représentation ». Nous avions plusieurs tâches à accomplir : réaliser la scénographie de l'exposition pour les 10 ans de l'ENSA Nantes, construire un décor et une pièce recouverte de fond vert pour tourner un court métrage, le monter et aller le présenter au *Festival du Court-Métrage 2020* de Clermont-Ferrand. Les délais étaient extrêmement courts et nous avions un budget alloué de 0€. Ces contraintes nous ont permis de mettre notre créativité à l'épreuve : il faut trouver des budgets, et construire avec un maximum de matériaux de récupération ou de prêt. Ces responsabilités supplémentaires ont été moteur de motivation et d'une extrême adaptation aux contraintes.

Il me paraît ainsi intéressant de comprendre comment fonctionne ce mécanisme « d'amplificateur de la créativité ». Est-ce que construire sur un temps court nous permet de mieux accepter la possibilité de nous tromper ? Cela débloque-t-il certains mécanismes qui nous empêcheraient habituellement de tester plusieurs approches ? Est-ce que la pression suscitée par la création dans l'urgence nous force à déployer toute notre ingéniosité ? Quelles sont alors les limites ?

Les « lieux infinis », formule inventée par le collectif *Encore Heureux* dans le cadre de la biennale de Venise, a un rôle d'information sur les usages pour les bâtiments qui seront construits par la suite. Ils considèrent ces lieux informels

comme des « laboratoires à échelle réduite, pour mieux calibrer le programme » qui suivra. Attention ils insistent bien qu'ils ne doivent pas avoir une apparence « non-finie ». Aussi, une grande attention est portée aux usages. *Les Ateliers Médicis* en sont un bon exemple. Dix de ces « lieux infinis » ont été présentés à la 16e Biennale d'Architecture de Venise.

Prenons un autre cas : la *Serpentine Gallery*. Elle prend place dans les jardins de Kensington, au niveau du Hyde Park de Londres. Chaque année depuis 2000, la commission de la *Serpentine Gallery* invite un architecte renommé qui n'a jamais bâti en Angleterre à concevoir un pavillon d'été dont la fonction est d'accueillir les manifestations culturelles et pédagogiques de la galerie. Il s'agit de colloques, performances, concerts, cafés. Ce pavillon peut ensuite être déplacé, ou bien détruit. Ce caractère temporaire se justifie-t-il ? et si oui, à quelle(s) condition(s), pour quelle(s) finalités ?

Ici l'éphémère et le temporaire et la créativité qu'ils apportent avec leur principe de temps court sont des conséquences que l'on peut qualifier de positives dans un monde en constante accélération.

quels critères pour devenir architecture ?

Il me paraît important de spécifier ce point, afin d'appliquer l'accélération à des projets courts comme nous venons de le voir, mais qui restent bel et bien « architecturaux ».

Nous pouvons débiter par cette citation de Jean-Paul Loubes : « Ne pas perdre de vue que l'objet d'architecture, lui, n'est pas seulement destiné à occuper l'espace et à être vu. Il est en outre lieu de pratiques, d'usages, d'utilités. Il répond à un programme complexe. Cet aspect d'utilité s'ajoute à la question de la perception esthétique de celui qui le regarde. (...) La manifestation du faire, c'est la construction, la fabrication, l'artefact ».²⁶ Je me demande si ce caractère d'utilité est indispensable pour qu'une construction soit considérée comme une architecture. Parfois, seul le geste architectural, la recherche formelle peut aboutir à une architecture. Je pense alors aux expositions universelles en premier lieu : les architectures présentées sont tout d'abord des vitrines de chaque pays, elles n'ont pas ce besoin d'utilité. Aussi, quand je regarde les œuvres d'Antoni Gaudí, l'utilité n'est pas ce qui paraît guider ses recherches architecturales. En effet, si nous déambulons dans le Park Güell de Barcelone, nous pouvons rencontrer des recherches formelles, comme des colonnes torsadées par exemple, qui ne répondent pas non plus à des besoins structurels et donc à ce principe d'utilité.

Dans le même ouvrage, Jean-Paul Loubes insiste sur l'importance de la nature située de l'architecture. Sur ce point, je partage son avis, le contexte joue un rôle prééminent dans chaque conception architecturale. Rien que pour le cadrage des vues, ou l'orientation du lieu, nous devons prendre en compte le contexte. Nous

²⁶ Loubes, Jean-Paul, *Traité d'architecture sauvage : manifeste pour une architecture située*. Collection La roue de bicyclette. Paris: Sextant, 2010.

avons vu précédemment que dans la pratique japonaise le principe de l'empreinte de paysage, qui pénètre alors l'espace intérieur et vient s'inscrire dans celui-ci. Pour lier également une architecture à un contexte, utiliser des matériaux que l'on rencontre autour de celle-ci peut être une piste. En plus de s'inscrire dans une démarche écologique - point que nous allons aborder dans la prochaine partie - cela permet de créer des liens avec le contexte. Un contre-exemple serait tout de même celui des *Tiny Houses* qui peuvent être déplacées et ne sont généralement pas construites pour un contexte particulier. Au final, nous pouvons toujours relier cette architecture au mieux à son contexte au moment de son implantation : je remarque que les habitants essayent souvent d'eux-mêmes de cadrer des vues avec les ouvertures qui leur sont proposées.

Heidegger, dans sa conférence intitulée « Bâ-tir Habiter Penser » de 1951, pour sa part, parle « d'accomplir l'habitation ». Ainsi, habiter c'est toujours déjà séjourner parmi les choses. C'est poser des limites : entre intérieur et extérieur, entre haut et bas. « La limite n'est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les Grecs l'avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose commence à être ». Ainsi, trois opérations principales font un lieu : la pose de limites, l'expression d'un savoir-faire et le modelage de l'espace.

Jean-Paul Loubes prend comme exemple la cabane de l'enfance : « mais justement, était-ce là déjà, des architectures ? c'était avant la

technique, avant les rudiments des sciences de la matière, une sorte de recherche pure, une exploration, une découverte de possibilités, comme apprendre à marcher ou à monter à vélo. Il n'y avait pas encore de projet : ils naissent en faisant, en expérimentant, en pratiquant. Si une branche cassait, la seconde choisie était plus forte : l'empirisme. On découvrait, on s'installait dans le monde, on commençait à habiter ». Cela me fait penser à ce que nous avons vu sur les avantages de l'éphémère, du temporaire : nous nous permettons de faire des recherches empiriques plus facilement que sur des projets pérennes.

On peut ajouter à cela le processus d'appropriation : habiter c'est aussi la coadaptation entre un lieu et une personne ; et donc ainsi une relation entre espace et temps. J'entends en ce sens que ce processus d'appropriation s'inscrit dans un temps relativement long.

marketing de l'architecture : perpétuelle jeunesse

Comme dans la plupart des domaines de notre société capitaliste où l'on est poussés à consommer, nous nous retrouvons également en architecture face à une injonction à adhérer continuellement à la nouveauté.

De premier abord, nous pourrions associer les principes d'innovation et de progrès à une recherche de singularisation. À part quelques rares exceptions, ce que nous pouvons observer suit généralement une autre voie. Nous de-

vons en effet nous adapter à tout ce qui se fait de nouveau dans le milieu. Il faut s'adapter vite, et suivre les tendances pour rester compétitif. Cela peut être alors très paradoxal : comment conserver son originalité tout en intégrant les « effets de mode ». De plus, tout évolue toujours plus vite : les images pour vendre les projets sont de plus en plus réalistes, les constructions de plus en plus rapides, de nouveaux matériaux arrivent sur le marché sans cesse. Cette accélération du rythme complexifie ce paradoxe entre originalité et sécurité procurée par l'adaptation aux tendances qui fonctionnent.

comment se projeter dans l'avenir ?

Tout va de plus en plus vite, et Hartmut Rosa en dit que « tout serait pris dans un mouvement permanent, et que le futur, par conséquent, serait totalement ouvert, incertain, et désormais impossible à prévoir à partir du passé et du présent »²⁷. En découle un sentiment d'insécurité. Comment se préparer à un avenir qui ne nous laisse aucun indice ? Tous les logiciels sur lesquels nous nous formons ne vont-ils pas être balayés d'un revers de manche par un super logiciel qui sortirait sur le marché dans quelques années ? Il suffit de regarder comment le principe du BIM a avantaagé en seulement quelques années les utilisateurs de certains logiciels adaptés (comme Revit de chez Autodesk par exemple). Les personnes utilisant de préférence d'autres logiciels n'ont eu qu'à se former si elles voulaient pouvoir prendre en route le train de

²⁷ Rosa, Hartmut, et Didier Renault. *Accélération: une critique sociale du temps*. Paris: La Découverte, 2014.

la synchronisation extrême entre les corps de métier de la construction.

J'aimerais alors citer Marx, qui, dans le *Manifeste du parti communiste* évoquait au sujet de la modernité que « tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée »²⁸. Cela pour moi semble toujours valable aujourd'hui en 2020 et nous savons que construire sur des fondations instables est une entreprise périlleuse. Nous gardons en tête que toutes les compétences que nous développons sur de nombreux logiciels - nos bases - pourraient devenir caduques en très peu de temps. Nous continuons tout de même à nous former, mais avec ce sentiment d'insécurité constant.

rythme collectif

Comme nous l'avons vu dans la sous-partie précédente, pour des besoins de synchronisation nous devons nous adapter à un rythme collectif. En effet, dans la vie quotidienne, nos activités doivent se caler aux rythmes collectifs : horaires ou délais institutionnels, qui ne collent pas toujours à nos horaires professionnels et personnels. C'est particulièrement le cas en architecture. C'est un domaine où chaque temps du projet demande une synchronisation entre des intervenants de différents corps de métier. Si l'on ajoute les délais pour obtenir les autorisations (Permis de Construire, Assurances, ...), la synchronisation devient une affaire très com-

²⁸ Marx, Karl et Engels, Friedrich, *Le Manifeste du parti communiste*, in Karl Marx, *Oeuvres*, vol.1, Gallimard, Paris, 1965.



Kengo Kuma - M2 Building, 1991, photographie de Kelly Behun

plexe. Nous pouvons comprendre les délais qui sont toujours plus longs que ce que l'on prévoit aux prémices de chaque projet. Plus celui-ci est conséquent, plus ces délais supplémentaires s'allongent.

architecture postmoderniste

Pour contextualiser l'accélérationnisme - qui est, rappelons-le, plus une tendance qu'un réel mouvement - au sein des courants architecturaux, il me paraît important de faire un rapide point sur le postmodernisme, le futurisme et le néo-futurisme en architecture, qui semblent être l'univers dans lequel il s'inscrit. Concernant le postmodernisme, ce mouvement apparaît dans le même temps à la suite, et en réaction, au modernisme. C'est pour cela que le terme « modernisme » est toujours contenu dans le nom du mouvement. Le désenchantement de la Seconde Guerre Mondiale a également été une des causes de son apparition. C'est ainsi un mouvement qui se veut en réaction contre l'austérité de l'architecture moderne et particulièrement le style international. En architecture, la date du 16 mars 1972 à 15h symbolise la fin du mouvement moderne et donc le début du mouvement post-moderniste. Le critique d'art Charles Jencks parlait alors de la désormais célèbre démolition de Pruitt-Igoe, quartier d'habitat social des années 50 à Saint-Louis aux États-Unis, dans ces termes : « le jour où l'architecture moderne est morte ».²⁹

²⁹ Jencks, Charles. *The language of post-modern architecture. An Architectural design monograph.* London: Academy Editions, 1977.

Dans les villes associées au Loisir ou au jeu, telles que Las Vegas ou Dubaï, nous retrouvons une grande quantité d'architectures postmodernes. Bannis par l'architecture moderne, la référence aux styles architecturaux anciens, aux ordres, à l'ornement, à la symétrie, revient en force avec le postmodernisme (ce qui n'est pas le cas dans le déconstructivisme, style qui se développe au même moment). Nous pourrions citer comme exemple parlant le *M2 Building* de Kengo Kuma, réalisé en 1991, qui présente notamment une gigantesque et démesurée colonne ionique. Il y a également une opposition claire au fonctionnalisme. Le postmodernisme se caractérise surtout par la perte de la foi d'une libération par la modernisation et le progrès, et c'est pour cette raison que les architectes ont engagé un jeu avec les styles classiques. C'est ici que l'on voit que l'accélérationnisme, par sa croyance en une libération par l'accélération technique notamment, se place bien à la suite et en contradiction du postmodernisme.

architecture futuriste et néo-futuriste

Comme nous l'avons évoqué dans la première sous-partie sur l'accélération, le futurisme clame la beauté de la vitesse. Comme en peinture ou en littérature, en architecture le futurisme nous vient d'Italie. Le Manifeste du futurisme a été rédigé par le poète Filippo Tommaso Marinetti en 1909. Ce style est caractérisé par de longues lignes horizontales signifiant la vitesse et le mouvement. Les architectes finlandais Alvar Aalto et Eero Saarinen furent pour leur part des figures du néo-futurisme, apparues au début

des années 1960. Comme l'accélérationnisme, ce style se place en rupture avec le post-modernisme par sa croyance en un avenir meilleur. Le Museu do Amanhã (Musée de Demain) de l'architecte espagnol Santiago Calatrava inaugurée en 2015 à Rio de Janeiro est emblématique du néo-futurisme.

Manifeste accélérationniste et architecture

La lecture du *Manifeste Accélérationniste* de Nick Srnicek et Alex Williams de 2013, abordé dans la sous-partie précédente, permet d'identifier les principes généraux de l'accélérationnisme. À chacun de ces principes pourraient correspondre des principes architecturaux.

L'idée première de l'accélérationnisme est de se tourner vers une modernité alternative ou néolibéralisme. C'est un appel à une « nouvelle hégémonie globale de gauche », plus efficace, radicalement nouvelle, pour un avenir lui aussi radicalement nouveau ; et cela grâce à la croyance en de nouvelles possibilités, encore non explorées. Les auteurs insistent sur l'absence de cadre ou de limites d'action, ils parlent d'un « processus expérimental de découverte dans un espace universel de possibilités ». **Architecturalement, cela correspondrait à la recherche de nouvelles formes, à ne pas hésiter à créer de nouveaux mouvements alternatifs ou encore à remettre en question jusqu'aux fondements de l'architecture. Si l'on a plus de limites, on peut pousser l'expérimentation et la création toujours plus loin. L'architecture accélérationniste l'encou-**

ragerait même.

Le *Manifeste Accélérationniste* invite, à l'instar de Marx ou Lénine, à ne pas s'opposer à la modernité sans réfléchir mais au contraire à prendre en compte les acquis du capitalisme - outils théoriques ou données disponibles les plus avancées - et les accélérer « au-delà des contraintes de la forme de valeur capitaliste ». En effet, à l'heure actuelle, nos technologies sont bridées : on produit des biens consuméristes, on se bat pour des brevets ; est-ce la bonne direction ? **Ainsi, dans une architecture post-capitaliste, nous ne devrions pas mettre à la poubelle ce que des siècles d'architecture nous ont appris : proportions, perspectives, effets de style, structures, matériaux, etc. Au contraire, il serait intelligent d'utiliser ces connaissances pour servir des buts qui nous tiennent plus à cœur. Par exemple, nous pourrions chercher à être dans une mouvance plus écologique en utilisant ce que l'on connaît déjà et en innovant à partir de ces données.**

Nick Srnicek et Alex Williams nous invitent à dépasser l'idée qu'un horizontalisme et des actions locales - le fameux « retour aux sources » - sont suffisants. Ils insistent sur l'importance de maîtriser les domaines techniques variés pour la gauche accélérationniste pour comprendre l'économie moderne. Les auteurs indiquent que nous pourrions partir du principe que les « potentiels inexplorés des technologies » sont infinis et ce sont eux qui seront à l'origine des principaux changements. Bien sûr, il reste important de nuancer ce propos : nous ne sou-



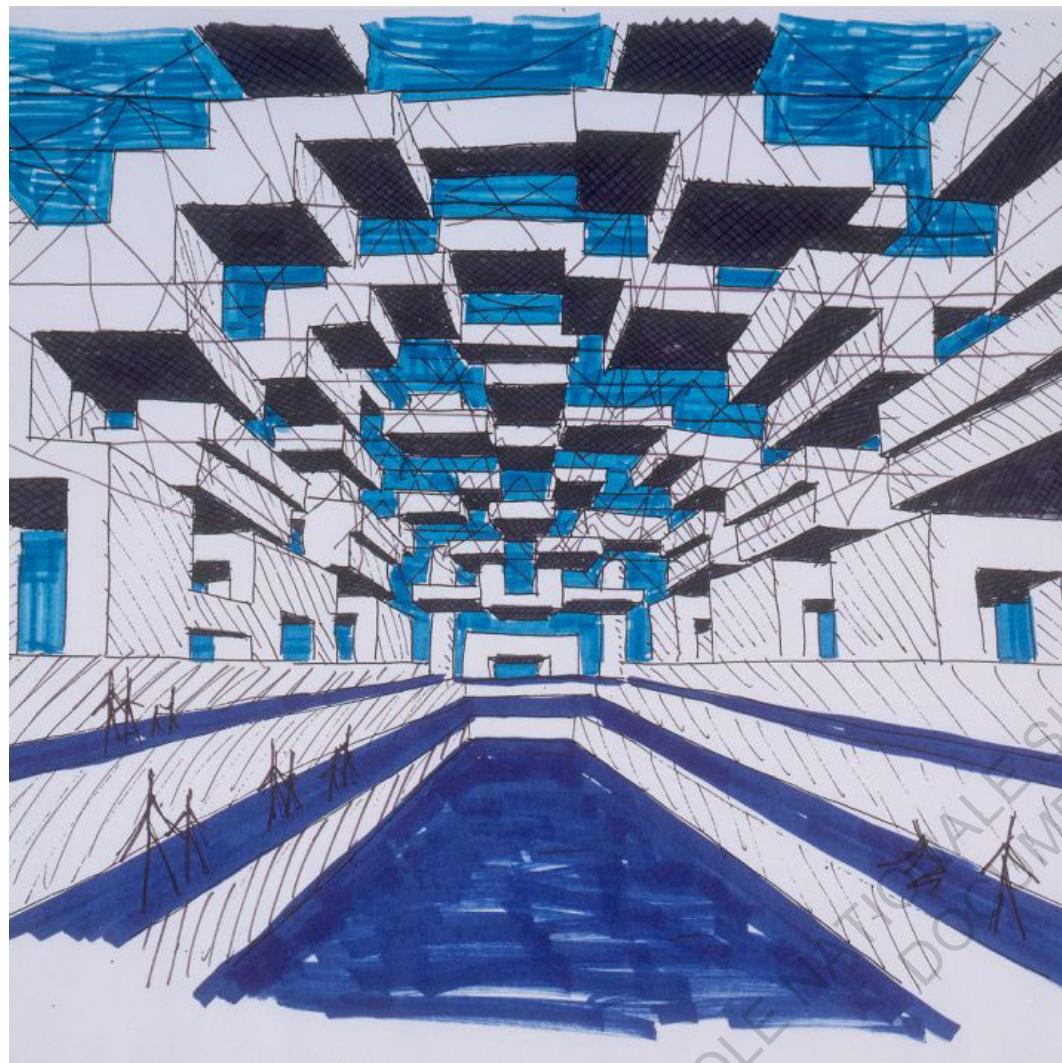
Santiago Calatrava - Museu do Amanhã, 2015, photographie personnelle

haitions pas retomber dans le fordisme ni aller vers le « techno-utopisme » ; cela ne fonctionne qu'en étroite dialogue avec une action socio-politique. **Au niveau de l'écologie en architecture, ce retour aux matériaux biosourcés observé ces dernières années est un bon départ, mais il me paraît important de ne pas mettre de côté les avancées techniques, ne pas repousser tout ce qui a été développé pour la mise en place du béton par exemple, car cela signifierait passer à côté de beaucoup d'avancées qui pourraient être adaptées à de nouvelles valeurs.** De plus, toutes les technologies que l'on utilise en architecture - les propriétés de nouveaux matériaux, les assemblages, les manières de récupérer l'eau des pluies, les logiciels toujours plus performants, etc. - peuvent être mis à profit pour servir de nouveaux buts toujours plus écologiques, et encore plus si nous avons des champs d'action beaucoup plus vastes. Pour nuancer, il n'est de fait plus question d'appliquer une manière de faire, de concevoir, sans réfléchir. A l'inverse, les nouvelles idées, la recherche formelle, l'amélioration constante sont de mise. Elles s'accompagnent sans cesse d'une réflexion socio-politique en architecture également. **L'architecte accélérationniste est engagé.**

Aussi, il est mis en avant dans ce manifeste l'importance des expérimentations économiques et sociales. En effet, le post-capitalisme et l'accélérationnisme doivent se construire et se prévoir ; et ce par l'expérimentation. Nous ne pouvons plus continuer à penser que cela se mettra en place de soi-même après une crise. Prenons

l'exemple du confinement que nous venons de vivre, dans le cadre de la crise sanitaire actuelle : beaucoup ont espéré un changement politique radical à la fin de celui-ci mais nous sommes seulement revenus au capitalisme, et même de manière encore plus prononcée, pour rattraper le « retard » provoqué par ce ralentissement, par cette décélération. Nous pouvons ajouter que ce n'est que du point de vue capitaliste que ce ralentissement est vu comme un retard : pour beaucoup cela a été un temps suspendu, un temps de retrouvailles familiales. **Au niveau de l'architecture, cela pourrait se traduire par l'incitation à l'expérimentation de manière générale, comme manière de concevoir. Ne jamais considérer comme acquis mais tenter de nouvelles choses concrètement et régulièrement. Sortir des sentiers battus en testant de nouvelles manières de mettre en place, de nouveaux matériaux, etc. Sans cesse remettre en question par l'expérimentation dans un but d'amélioration. Cela implique de se donner le temps de l'expérimentation, des expériences et retours sur expériences. Est-ce que l'architecture pourrait justement être une réponse à l'accélération ?**

Il faudrait penser la gauche non plus seulement en termes d'horizontalité mais aussi de verticalité pour qu'elle gagne en efficacité. Nous parlons alors d'un système complexe, avec des forces complémentaires, et une compréhension la plus complète possible du monde qui nous entoure. Le post-capitalisme pourrait être vu comme un encouragement au progrès, à l'imagination sans limites : « en dépassant les limites imposées par la société capitaliste » avec « la



Yona Friedman, *Étude pour la ville spatiale*, 1958-1959 Projet non réalisé, Centre Pompidou

promesse d'un avenir qui soit affectivement revigorant aussi bien qu'intellectuellement énergisant ». De plus, il faut sans cesse penser à des tactiques nouvelles si l'on veut des résultats concluants : l'adversité a eu tout le temps de s'adapter aux modes d'action politiques sacralisés comme les manifestations ou les grèves ; et donc de préparer une réponse efficace. Une architecture accélérionniste ne met pas tous ses principes au même niveau mais se focalise essentiellement sur un point qu'elle souhaite mettre en avant. Cela peut être une dimension sociale, formelle, structurelle, etc. Cela la rend plus forte, plus impactante. Ce serait ici sa dimension verticale. L'architecte accélérionniste ici se doit d'essayer de comprendre le maximum de facettes du monde qui l'entoure. Il doit sans cesse être guidé par sa curiosité, et que cela nourrisse toujours sa créativité. Les nouvelles tactiques pourraient correspondre à la manière de toujours s'adapter aux nouvelles demandes, aux nouveaux marchés. Un renouvellement régulier de ses références, de ses manières de concevoir et de construire serait indispensable à toute architecte qui se veut accélérionniste.

Ainsi, l'accélérionnisme consisterait à aller vers encore plus de modernité, mais une modernité alternative, dans laquelle la diffusion des idées s'effectuerait par la création d'une « infrastructure intellectuelle ». En architecture, cela signifierait de prendre ce qu'il y a de bon dans la modernité et de le pousser à son paroxysme, sans se mettre des limites imposées par le capitalisme, comme le besoin de rendement par exemple

qui avorte bon nombre de nos projets. On peut prendre l'exemple des architectures de papier, qui restent souvent à l'état de projets utopiques, qui ne répondent pas à des besoins de la société capitaliste actuelle. On peut citer les recherches comme celles de Yona Friedman en 1958-59 sur *La Ville Spatiale*, ville qui serait constituée de plusieurs plans, qui se développeraient en strates et en modules. Aussi, l'architecte accélérionniste, dans cette infrastructure intellectuelle, prendrait à cœur la transmission de son savoir, sa place de sachant dans la société.

architecture accélérionniste

L'écrivain et professeur anglais Benjamin Noys, dans son essai intitulé *Architectures of Accelerationism*, présenté à l'Architectural Association School of Architecture de Londres en février 2015, recherche la relation entre l'accélérionnisme et sa traduction spatiale et architecturale. Ce texte prend notamment appui sur le travail de science-fiction de Nick Land, souvent désigné comme le « père de l'accélérionnisme ». Il distingue la vision de Land sur l'accélérionnisme, qui prend comme base un capitalisme utopique, de la vision du manifeste qu'il qualifie d'« accélérionnisme de gauche ». Il recherche les bases architecturales et spatiales de l'accélérionnisme qui ne seraient pas déterminées par le capitalisme.

Noys avance que l'accélérionnisme prend en considération le réseau de communication et la logistique avant l'espace construit des villes. Ce sont surtout les flux qui sont observés. Nick



S. J. Young - *Paramount Shanghai*, 1933 (à gauche)
 BBG-BBGM, *Peninsula Shanghai Hotel*, 2008 (à droite)

Srnicek et Alex Williams parlent en effet de modernité et d'abstraction en omettant de faire référence à l'architecture. Or ces flux ne peuvent être transmis que par l'existence d'infrastructures ; on voit ici l'importance de ne pas oublier les territoires et les constructions. Nous verrons cela plus en détails dans la partie sur la cosmologique un peu plus loin.

Nick Land soutient l'idée que les villes - il prend l'exemple de Shanghai dans son dernier livre *Tempexity : Disordered Loops through Shanghai Time* - contiennent déjà l'image du futur en leur sein et que ce serait l'accélération qui permettrait de créer une boucle pour que l'on puisse entrevoir ce futur. Il soutient que cela est possible grâce au style Art Déco que l'on peut rencontrer dans la ville : en effet, son abstraction et sa déterritorialisation le détache de son lieu et de son époque, et ses multiples itérations au court du temps permettent la création de la fameuse boucle. Ici Land exprime sa peur contre ces deux aspects, qui sont pourtant un point central dans le *Manifeste Accélérationniste*. Il cite le *Paramount Shanghai* réalisé en 1933 par l'architecte S. J. Young et complété par le *Peninsula Shanghai Hotel* de BBG-BBGM en 2008, qui à eux deux incarnent ce style, et exultent « la variété culturelle, le symbolisme et l'opulence de références »³⁰. Pour lui c'est cela la réelle accélération.

Dans le manifeste xenoféministe dont nous avons parlé plus tôt, il est écrit que « les xenofé-

³⁰ Noys, Benjamin, « *Architectures of Accelerationism* », essai présenté à l'Architectural Association School of Architecture de Londres, février 2015.

ministes doivent se familiariser avec le langage de l'architecture qui est aussi le vocabulaire d'une chorégraphie collective - une écriture concertée de l'espace ». En effet, il est proposé de repenser architecture et économie afin que la vie de famille et le travail ne soit pas si incompatibles. Il est proposé de revoir structure d'ensemble en même temps qu'éléments moléculaires. **Architecturalement parlant cela reviendrait au principe des architectures dites « totales ».** Ce sont des constructions que les architectes ont pensé comme des œuvres totales : les plans, mais aussi le mobilier, ou encore les détails de balcons, de lambris. On pourrait par exemple citer l'Hôtel Van Eetvelde à Bruxelles de l'architecte Victor Horta, dans lequel il est allé jusqu'à dessiner le lambris en onyx afin de respecter le style Art Nouveau jusque dans les moindres détails. Antoni Gaudí est également célèbre pour cela : on peut prendre comme exemple les balcons en fer forgé aux motifs abstraits de la Casa Milà à Barcelone.

Les manifestes accélérationnistes et xenoféministes sont appelés « hyperstitions » par Alison-Hugill, dans l'article *Xeno-Architecture: Radical Spatial Practice and the Politics of Alienation* publié sur le site Archinect en février 2017. En effet, ces tendances sont nées au moment où les manifestes ont été écrits et n'existent que parce que les auteurs ont pensé à inventer une nouvelle manière d'aborder des questions politiques et de société. L'auteur de l'article espère que le terme de « xéno-architecture » créé par Armen Avanessian deviendra une hyperstition à son tour. Elle propose pour cette xéno-ar-

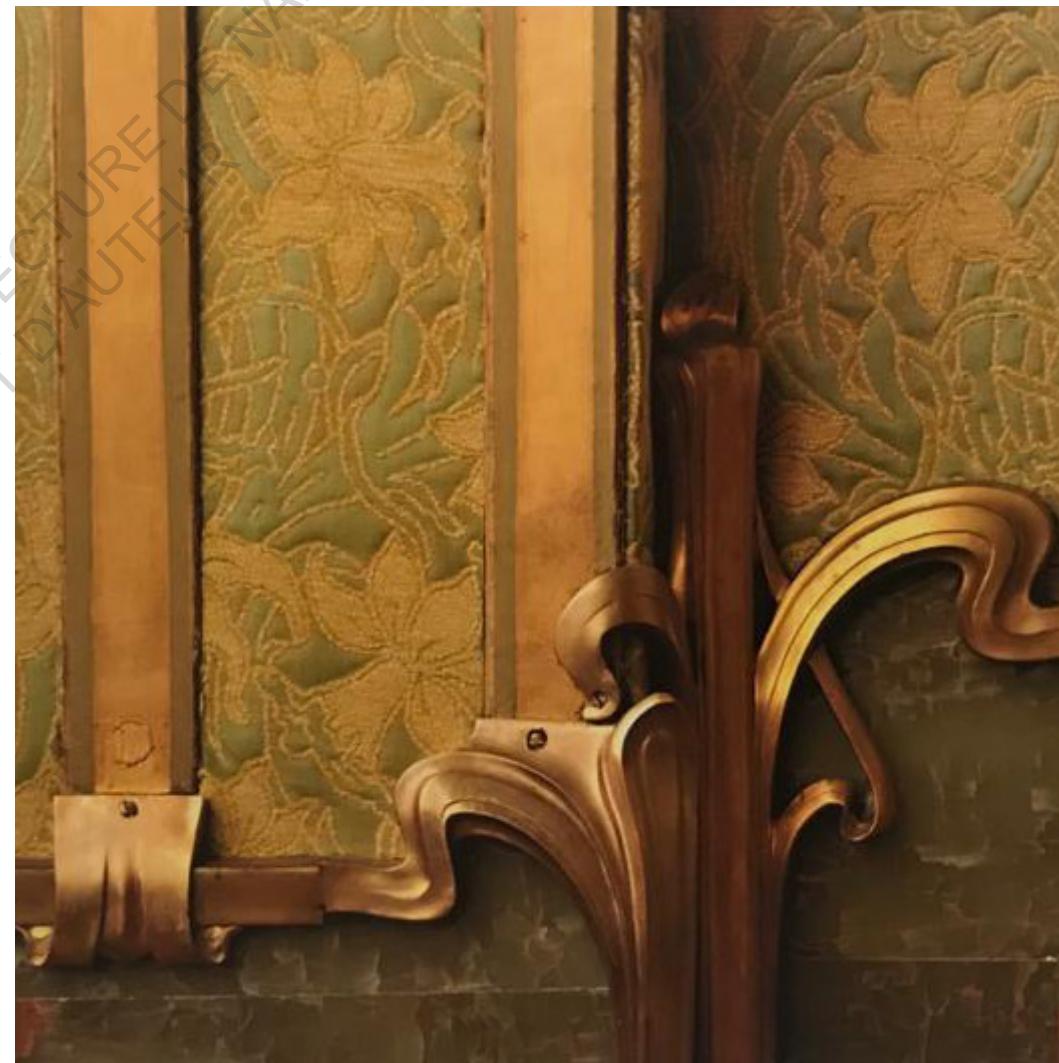
chitecture une approche transdisciplinaire du projet, en prenant en compte que le monde est fait de possibilités en attente, de complexité et d'inconnu, afin de ne pas rester bloqués dans des schémas ancestraux de conception, dessin, et construction : elle propose de se demander à chaque étape « ce qu'il pourrait être ». Une plateforme intitulée « Perhaps it is high time for a xeno-architecture (of knowing) to match » a été mise en place en 2016 pour réfléchir à ces questions ; elle est basée à Bruxelles.

accélérer le capitalisme

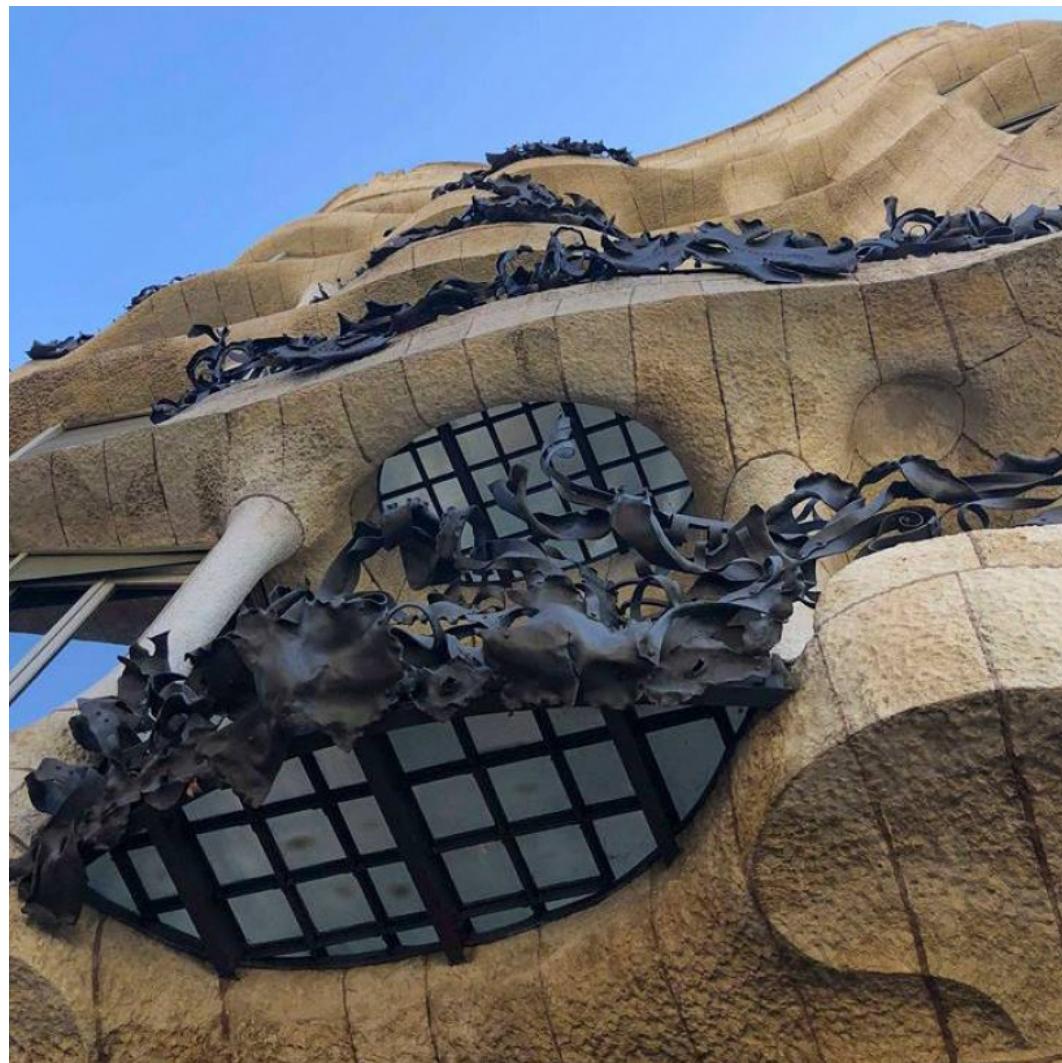
Les accélérationnistes ne s'opposent pas frontalement au capitalisme. Ils proposent même au contraire de prendre appui sur les infrastructures qui ont été mises en place sous son impulsion. Ils n'ont pas tous la même vision de celui-ci, comme nous l'avons vu : Nick Land évoque un capitalisme plutôt utopique alors que Nick Srnicek et Alex Williams paraissent plus conscients de ses écueils et se projettent rapidement dans des propositions pour un post-capitalisme.

D'un point de vue urbanistique et architectural, que signifierait accélérer encore plus le capitalisme ? Tout d'abord cela se traduirait par une production plus intense de bâti : il faudrait toujours plus de lieux pour consommer. Mais ces lieux, eux-mêmes produits de consommation ne seraient pas fait pour durer. Au contraire, ils auraient une durée de vie limitée, avec des matériaux qui répondraient de plus en plus à des logiques de profits et d'obsolescence programmée. C'est d'ailleurs déjà le cas, comme nous

le verrons en troisième partie. Il serait ainsi important d'accélérer le développement de directives environnementales parallèlement. Dans le même sens, nous pourrions nous retrouver face au développement encore plus rapide des villes et des connexions entre elles. Il faudrait toujours aller plus vite d'un point A à un point B. Cela provoquerait aussi un étalement urbain qui mettrait en danger les campagnes. Paradoxalement, cela pourrait s'accompagner d'un exode rural plus intense pour s'adapter à une ville toujours plus connectée. En effet, apparaîtraient des problèmes de baisse d'activités dans les campagnes comme par exemple la fuite des commerces de proximités, des soignants, etc. Les différences seraient toujours plus grandes entre la vie rurale et urbaine, et les distances à parcourir pour accéder aux facilités de la vie urbaine seraient toujours plus importantes en campagne. L'une des possibilités serait de faire également face à une architecture encore plus consumériste : dans la mouvance du « on prend et on jette » cela pourrait se traduire par des enchaînements de constructions, destructions, reconstructions à la chaîne. Il n'y aurait peut-être plus le temps de penser à de la réhabilitation par exemple. Cela pourrait ainsi entraîner une baisse de considération environnementale puisque cela ne va pas dans une logique consumériste. Au niveau urbanistique nous pouvons ajouter que cela pourrait être de plus en plus difficile de mettre en place des espaces communs de qualité en ville car il y aurait de moins en moins d'espaces publics disponibles. Les déplacements seraient toujours plus rapides puisqu'il faudrait faire toujours plus de choses



Victor Horta - *Hôtel van Eetvelde*, 1895, détail de lambris en Onyx du salon, photographie de Bastin et Evrard



Antoni Gaudí - La Casa Milà, 1910, détail des balcons en fer forgé

dans une journée. Dans cette même logique, l'offre en termes d'activités, de restaurants, de magasins, se verrait toujours plus importante, ce qui ne ferait que participer à l'accélération générale.

cosmologique

L'écrivain Laurent de Sutter vient de publier un livre numérique intitulé *Changer le monde*. Il évoque la crise sanitaire que nous traversons actuellement mais demande à ne pas prendre comme acquis tous les concepts, tous les mots de notre vocabulaire. Il incite à faire un pas de côté. Le sien dans cet ouvrage est de revenir aux origines grecques du concept d'épidémie. En effet, ce terme n'avait aucun lien avec la transmission de maladie chez les grecs, tout simplement car ils n'avaient pas encore la connaissance du phénomène de transmission d'un virus. L'épidémie était un événement d'accueil des dieux de passage dans la Cité, teinté paradoxalement et de peur et d'excitation, au cours desquels se réalisaient des sacrifices. Il explique ensuite l'importance de la logistique, des infrastructures. Comme nous l'avons vu plus tôt, toutes les communications ne sont possibles qu'avec les supports logistiques de transmission de celles-ci. Les accélérationnistes appellent d'ailleurs ces supports la « plateforme matérielle du capitalisme ». Laurent de Sutter évoque pour le post-capitalisme une industrie « qui ne soit pas moins industrielle que la précédente, mais plus industrielle qu'elle »³¹.

³¹ De Sutter, Laurent. *Changer le monde*. Paris: Les Editions de l'Observatoire, mai 2020.

automatisation totale

Les accélérationnistes prônent une automatisation totale comme nous l'avons vu précédemment avec les exemples chiliens (Cybersyn) et russes. Nick Srnicek et Alex Williams en parlent dans leur ouvrage *Accélérer le futur : post-travail et post-capitalisme*. Ils expliquent que nous allons irrémédiablement dans ce sens : tous les postes de travail qui peuvent être automatisés le sont, et les emplois automatisables finissent par totalement disparaître. Cela fait augmenter le nombre de chômeurs, qu'ils appellent « surplus de main d'œuvre ». Et c'est ce « surplus » qui ressent le plus les crises : ce sont ceux qui sont généralement le moins qualifié, et qui sont congédiés le plus vite quand il y a une récession.

À quoi cela correspond-il d'un point de vue architectural ? Pour commencer, prenons l'exemple des maisons imprimées en 3D. Cela permet de les construire dans des temps très courts, de l'ordre de la journée. L'avantage de la rapidité d'exécution est incontestable mais cette technique apporte avec elles beaucoup de contraintes. Tout d'abord, techniquement, il faut que la localisation de l'appareil qui « imprime », ainsi que la longueur de son périmètre d'action en béton soit pris en compte dans l'espace dessiné. De plus, son bras ne peut pas réaliser toutes les formes : cela diminue alors la liberté de création, car il faut s'adapter au matériel d'impression. De manière générale, accélérer le chantier entraîne une réduction de temps pour soigner les détails, et une augmentation des possibilités de faire des erreurs. Il faut

dra forcément les rattraper à la fin donc le gain de temps initial sera finalement contrebalancé. Demander de travailler à un rythme toujours plus cadencé risque d'entraîner une baisse des mesures de sécurité : le fait de devoir aller toujours plus vite peut entraîner, à cause du stress, ce genre d'erreur d'inattention car nous n'aurions plus le temps de faire les choses « dans les règles de l'art ». De plus l'une des possibilités pour accélérer le chantier est d'utiliser des matériaux qui sèchent plus vite, et qui sont souvent moins écologiques.

Un autre exemple serait celui du BIM, où toutes les phases de conception et de construction sont rassemblées sur un même document afin que tous les acteurs puissent accéder au document actualisé. Pour que cela soit possible, les phases et les rôles de chacun sont déterminés très précisément : chacun doit exécuter les tâches qui lui sont attribuées. Cela permet d'aller plus vite mais des problèmes apparaissent très rapidement : les relations humaines sont remplacées par des tâches informatisées. Or ces relations sont très importantes pour une bonne réalisation de projet. Cela permet en effet de travailler dans de bonnes conditions et d'être animé par un objectif commun, partagé. En discutant avec l'autre, nous nous sentons davantage responsables de la bonne avancée du projet, réellement investis d'une mission. La suppression du côté relationnel est certes plus efficace, puisqu'elle permet un important gain de temps, mais pose un réel problème d'investissement personnel selon moi. En effet, cela est causé par le fractionnement des tâches, qui

n'ont alors plus un lien fort. Cela provoque de l'isolement temporel et spatial pour les acteurs. Il n'y a ainsi plus de temps consacré au « retour sur » en commun, et nous en revenons au temps de maturation nécessaire à chaque projet, qui évolue par des jeux d'aller-retours, qui se voit alors fortement écourté. De plus, tous les logiciels ne sont pas encore compatibles avec cette technologie BIM. Et réduire les possibilités en terme de logiciel s'accompagne d'une diminution de la créativité. En effet, c'est la possibilité de tirer le meilleur de plusieurs logiciels qui permet de créer des projets toujours plus originaux. Si le nombre de logiciels diminue, les projets se ressembleront de plus en plus.

accélérer la production

Comme nous l'avons vu, depuis le fordisme et le début de la modernité, la première manifestation de l'accélération est au niveau de la production. Il faut produire plus et dans des laps de temps toujours plus courts. C'est la base du principe d'accélération sociale : nous pensions gagner du temps en produisant plus vite mais dans une logique capitaliste d'augmentation du rendement et des bénéfices, finalement nous avons voulu produire également de plus grandes quantités, et de meilleure qualité. Ainsi c'est l'effet inverse qui s'est produit. En effet notre temps libre se comprime toujours plus.

Comment cela se ressent-il en architecture ? Tout d'abord, cette logique s'est appliquée à la production de l'architecture : il faut que le rythme de conception et de construction augmentent

exponentiellement. Les architectes prenant « leur temps » sur les projets sont très rares. C'est ce dont parlait l'architecte Philippe Prost dans une interview sur France Inter en novembre 2019. Et justement, en se comparant avec ses confrères, il se trouvait très « lent », développant ses projets sur 10 à 15 ans en moyenne : ce souci de faire les choses le mieux possible est en effet teinté de la logique capitaliste de rendement, et donc par conséquent de négativité. Prendre le temps serait-il un gage de qualité en architecture ?

SYNTHÈSE PARTIE 2

Nous avons vu que nous pouvons faire l'expérience de l'accélération et de la décélération dans notre vie quotidienne : c'est la subjectivité du temps. Mais qu'est-ce donc que cette accélération ? Grâce à une entrée en matière par les connaissances qu'apportent la sociologie nous avons pu commencer à la définir et à distinguer l'accélération sociale, l'accélération du changement social et l'accélération du rythme de vie. Nous avons noté que l'urgence à agir que nous pouvons ressentir était ainsi reliée au rétrécissement de notre présent. Nous avons ainsi commencé à la relier à la modernité et à son principe de rendement, dans lequel le temps est devenu une ressource. C'est par un passage par la définition de l'idiorrythmie de Roland Barthes que nous avons pu nous interroger sur la possibilité de synchroniser nos rythmes et calendriers personnels et professionnels.

L'idée était ensuite d'étudier les spécificités de l'architecture. Nous avons vu notamment deux temporalités, l'éphémère et le temporaire, qui se développent avec l'accélération ; et l'on s'est demandé si elles permettaient une amplification de la créativité. Nous avons questionné la difficulté de se projeter dans l'avenir dans une société aussi instable que la nôtre, ainsi que celle de brider les technologies dans une logique purement consumériste.

Historiquement, deux grandes vagues d'accélération s'observent. Une première à la suite de la

révolution industrielle, au moment du passage au vingtième siècle. Elle s'est accompagnée d'un accroissement très important de la vitesse dans la majorité des domaines. La seconde débute avec tous les diagnostics de maladie de l'homme pressé, au passage au vingt-et-unième siècle. Justement cette deuxième vague correspond à l'apparition de la pensée accélérationniste. Nous nous sommes ainsi demandés : où s'inscrirait cette nouvelle tendance architecturale au sein de l'histoire de l'architecture ? Tout comme le néo-futurisme, l'accélérationnisme se place à la suite et en contradiction du post-modernisme. En effet, ces deux mouvements ont foi en l'avenir et croient au progrès, contrairement à la désillusion qui marque le post-modernisme. L'accélérationnisme est plus récent et est appelé « tendance » plutôt que mouvement puisqu'il est encore à sa genèse, et n'est pas encore très représenté en art ou en architecture.

Maintenant que nous comprenons la notion d'accélération et ce que serait une architecture accélérationniste, nous pouvons nous demander quel serait le futur. Nous allons ainsi étudier ce que serait que l'accélérationnisme au service de nos idéaux. Puis nous verrons comment l'accélérationnisme pourrait nous permettre de vivre en meilleure synchronisation avec notre environnement et ses rythmes naturels. Nous pourrions terminer par une réflexion sur le « déjà-là » en architecture : comment les principes accélérationnistes pourraient-ils permettre de le préserver et de le sublimer ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 3 : ET ENSUITE ?

Accélérationnisme et faire-ensemble pour une mise en œuvre d'idéaux architecturaux

Comment s'inspirer de l'accélérationnisme pour faire en sorte que l'architecture actuelle respecte l'environnement et les rythmes naturels ?

En quoi l'accélérationnisme, dans ses dimensions temporelles et technologiques, permet-il de préserver et de sublimer le « déjà-là » ?

I - accélérationnisme et idéaux

- quels idéaux ?
- anticipation et modularité
- architecture et faire-ensemble

II - environnement et rythmes naturels

- limites actuelles à l'accélération
- l'homme et son environnement
- rythmes naturels

III - préserver et sublimer le « déjà-là »

- dimension technologique
- développer les pratiques existantes

I - ACCÉLÉRATIONNISME ET IDÉAUX

quels idéaux ?

Le mouvement accélérationniste nous invite maintenant à questionner l'architecture sous un angle politique. En effet, quels choix, quels principes éthiques pourraient guider la profession afin de réaliser des constructions faisant une large place à la logique de qualité plutôt qu'à une logique rendement ? Ne serait-ce finalement pas la première qualité de l'architecte que de d'abord souhaiter atteindre un idéal architectural ?

Si nous devons définir un idéal d'architecture, qu'est-ce que ce serait à l'heure actuelle ? Nous pouvons énoncer plusieurs points, qui forment une liste qui est bien sûre susceptible d'évoluer dans le temps.

Le but premier d'une construction est de répondre de la manière la plus adaptée possible aux besoins qui l'ont générée. Prenons par exemple le cas d'un gymnase dédié à la gymnastique artistique dans une ville moyenne. À Alençon, dans l'Orne, des incendies ont ravagé le gymnase de l'Étoile Alençonnaise en 1999. Dix ans plus tard les architectes David Cras et Thomas Bernard livraient l'espace sportif adapté au développement de tous les niveaux de pratique de gymnastique artistique. Des besoins spécifiques avaient été formulés, comme une salle vitrée et en hauteur permettant aux accompagnants de suivre l'entraînement sans gêner la

séance, ou un espace plus important pour la « baby-gym ». Comme souhaité, le bâtiment s'inscrit également dans la Haute Qualité Environnementale. Mais est-ce uniquement la réponse aux besoins qui doit définir le cahier des charges d'une construction ?

Justement, avoir une empreinte écologique la plus faible voire négative est de plus en plus au cœur des préoccupations. Un soin est apporté au choix des matériaux : provenance et durabilité, mais aussi qualités : thermiques, acoustiques, esthétiques, etc.

Nous réfléchissons de plus en plus à des impacts et coûts de fonctionnement raisonnés. Si toute l'énergie du bâtiment est électrique, on encourage le développement du nucléaire. Si les charges sont trop élevées cela pose également problème. Je pense alors aux logements sociaux du projet Nemausus de Jean Nouvel : les charges y sont « astronomiques » car les locataires chauffent également les coursives, à cause de mauvais joints d'isolation.

Idéalement toujours, la génération d'une plus-value pour le contexte est un point important. Nous pouvons prendre l'exemple de la construction de la nouvelle salle de concert *La Luciole* en 2008 à Alençon. Déjà référence régionale par la qualité de sa programmation, elle apparaît maintenant comme un signal à l'arrivée dans la ville. De plus, avec une programmation encore plus attrayante - car elle a alors pu proposer plus de places et faire venir des artistes de plus grande envergure - elle attire des



Moussafir architectes associés - *La Luciole*, 2008, photographie de Luc Boegly et Géraldine Bruneel

spectateurs d'encore plus loin et redynamise la ville.

Aussi, que ce soit un bâtiment public ou privé, il doit permettre l'identification et la fierté des usagers. C'est important qu'ils se reconnaissent dans son esthétique ou ses valeurs. Il doit aussi être adapté au plus grand nombre, s'il change de propriétaire ou de fonction.

Finalement, il reste primordial qu'il génère le moins de gêne possible, lors de la construction et même une fois le bâtiment réalisé : vis-vis, ombres, vues, bruit, etc.

Pour conclure sur cette architecture idéale, il faudrait tendre vers l'accomplissement de tous ces idéaux, tout en répondant au cahier des charges.

Certains projets d'envergure avec des choix et des principes éthiques affirmés pour préserver l'environnement et favoriser la qualité de vie peuvent être une réponse appropriée. Des hommes politiques comme des architectes engagés peuvent être à l'initiative de ces projets et l'histoire nous en fournit quelques exemples. Je pense notamment au Premier Ministre indien Nehru qui, au lendemain de l'indépendance en 1950, choisit un architecte de renom pour un projet de grande envergure : il faut construire une ville qui soit la vitrine de l'Inde moderne, le symbole de la foi de la nation dans l'avenir. Après de nombreux rejets de ses projets en France, le Corbusier saisit cette opportunité. Il réunit une équipe pour partir à plus de 6000 km de Paris,

avec notamment son cousin Pierre Jeanneret et un couple d'architectes britanniques habitués aux constructions en conditions tropicales, Maxwell Fry et Jane Drew. Il choisit de réaliser Chandigarh comme une ville bétonnée, avec des secteurs rectangulaires, 7 niveaux de circulation - plus une piste cyclable -, des espaces communs végétalisés et une ceinture verte. Pour les Indiens c'est encore à l'heure actuelle l'une des villes les plus agréables à vivre grâce à son organisation rationnelle, et sa propreté, et ce, qu'importe leur classe sociale, ce qui était une chose nouvelle. Preuve en est, conçue initialement pour 500 000 personnes, il est prévu que la population de Chandigarh atteigne les 1,6 millions de personnes d'ici 2031. La ville devait devenir la fierté des habitants, de la région et du pays. Des terres ont été accordées à bas prix à toute personne pouvant améliorer l'aspect culturel de la ville, pour encourager les intellectuels à venir et pour proposer la meilleure qualité de vie possible. Le Corbusier croyait fort en l'idée que les citoyens ont une part importante à jouer pour l'avenir de la cité planifiée, dans le soin qu'ils lui apportent. Le symbole de la ville et de ces idéaux communs est une main tendue vers le ciel, « ouverte pour donner, ouverte pour recevoir ».

À une échelle plus modeste que la planification d'une ville entière, nous pouvons également parler de l'œuvre de l'Autrichien Friedensreich Hundertwasser. En plus d'être peintre et designer, Hundertwasser est également architecte. Il refuse la ligne droite, car elle n'est pas présente dans la nature. Il s'inspire beaucoup de

la nature et l'intègre très régulièrement dans ses constructions. On peut par exemple citer la *Hundertwasserhaus*, immeuble HLM intégrant la végétation à différents niveaux : en façade, ou dans le jardin d'hiver. On peut ajouter qu'il a défendu ses idéaux tout au long de sa vie. Outre la cause environnementale - il a été l'un des précurseurs de l'utilisation des toilettes sèches par exemple - il a mis en place le principe profondément humaniste du « droit des fenêtres ». Dans ses constructions celles-ci sont généralement toutes différentes, non alignées et surtout appropriables par les habitants. Chaque fenêtre représente un habitant derrière elle et il est contre l'uniformisation en un seul style (moderne, art nouveau, baroque, etc.), qui serait une uniformisation des hommes. Pour le citer : « Un homme doit avoir le droit de se pencher par la fenêtre et de tout transformer, aussi loin que portent ses bras, de sorte qu'on puisse voir depuis la rue : là habite un homme qui se distingue de son voisin, homme-esclave standard interné là ».³²

Le développement des éco-quartiers est également une illustration de l'engagement fort des villes et des élus pour habiter mieux. C'est bien une approche systémique qui suppose une vue large et politiquement engagée qui pourrait constituer une réponse accélérationniste.

anticipation et modularité

La réflexion sur la modularité des constructions ne serait-elle pas aussi une solution pour limiter

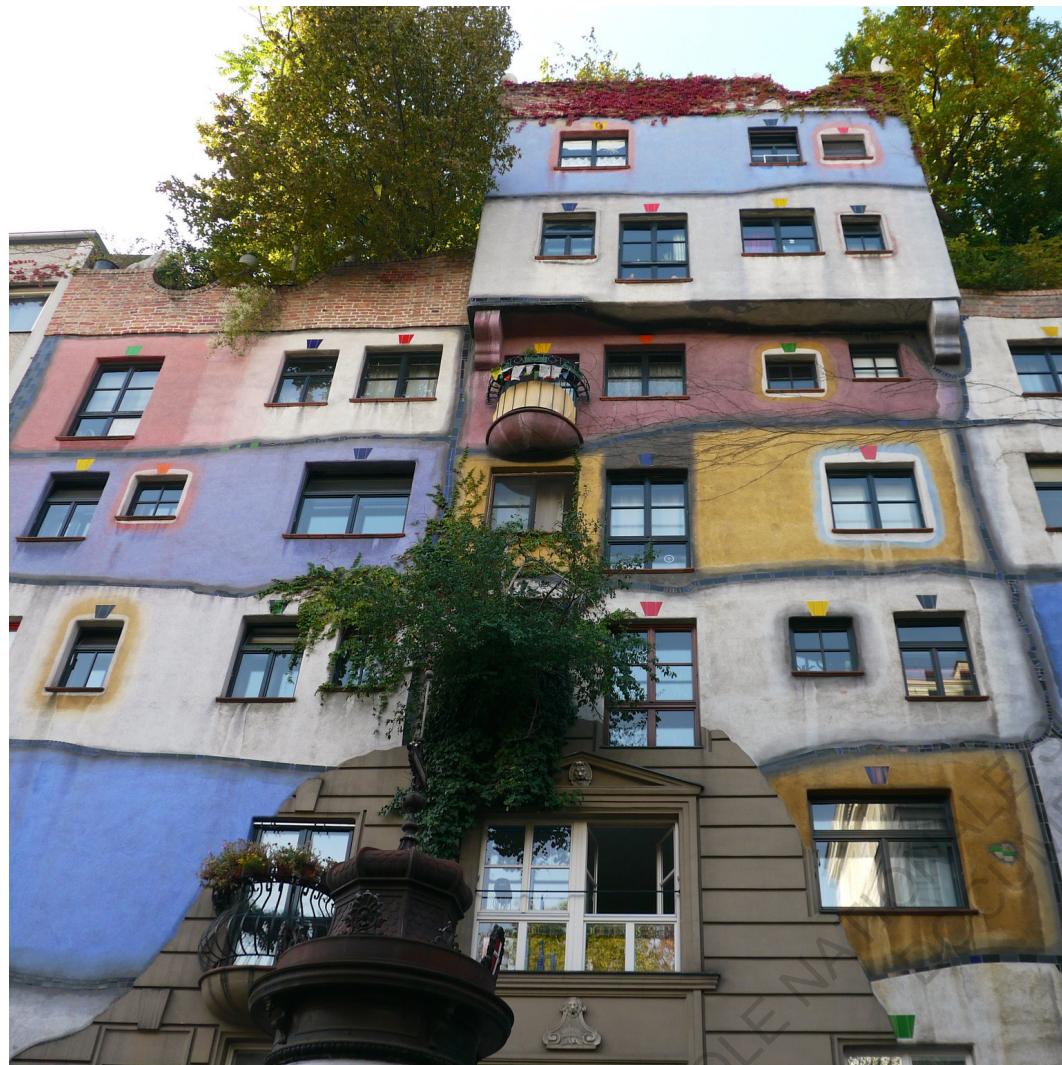
32 Écrit le 22 janvier 1990, Hundertwasser Archive, Vienne

leur impact environnemental ? Il s'agirait alors de prendre le contre-pied du « toujours plus vite » en voyageant dans le temps et en proposant des espaces modifiables, adaptables. Anticiper les fonctions multiples d'un espace nous permettrait peut-être de sortir de la logique d'imédiateté dans la réponse aux besoins.

Les possibilités à être agrandi, détruit, modifié, réhabilité doivent être idéalement pensées dès la conception du bâtiment. En effet, tous ces aspects sont parties intégrantes de chaque bâtiment, et si une réflexion a été conduite sur ces points afin de les faciliter en amont, il y a moins de frais à prévoir par la suite, et d'impact environnemental. Nous pouvons prendre l'exemple de l'école d'architecture de Nantes de Lacaton & Vassal. De grands plateaux ont été conçus, sans attribution de fonction, ce qui permet une grande appropriation et surtout évolutivité et reconversion.

C'est peut-être le fameux « pas de côté » proposé par le mouvement accélérationniste qui pourrait favoriser cette anticipation. De fait, si l'on veut échapper un tant soit peu à la machine infernale, l'attitude première à adopter est de faire un pas de côté. Cela permet à minima de pouvoir prendre du recul sur la situation, de poser des mots sur les maux de notre société.

Emmanuel Macron, en avril dernier, pendant la crise sanitaire, confirmait la détermination à tenir les délais pour la reconstruction de la flèche de Notre-Dame de Paris. Il reste à peine quatre ans sur les cinq annoncés. Cela dit beaucoup de



Friedensreich Hundertwasser - Hundertwasserhaus, 1985, photographie de Marie-Hélène Cingal

nos priorités ; on ne se laisse donc pas le temps. En effet, pour pouvoir réaliser ce souhait du Président de la République, le chantier ne s'arrête même pas la nuit. La réponse aux flammes est la rapidité : il serait intéressant de réfléchir à ce que dit cette urgence à « reconstruire vite ». Le post-capitalisme pourrait amener justement d'autres angles d'attaques ; on se laisserait plus de temps pour choisir la meilleure solution, afin, au final, de gagner du temps.

Dans une logique accélérationniste, c'est la même chose qui est proposé. Dans un univers post-capitaliste, même si les superstructures permettant la logistique néolibérale sont toujours en place et que l'accélération est toujours plus grande, cette attitude du pas de côté est fortement encouragée. Elle permet de réfléchir à la manière dont nous souhaitons nous positionner pour le futur. Une réflexion collective est encouragée, et n'est possible que si l'on prend un temps pour cela, en sortant « la tête de l'eau » un moment, et en osant imaginer des scénarii de futur totalement nouveaux. Il faut partir du principe que l'avenir est rempli de possibilités autres, que nous sommes capables de mettre en place.

Au niveau de l'architecture, une possibilité serait par exemple de se positionner dans une logique de qualité plutôt que d'être dans une logique de rendement. Cela passe par le choix des matériaux, la réflexion poussée, l'envie de placer le bien être des usagers au cœur du projet. Ce serait ainsi tenter d'atteindre les idéaux fixés dans le point précédent. Je pense alors à

l'indicateur BNB (Bonheur National Brut) qui est utilisé au Bhoutan et qui pourrait bientôt arriver en France : un Institut de l'Économie du Bonheur a d'ailleurs ouvert à Paris en fin 2016. Et une des meilleures manières de se mobiliser, c'est d'essayer de faire ce pas de côté ensemble.

Pendant le confinement, le temps s'est en quelque sorte arrêté et beaucoup de citoyens se sont interrogés sur les manières de vivre et de consommer. Avons-nous réellement besoin de ce produit ? Ou l'envie de l'acheter a-t-elle été créée par les publicités auxquelles nous sommes sans cesse confrontés ? Qui ai-je envie de soutenir par mes achats ? Ce fut un pas de côté « forcé » pour beaucoup d'entre nous.

Le 30 mars dernier, en plein confinement, le sociologue français Bruno Latour a publié un article, intitulé *Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise*. Il y rappelle que la crise sanitaire est une partie d'une « mutation écologique durable et irréversible »³³, que l'on ne peut plus nier. Il évoque l'urgente nécessité de sortir du système de production qui est le nôtre. Il propose « d'utiliser ce temps de confinement imposé pour décrire, d'abord chacun pour soi, puis en groupe, ce à quoi nous sommes attachés ; ce dont nous sommes prêts à nous libérer ; les chaînes que nous sommes prêts à reconstituer et celles que, par notre comportement, nous sommes décidés à interrompre ». Concrètement, comment faire ? Il invite à répondre à six questions, concernant principalement les activités suspen-

³³ Latour, Bruno. « Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise », AOC.

dues, qui sont une aide à l'auto-description, qui pourraient ensuite être comparées et superposées pour faire émerger des propositions de changement.

architecture et faire-ensemble

« Ensemble » ; c'est un mot qui revient de plus en plus, et toutes les solutions émergentes en réponse au capitalisme se basent sur cette notion de « faire-ensemble ».

Lors de la licence d'architecture nous avons réalisé une étude sociologique sur une des coopératives *Castors*, provenant d'un mouvement d'autoconstruction des années 1950. Celle-ci était située à Rezé. Le projet, réalisé en 4 ans, était de construire 101 maisons pour des familles de 1 à 3 enfants : il y avait un quota d'heures à donner par mois pendant lesquelles chacun travaillait sur la maison d'un de ses voisins. Ici, l'idée de faire-ensemble était en effet le pilier du projet de vie des 101 familles.

L'architecte Philippe Prost, en novembre dernier sur France Inter, appelait à se rappeler que l'architecture est d'intérêt public, que c'est un travail d'équipe, une obligation de « faire ensemble », et non un mécanisme froid qui consisterait à prendre le « meilleur » dans chaque corps de métier. Il parle de la relation humaine essentielle au bon déroulement d'un projet, et ce de la conception à la livraison. Il rapporte même qu'il a monté son agence d'architecture suite à une rencontre qui l'a marquée et qu'il n'avait même pas encore l'équivalent de la HMONP.

Cela me fait penser à une émission, *Capture d'écrans*, sur France Inter. Dorothée Barba parlait d'une tradition chilienne sur l'île de Chiloé, la « minga », qui consistait à déménager sa maison : pas seulement les meubles mais l'entièreté de la maison. C'est une cérémonie où tous les membres du village viennent donner de leur temps et de leur énergie. Cela montre la cohésion des habitants de Chiloé et leur lien fort avec la forêt, d'où proviennent les essences pour construire leurs précieuses maisons.

Cette connexion avec notre contexte a été oubliée en occident, et l'on revient de plus en plus à des essais de contextualisation des projets. Les matériaux sont une manière de recréer le lien avec son environnement ; nous allons l'aborder un peu plus loin avec la terre crue et les matériaux biosourcés.

Les chantiers participatifs se développent exponentiellement ces dernières années. Ils concernent généralement des ouvrages assez modestes. Cela aussi est en train de changer avec le développement des chantiers en terre crue par exemple, qui peuvent parfois être plus importants, comme des maisons entières. Le principe est celui d'une aide physique en construction, contre la transmission d'un savoir. Il s'agit généralement d'un type de construction en particulier à chaque chantier. C'est donc un échange, un moment de « faire-ensemble ». Un stage de chantier de trois semaines est à accomplir en première année d'architecture à l'ENSA Nantes. Choix peu courant, j'ai décidé de le réaliser en rejoignant un chantier partici-

patif à Buoux, dans le Lubéron, près d'Avignon. Il s'agissait de réparer le mur d'un bassin - le Grand Vivier - du Château de Buoux. Pour remonter ce mur, il fallait absolument utiliser les mêmes techniques qui avaient été utilisées des siècles auparavant, lors de son édification. Ainsi, il y a eu une transmission de ce savoir-faire ancestral afin que nous l'appliquions. Malgré les conditions difficiles d'un chantier sous un soleil de plomb, pendant trois semaines, nous étions tous mus par la même passion pour la vieille pierre et le patrimoine que l'on permettait de conserver. Nous avons eu des explications sur la technique de la construction en pierres sèches également, très répandue dans la région.

Quand il est question de « faire-ensemble », cela m'évoque la filière de la terre crue. J'ai participé à un workshop proposé par l'ENSA Nantes au début de mon master, et j'ai approfondi mes connaissances en suivant un MOOC par la suite. Nous avons eu des cours théoriques, des débats avec des intervenants et nous avons pu éprouver de nos mains le matériau. Il s'agissait de tester les différents procédés de mise en forme de la terre crue. Cette idée de « construire ensemble » revenait sans cesse : il existe de nombreux chantiers participatifs, et ce savoir-faire, les différentes techniques de terre crue se transmettent lors de workshop, de chantiers et de MOOC. Le cadre réglementaire et assurantiel se met en place actuellement en France, et c'est un travail commun que de participer à cela. Chaque nouvelle personne qui lance un chantier en terre crue permet de mieux connaître le matériau, et c'est tout le

secteur du bâtiment qui se forme alors : les architectes, les bureaux de contrôles, les bureaux d'études et les entreprises du bâtiment. Des ATEX (acronyme d'ATmospheres EXplosives, pour la protection des travailleurs) sont déposées régulièrement et permettent de valider les performances d'un mélange de terre, de son système constructif ou de sa technique de mise en œuvre. De plus, même si l'on utilise une matière première peu coûteuse, les chantiers en terre crue demandent un investissement financier plus important que le même chantier en béton par exemple. Cela s'explique surtout par le besoin de main d'œuvre et les temps de séchage. C'est ici que choisir la terre crue s'avère être en accord avec ses idéaux environnementaux : c'est un matériau généralement présent sur site, ce qui évite la pollution liée au transport et à la transformation des matériaux, et il peut être déconstruit également facilement, grâce à l'ajout suffisant d'eau. Il y a besoin de moins d'isolant car l'épaisseur d'un mur en pisé par exemple joue déjà ce rôle, la terre a une très bonne inertie thermique. De plus la qualité de vie à l'intérieur - de l'air notamment - est également améliorée grâce à la régulation d'humidité permise par la terre.

L'accélérationnisme propose de revenir à des formes de coopérations et les exemples cités ci-dessus nous invitent à penser que les collaborations, le partage des connaissances et des compétences seraient aussi une réponse ou pourraient être intrinsèques à un engagement éthique et idéologique. La ville de Chandigarh imaginée par Le Corbusier dont j'ai précé-



Ribert Smithson - *Spiral Jetty*, 1970

demment parlé, est aussi un exemple fort : « ouverte pour donner, ouverte pour recevoir ». Il ne faut également pas oublier la nécessité du temps que nous devons nous laisser lorsque nous travaillons en mode « projet », temps pour se réunir, pour discuter pour partager, afin de parvenir à une réelle coopération sans partage cloisonné des tâches : il est important de prendre le temps de construire ensemble pour ensuite mieux vivre ensemble.

II - ENVIRONNEMENT ET RYTHMES NATURELS

limites actuelles à l'accélération

Tout d'abord, lorsque l'on évoque le respect de l'environnement et des rythmes naturels, nous pouvons logiquement penser à l'écologie. Mais de quoi parle-t-on lorsque l'on parle d'écologie ? Dans sa définition scientifique, selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, c'est « l'étude des conditions d'existence et des comportements des êtres vivants en fonction de l'équilibre biologique et de la survie des espèces ». Sont prises en compte les modifications apportées à leur environnement.

Ce terme s'est politisé dès le milieu du XIXe siècle. L'écologie est alors devenue soucieuse des conséquences des activités économiques et industrielles des hommes sur leur environnement. Le dictionnaire Larousse propose comme définition de l'écologie politique : « mouvement d'idées visant à faire entrer les buts et valeurs

de l'écologie dans les programmes de gouvernement ».

Selon les principes accélérationnistes, l'accélération de l'architecture serait-elle une manière de construire et d'habiter plus écologique ? Cela permettrait-il de respecter plus l'environnement et les rythmes naturels ? Nous allons étudier plusieurs pistes.

Il est important à cette étape de nous demander si le mouvement accélérationniste est réellement écologique ou s'il serait une fausse piste ? Pour cela commençons par étudier certaines des limites de ce processus.

Pour débiter, nous sommes maintenant arrivés dans une société de crise constante, surtout au niveau de l'économie. Hartmut Rosa soutient d'ailleurs que « la persistance de la crise est ainsi le résultat d'une crise du temps », que nous avons étudié en seconde partie de ce mémoire.

Aussi, nous sommes de plus en plus alertés sur la crise écologique que nous traversons, qui paraît de plus en plus difficilement surmontable. Ainsi Rosa explique que l'un des processus de la modernisation est la domination de la nature, qui « menace de se transformer en un anéantissement de la nature, c'est-à-dire en un anéantissement des fondements biologiques de la vie humaine ». Nous ne parlons plus de simples dommages réparables mais bien d'anéantissement. Toute l'urgence à réagir d'une manière ou d'une autre à cette accélération apparaît alors : faut-il accélérer encore plus ou bien décélérer ?

Outre ces crises, nous avons abordé en deuxième partie le besoin de synchronisation de tous nos calendriers, qui entraîne avec lui une désynchronisation entre toutes nos sphères personnelles et professionnelles si jamais la machine n'est pas bien huilée. Cette désynchronisation est un effet directement observable par tout un chacun, dans sa vie quotidienne.

Dans les deux parties précédentes de ce mémoire, nous avons évoqué l'éphémère et le temporaire comme deux temporalités d'architecture en développement rapide dans une société de l'accélération. Nous avons exploré des pistes sur leurs avantages, mais ils ont aussi forcément des limites.

Se posent déjà les questions de valeur ou d'utilité de construire sur ces temps courts. En effet, le but premier de l'architecture était de produire un abri. Nombre d'architectures éphémères ou temporaires ne répondent pas à ce critère.

On peut alors s'interroger aussi sur la question de la trace d'une architecture qui est vouée à la destruction. Elle ne pourra rester présente que par d'autres biais : l'écriture, la photographie, la vidéo, ou encore en inspirant de futures constructions. Je pense alors au pavillon allemand de Mies Van der Rohe à Barcelone de 1929. Il a été construit, puis détruit, puis reconstruit en 1981. Même après sa destruction, c'est une référence pour la plupart des architectes depuis 1929.

Dans la suite logique de cette idée de trace :

cela a un sens fort à partir du moment où l'architecture est située ; on ne laisse de trace que sur un sol précis. Ainsi, on peut questionner l'intégration au site, l'ancrage de ces architectures limitées par le temps, et disparaissant sans laisser de trace de leur apparition dans un contexte particulier.

Cela amène la question de l'appropriation. Puisque leur existence est limitée, peut-être que le public ne peut avoir le temps de faire sienne l'expérience de ce lieu, de l'inscrire dans sa propre vie. L'appropriation est un processus de coadaptation : entre le lieu et l'individu. Ce processus peut parfois prendre du temps. Cela doit aussi dépendre de la durée de l'architecture en question.

Aussi, comment justifions-nous l'impact environnemental fort de ce type d'architecture ? Y'a-t-il un principe de rentabilité ? Une des solutions que j'ai pu découvrir en stage avec un architecte scénographe cette année c'est la récupération et la réutilisation. Certes ces décors demandent des budgets qui peuvent paraître importants si nous les voyons sous un angle de rentabilité : ils ne seront utilisés que pendant quelques jours ou quelques semaines, le temps d'un événement. Mais si nous faisons en sorte de les stocker et de réutiliser un maximum de ces scénographies, cela peut être une solution.

Enfin, le budget est-il toujours adapté à la durée d'existence d'une architecture ? Si oui, plus la durée est courte moins il y aurait de budget... mais ce n'est en effet pas toujours le cas. Com-

ment justifions-nous le budget d'une architecture éphémère ou temporaire ? Sur quels critères basons-nous le rapport coût / durée ? Et si celui-ci est revu à la baisse, cela amène-t-il des défaillances de manière proportionnelle ?

Une autre piste de réflexion apparaît aussi : comment déterminer la durée de vie « juste » pour ces architectures qui ne sont pas conçues pour rester ?

L'être humain a une durée de vie finie, donc la notion du temps devient alors d'autant plus précieuse. Si nous vivions indéfiniment, nous n'aurions pas le même rapport à l'architecture. Dans ce sens, la garantie décennale est un rapport au temps intéressant à étudier. Ainsi, en France, le constructeur reste responsable pendant 10 ans de ce qu'il a construit. On parle d'un peu plus d'un dixième de sa vie. On pourrait faire une analogie avec les garanties constructeurs fournies avec nos appareils électroniques ou électro-ménagers. Comment a été déterminée cette garantie décennale ? Peut-on y voir une forme d'obsolescence programmée architecturale ? Les matériaux sont-ils pensés, choisis en fonction de ce besoin de résister au moins 10 ans (mais guère plus) ? Si nous creusons dans ce sens il est important de rappeler que la garantie décennale concerne les travaux et non les matériaux. Concernant ces derniers, il est alors intéressant de se pencher sur leurs durées de vie et intervalles d'entretien. Pour les matériaux les plus conventionnels, les durées de vie les plus courtes sont de dix ans également. Elles concernent notamment les joints,

les stores, les tapisseries, les revêtements de sol textiles, la peinture intérieure et les appareils de cuisine. Les intervalles d'entretien les plus courts sont d'un an pour les installations de chauffage, les toitures en tuiles et toits plats, et de trois ans pour les installations sanitaires. La réponse est donc qu'il y a bien une forme d'obsolescence programmée architecturale, autant au niveau de la construction que des matériaux.

Serions-nous face à une machine inarrêtable ? Prenons l'exemple du confinement dont nous venons tout juste de sortir. Malgré la situation extrême, nous avons réussi à ralentir l'accélération, ralentir le rythme effréné de la société néolibérale actuelle. Or, de nombreuses voix grondaient pour reprendre les activités, et même si la crise sanitaire n'était pas terminée, l'activité a repris, et sur les chapeaux de roue. L'idée dominante est d'ailleurs maintenant de relancer l'économie et de « rattraper le retard ». Si même une crise de cette envergure n'est pas capable de stopper l'accélération sociale, si nous souhaitons l'arrêter il faut être capable de renoncer à presque tout ce que l'on possède. C'est une voie possible si l'on veut un changement radical. L'autre voie que j'imagine ici est celle de l'accélérationnisme, accélérer mais dans d'autres finalités que celles qui servent le capitalisme, et pour cela il faut réfléchir à d'autres solutions, de manière groupée.

Maintenant que nous avons vu les limites de l'accélération si elle est régie par des logiques néolibérales, nous pouvons étudier certaines solutions actuellement en train de se mettre en

place. Cela peut nous amener à nous questionner sur ce qui peut se combiner avec des logiques accélérationnistes.

l'homme et son environnement

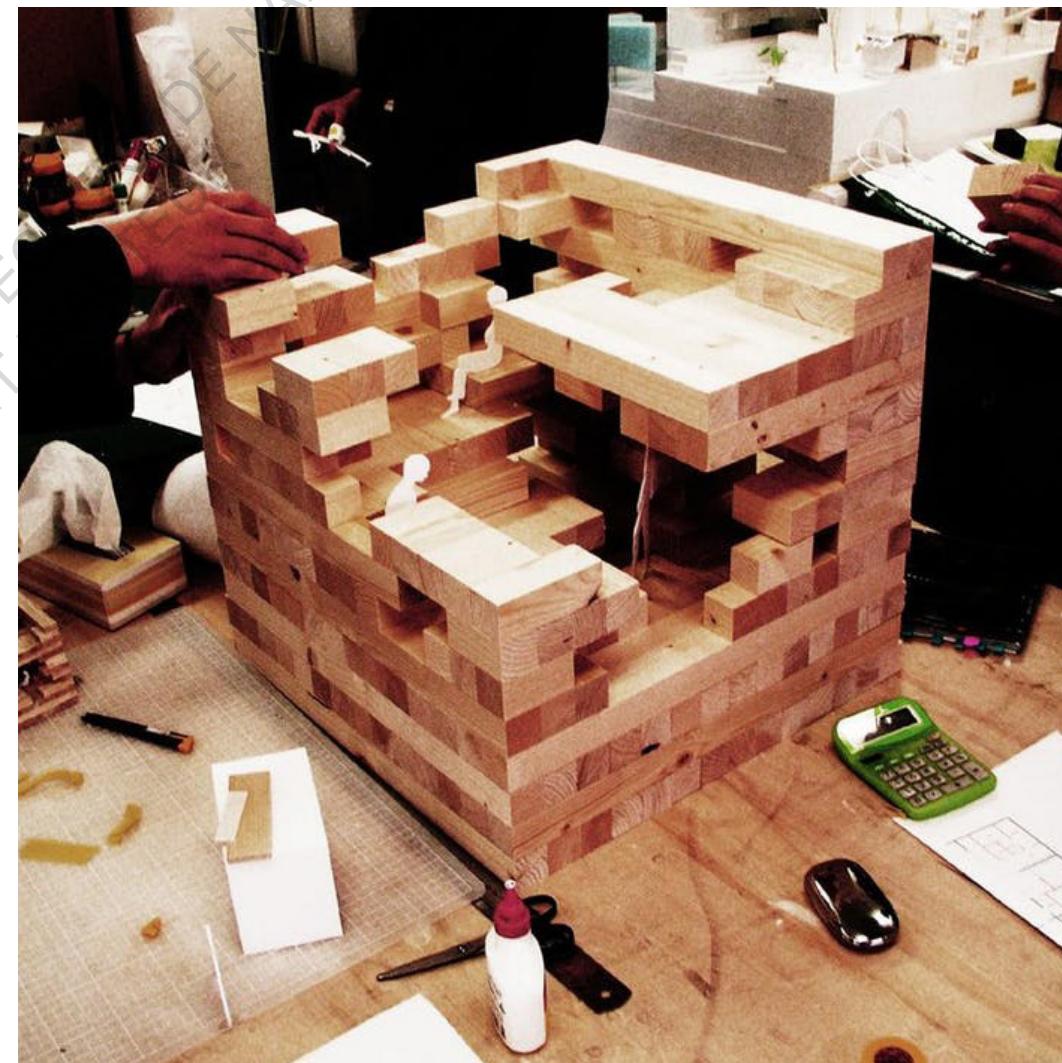
Le xénoféminisme, dont nous avons déjà parlé, est un courant très proche de l'accélérationnisme. Dans la version française du manifeste Xénoféministe, une interview des fondatrices du mouvement apportent des solutions accélérationnistes aux problèmes écologiques : « Nous pouvons comprendre le monde et agir dessus au-delà des espaces que nos organes sensoriels nous permettent immédiatement de percevoir, et nous sommes ainsi capables (selon les mots de Bernard Stiegler) de constituer « une nouvelle rationalité sociale, productrice de motivation, autour des raisons de vivre ensemble qui sont de prendre soin du monde et de celles et ceux qui y vivent ». (...) Le changement climatique est multi-scalaire. Pour traiter de tels problèmes, XF (le xénoféminisme) développe une approche de modulation constante entre différentes échelles de compréhension et d'intervention – en connectant les niveaux de complexité micro, meso et macro, sans en privilégier aucun en particulier » Il est ainsi clair qu'une partie de la réponse au capitalisme se trouve ici, grâce à la complexité toujours plus grande de notre monde en accélération, complexité qui peut aussi apporter des réponses complexes, et à plusieurs échelles.

Nous pouvons nous demander : est-ce à l'homme de s'adapter à son environnement

ou à l'environnement de s'adapter à l'homme ? Cela me fait penser à la réflexion de Sou Fujimoto sur la différence entre le nid et la grotte dans sa théorie appelée « architecture primitive ». Un nid correspondrait à un projet en adéquation avec la manière d'habiter de l'utilisateur. Au contraire, dans une grotte, c'est à l'habitant de s'adapter à son environnement : c'est « un espace brut dans lequel la fonction était déterminée par le comportement humain ». ³⁴ Justement, en 2008 il a créé la *Final Wooden House* au Japon : ce sont de grandes poutres en bois empilées en un cube, et perforées en certains endroits. Elles sont en même temps les murs, le toit, les planchers et le mobilier et ce sont aux habitants de projeter leurs besoins sur l'espace. Pour lui grotte et nid sont aussi symboles du lien entre l'homme et la nature ; et cette dernière est une grande source d'inspiration pour lui.

Le premier pas pour l'homme pour se reconnecter à son environnement apparaît de prime abord comme une opposition à notre société néolibérale. Comme nous l'avons vu en première partie du mémoire, l'Arte Povera voulait marquer le temps qui passe. Pourquoi ? Ils ne conçoivent pas l'œuvre comme un objet fini et s'opposent de ce fait à la société de consommation. C'est ainsi que le mouvement du Land Art s'inscrit dans la même démarche, en ayant comme objectif de notamment faire sortir l'art des galeries. On peut citer l'un des artistes les plus reconnus de ce mouvement : Robert Smithson. Il est devenu célèbre grâce à son installation gigantesque dans le Grand Lac Salé de

³⁴ Cole, Rachel. « Sou Fujimoto ». *Encyclopædia Britannica* [En ligne], 31 juillet 2020.



Sou Fujimoto - *Final Wooden House*, 2008, maquette avec personnages

l'Utah aux États-Unis. Cette œuvre, appelée *Spiral Jetty*, a été mise en place en 1970. Elle est constituée de roches basaltiques et s'étend sur plus de 450m de long. Elle a été submergée pendant trente ans et est redevenue visible en 2002, pour disparaître encore ensuite.

Comment s'opposer à la société de consommation en architecture ? Le principal souci est que la loi permet difficilement cette prise de position. En effet, en France, nous ne pouvons pas construire de manière pérenne sans autorisation. Il faut respecter les textes de loi comme le PLU, ou les règles de sécurité incendie par exemple, ce qui limite la liberté dans la construction, dans le choix des matériaux et donc dans l'envie d'échapper aux codes de la société de consommation.

Il est tout de même possible de s'opposer aux lois du marché dans une certaine mesure, en utilisant des matériaux locaux, ou encore mieux : de récupération. Nous pouvons réfléchir à d'autres manières d'habiter, de consommer le moins possible dans notre quotidien. Je pense aux architectures transitoires et au nomadisme dont nous avons déjà parlé.

Je pense aussi aux nouvelles possibilités de voyager qui se développent : au lieu de louer une chambre d'hôtel, un appartement, cela consiste à être hébergé chez l'habitant. Le logement peut être proposé contre un service, un peu de temps passé avec l'hôte, une rémunération, ou encore contre l'échange de sa propre maison. De nombreux sites, comme Couch-

surfing, Airbnb, Workaway, Woofing, Talktalkbnb, Nomador ou Homeexchange - liste non exhaustive - connaissent un succès de plus en plus important. Il est également possible de se déplacer de squats en squats, qui présentent parfois une volonté militante, et où la récupération est beaucoup pratiquée. Cette manière de voyager est accélérationniste dans le sens où l'on s'appuie sur les structures mises en place dans une société capitaliste, pour finalement avoir des comportements qui ne sont plus capitalistes.

Nous continuons de nous interroger sur les solutions qui apparaissent pour, a minima, contrebalancer l'accélération sociale. Entre alors en piste le phénomène inverse : la décélération.

Nous pouvons débiter par la décélération qui apparaît comme un contre-coup non intentionnel à l'accélération. Nous pouvons alors aborder le ralentissement pathologique qui apparaît comme réponse du corps à l'accélération, comme les maladies dépressives. Lors de phases dépressives, il est en effet souvent évoqué un sentiment de temps suspendu. Cela pourrait apparaître comme une manière comme une autre de dire stop au rythme de vie en constante augmentation, qui nous entraîne dans son sillon. Un autre exemple qui me vient à l'esprit concernant le ralentissement pathologique : c'est celui du « burn-out ». J'ai l'impression d'entendre parler de cette pathologie de plus en plus fréquemment, et maintenant concernant des personnes de tous âges, alors qu'il est apparu pour des personnes qui

était dans le monde du travail depuis un certain nombre d'années déjà. Les embouteillages sont aussi des contre-coups de décélération forcée : plus il y aura de personnes à vouloir se déplacer en même temps, plus cette décélération sera importante. On voit tout de même apparaître de plus en plus de campagnes de sensibilisation à l'utilisation des transports en commun, ou de covoiturage, ce qui réduit quelque peu cette décélération.

La décélération peut aussi être intentionnelle. Cela peut être une idéologie. D'ailleurs à chaque vague d'accélération, nous pouvons voir apparaître des appels à la décélération. Regardons par exemple cette année, l'accélération, ayant conduit à la mondialisation, a un rôle significatif dans le fait qu'un virus s'est propagé sur la terre entière en un temps record. Comme nous l'avons plusieurs fois évoqué, cela a fait émerger de nombreux appels à la décélération. Ces appels sont souvent teintés d'une nostalgie du monde tel qu'il était avant la révolution industrielle : plus stable, plus paisible, plus en lien avec le rythme des saisons, du soleil, de la lune. Rosa cite des associations qui émergent telles que l'« Union pour le ralentissement du temps » ou les « chômeurs heureux ». Les auteurs du livre *Accélérer le futur : post travail et post-capitalisme* rangent ces mouvements nostalgiques dans ce qu'ils appellent les *folk politics*. Pour eux, elles ne prennent pas en compte le monde actuel dans sa complexité et ne serait pas des solutions efficaces pour contrer le capitalisme. Comme nous l'avons vu avec les propositions des xénoféministes, la réponse au néolibéralisme ne peut être

que complexe et multiscalaire.

Nous avons vu précédemment que l'accélération et le progrès étaient des notions inhérentes à la pensée occidentale industrielle. Alors la décélération apparaît en premier lieu comme une critique de la modernité. Ainsi, lorsque l'on fait le choix de décélérer, on accepte soit d'évoluer en marge de celle-ci, soit de rattraper son retard lorsque l'on réintègre son rythme intense ; ce qui peut s'avérer une tâche ardue.

Dans ce sens, on peut observer des lieux où le temps semble totalement suspendu, où l'accélération sociale de notre société moderne n'a pas eu de prise. Par exemple les communautés Amish des États-Unis et du Canada. Celles-ci souhaitent justement se tenir à l'écart de notre société de consommation et de toute notion de progrès, en vivant une vie simple et austère, afin de respecter au mieux leur religion. Ils utilisent des matériaux locaux et des outils spécifiques, souvent assez anciens et manuels, et ce en totale collaboration dans leur communauté. Cela est une réponse qui ne pourra pas stopper le capitalisme, mais qui permet seulement de s'en écarter. Nous ne sommes donc pas dans une logique accélérationniste dans ce cas-là, mais bien dans de la *folk politics*.

Actuellement, Hartmut Rosa explique que la décélération accompagne l'accélération, mais qu'elle est encore une tendance résiduelle. Peut-être faut-il aller plus loin ? La décroissance, littéralement « projet politique remettant en cause la croissance économique », peut être une piste.

Prenons l'exemple des *New Travellers*. Ce terme anglais désigne une population qui vit sur les routes. C'est une forme de nomadisme. Marcelo Frediani, docteur en sciences sociales, explique dans *Espaces et sociétés* que « le mode de vie des *New Travellers* (peut être vu) non seulement comme un phénomène inscrit dans la contre-culture, mais aussi comme une réponse à la précarité, avec pour principal objectif de satisfaire les besoins élémentaires des individus ». Malgré des origines dans les années 50, ils sont reconnus par l'état britannique comme relevant de la communauté nomade seulement depuis 2006. Ce développement exponentiel du nomadisme, par des individus de tous milieux, montre que l'envie de se sédentariser et d'accumuler n'est plus une envie commune, comme en sortie de la Seconde Guerre Mondiale par exemple. Nous pouvons l'observer sur bon nombre de pratiques qui changent : j'observe de plus en plus dans les populations jeunes l'envie de travailler dans le but de pouvoir voyager, plutôt que dans le but de construire une vie sédentaire.

En 1986 apparaît le mouvement *Slow food* en Italie. Il est fondé par Carlo Petrini et lutte contre la culture « Mcdo » et la dégradation de la qualité de ce que nous mangeons. Le manifeste du mouvement obtient la signature de 15 pays, dont la France. Treize ans plus tard ce mouvement de la lenteur quitte nos assiettes pour s'attaquer à un problème plus grand : la ville. Il prend le nom de *Cittaslow*, ville lente, mot-valise réunissant un terme italien et un terme anglais. Charlotte Mathivet, politologue, explique que « l'objectif de ce vaste mouvement est ainsi de

créer une meilleure qualité de vie pour tous, de (re)trouver l'idée de bien-vivre (...et c'est) l'œuvre de militants et de certaines personnes politiques conscientisées aux thèmes écologiques et sociaux ». ³⁵ Le journal en ligne *Usbek & Rica* évoque le BES (bien-être, équitable, soutenable) et explique que l'un des moteurs de ce mouvement est que « le bien-être économique n'est pas suffisant s'il n'est pas associé au bien-être des personnes » et que ce label a su « réconcilier l'urbain et le rural, la croissance et le respect de l'environnement, la tradition et l'innovation ». Ces villes lentes ont moins de 50 000 habitants, payent une contribution annuelle et appliquent au moins la moitié des soixante-dix recommandations et obligations du manifeste. Comme exemples : la mise en valeur du patrimoine urbain historique en évitant la construction de nouveaux bâtiments, la réduction des consommations énergétiques, la promotion des technologies écologiques, la multiplication des espaces verts et des espaces de loisirs et l'exclusion des OGM.

De plus en plus d'écrits commencent à être publiés sur ce phénomène de décroissance. Dès 2013, Agnès Sinaï, dans son ouvrage *Penser la décroissance* se questionnait sur les raisons qui nous poussent à penser que la mutation du monde ne nous touche pas, et sur comment nous pouvons croire si fort à un retour à la croissance. Elle ne pense pas que la croissance verte et le recyclage soient suffisants : elle proposait déjà il y a près de dix ans de réviser nos mo-

³⁵ Mathivet, Charlotte, « Éloge de la lenteur : ralentissons la ville ! Le mouvement « Cittaslow ». » *Dialogues, propositions, histoires pour une citoyenneté mondiale* [En Ligne]



Boris Charmatz et Emmanuelle Huynh - *étrangler le temps*, photographie d'Ursula Kaufmann, 2017

des d'auto-organisation. Dans l'ouvrage, Yves Cochet, homme politique et mathématicien français, explique que le productivisme, par son côté linéaire de projection du passé vers le futur, n'exige pas l'anticipation d'un effondrement possible. Agnès Sinaï donne des exemples de territoires ayant fait « émerger des plans locaux de décroissance énergétique et de sustentation alimentaire ». Comme exemples de solutions, elle évoque des visionnaires qui pensent la mutation des représentations : « Des visionnaires la mettent en œuvre, à rebours des illusions de la croissance verte, par des low techs, des coopératives, des systèmes de rationnement convivial et la célébration des biens communs ». En architecture, on pourrait imaginer que cela se traduit par davantage de prise en considération de l'environnement dans nos pratiques. Nous allons évoquer notamment les matériaux biosourcés et les pratiques nous permettant d'être en accord avec les rythmes naturels.

Par ces exemples on voit des manifestations d'envies et d'actions pour un monde plus juste, et dont le futur importe. Dans l'idée de décroissance, il y a l'idée de ralentir le rythme. Cela n'est pas incompatible avec l'accélérationnisme, car celui-ci propose d'accélérer surtout le développement des technologies, mais valorise bien les temps longs de réflexion. Ce désir de décroissance rejoint notre premier point sur la nécessité d'engagement et d'idéaux forts pour construire.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'architecte Philippe Prost louait justement

dans une émission sur France Inter la nécessité de la lenteur à la maturation du projet architectural. Pour rappel, il réalise ses projets sur des durées de 10 à 15 ans en général, pas moins. Ce temps long lui permet également de lier des relations de confiance avec d'autres acteurs du secteur, acteurs avec qui il partage des idéaux communs et avec qui il lui est donc agréable de mener des projets.

L'architecte Laurent Beaudouin rapproche lenteur et accélération du temps en ces termes : « Rendre visible la lenteur du soleil est une manière de résister à l'exploitation de l'homme par l'accélération du temps ». Il place à ce moment la lenteur au cœur du travail architectural, en se connectant au rythme naturel lent, et presque invisible à l'œil nu, de la course du soleil. C'est aussi une manière de relier l'homme à son environnement.

Du côté de la danse, avec « Étrangler le temps », les danseurs Boris Charmatz et Emmanuelle Huynh poussent la lenteur du mouvement à son paroxysme. Ils s'inspirent des *Trois Boléros* d'Odile Dubosc datant de 1996 ; et la chorégraphie durant initialement 18 minutes s'étend maintenant sur 50 minutes. Stéphane Boularand de l'association *Bigorre* en parle en ces termes : « Le Boléro de Ravel ralenti devient encore plus lancinant et les mouvements déjà lents dans la chorégraphie originale s'étirent tout en longueur pour arriver à un très paradoxal mouvement aux frontières de l'immobilisme ».

Un célèbre livre s'intitule d'ailleurs : *Éloge de la*

lenteur : et si vous ralentissiez ? C'est le journaliste et écrivain canadien Carl Honoré qui le publie en 2004. En juillet 2005, il en parle lors d'une conférence TED. Il explique qu'il vivait à toute allure, sans trop se questionner sur le sujet jusqu'au jour où il a lu un article sur la manière de lire une histoire à son enfant le soir en seulement une minute. Il s'est de prime abord dit que c'était une super idée, puis il parle de ce moment comme d'un déclic : il ne voulait plus redouter ce moment de ralentissement le soir avec son fils, mais au contraire le chérir. Il a choisi de se couper de son ordinateur et de son téléphone pour se caler au rythme plus lent de son fils, pour laisser la possibilité à celui-ci de s'ouvrir sur ses pensées, sur sa journée, grâce à la mise en place d'un moment privilégié et lent avec son père. Il développe ensuite sur tous les aspects positifs à ralentir dans la sphère professionnelle et personnelle et l'augmentation de la créativité et de la productivité grâce à ce ralentissement. Il évoque les mouvements *CittaSlow* et *Slow Food* dont nous venons de parler, et cite d'autres exemples comme les pratiques de la méditation et du yoga, les mouvements de ralentissement au niveau scolaire - moins de travail à la maison pour plus de créativité -, les débuts de la recherche sur les fonctionnements des médecines alternatives, qui prennent souvent plus de temps que la médecine traditionnelle pour comprendre les symptômes, entre autres choses. Il nuance bien son propos en disant que toutes les lenteurs ne sont pas forcément positives, et qu'il ne faut pas la confondre avec la paresse, à laquelle elle est souvent associée. Cela est important à garder en tête en

tant qu'architecte.

Comment garder ce lien entre architecture et environnement ? Les auteurs accélérationnistes font régulièrement part de leurs préoccupations écologiques. Le post-accélérationnisme proposé par Srnicek et Williams dans leur dernier ouvrage *Accélérer le futur : post-travail et post-capitalisme* a justement pour but de trouver des solutions viables et efficaces pour préserver les ressources naturelles. En ce sens, cela me fait penser à la tendance des architectes à utiliser de plus en plus de matériaux biosourcés locaux, et le moins transformés possibles. Ce sont des matériaux issus du vivant, d'origine végétale ou animale. Il s'agit par exemple du bois, de la paille ou encore de la laine de mouton. Pourquoi ai-je précisé qu'il est préférable qu'ils soient locaux et le moins transformés possibles ? Cela permet d'éviter la pollution générée par le transport ou la transformation (ou même l'ajout d'additifs comme des stabilisants). À l'heure actuelle, il est relativement aisé d'obtenir une assurance responsabilité civile et décennale pour une entreprise choisissant d'utiliser des matériaux biosourcés, ce qui facilite le choix de les mettre en œuvre pour son projet.

rythmes naturels

Nous l'avons vu, nous sommes régis par des rythmes naturels : notre journée qui est une rotation de la Terre sur elle-même, chaque mois qui correspond à une rotation de la Lune autour de la Terre et chaque année à celle de la Terre autour du Soleil. Lorsque l'on a cherché à

déconnecter l'homme de ces rythmes naturels, en voulant introduire le système décimal pour la mesure du temps, comme celle des distances et des poids au moment de la Révolution, cela n'a pas fonctionné. Nous sommes vite revenus au système hexadécimal, nous provenant des astres, et de la nature. Lorsque l'on a évoqué l'importance de recharger en cosmicité l'architecture en première partie, cette idée de lien aux astres, aux rythmes naturels, est sous-entendue.

En architecture, une manière d'être au présent, et connecté aux rythmes naturels serait l'auto-construction. En effet, cela demande un investissement personnel très important. Il faut tout d'abord imaginer un projet, puis se former petit à petit dans chaque domaine dont on aura besoin afin de réaliser son projet d'auto-construction : structure, isolation, électricité, différentes techniques de construction, etc. Cela induit également d'avoir un rythme diurne, et de profiter de la lumière du soleil. Il faut s'adapter aussi aux éléments comme un fort soleil, ou une forte pluie. Architecte ou non, nous sommes alors responsables de chaque choix de matériel, chaque choix formel. C'est une prise de position et une manière d'échapper aux schémas habituels du bâtiment.

Aussi, dans cette logique de mieux s'adapter à son environnement, et donc aux rythmes naturels avec lesquels nous fonctionnons le mieux, nous pourrions imaginer des minimums vitaux d'habitat qui nous permettraient de le faire. Ce n'est qu'un début de proposition, qui pourrait être complété. Quels seraient-ils ?

Actuellement en France, selon le site *service-public.fr*, pour louer un logement celui-ci doit « comporter au moins une pièce principale présentant : une surface habitable de 9 m² et une hauteur sous plafond minimale de 2,20 mètres, ou un volume habitable de 20 m³ ». Donc c'est ce qui est considéré comme le minimum vital en France en 2020. Utopiquement, quelles règles pourrions-nous ajouter afin de garder du lien avec les rythmes naturels ?

Pour commencer, il serait indispensable de pouvoir voir le ciel : nous pourrions imaginer que chaque être humain a besoin de voir 3m² de ciel dans son logement. Cela permet de suivre la course du soleil et la météo ; on peut se rendre compte de l'état du monde extérieur tout en étant chez soi. Dans la même logique, un espace extérieur serait indispensable afin de pouvoir au minimum profiter de quelques rayons de soleil, qui sont très importants pour la santé : balcon, loggia ou jardin. Pendant le confinement c'est ce qui a manqué à la majorité des personnes. Nous savons que l'une des choses qui peut déprimer une personne en prison est que le regard ne porte pas loin, à part dans certains couloirs, qui sont tout de même exigus. Nous pourrions fixer une largeur minimale de 5 mètres à tout logement, en incitant à placer une ouverture dans cette continuité. Le double (ou triple si la région est très froide) vitrage pourrait être indispensable pour pouvoir louer son logement : en terme d'économie d'énergie cela fait la différence. De plus, pouvoir être au calme et au chaud chez soi pour respecter le rythme de chacun serait une belle avancée.

III - PRÉSERVER ET SUBLIMER LE « DÉJÀ-LÀ »

dimension technologique

Outre l'accomplissement d'idéaux architecturaux et l'amélioration du lien entre l'homme et son environnement nous pouvons tenter de trouver des pistes d'application des principes accélérationnistes dans le but de préserver et de sublimer le « déjà-là ». Pourquoi parler de « déjà-là » et non de patrimoine ? Je suis partie du principe que chaque année de nombreux biens s'ajoutent aux listes des monuments historiques français inscrits ou classés. Ainsi le terme « déjà-là » a une valeur plus large, plus inclusive selon moi. De plus, les accélérationnistes et xénoféministes sont pour l'inclusion et le partage au plus grand nombre de tous types de découvertes ou avancées ; je voulais ainsi inscrire mes recherches dans la continuité de ces principes.

Pourquoi cette envie de partager les découvertes, les nouvelles technologies est-elle accélérationniste ? Comme je l'avais expliquée au moment de définir l'accélération dans la seconde partie de ce mémoire, l'une des idées des accélérationnistes soutenue dans leur manifeste serait de nous replacer dans la perspective d'un « avenir qui soit affectivement revigorant aussi bien qu'intellectuellement énergisant ».³⁶ Ainsi, l'idée est d'encourager les innovations,

³⁶ Williams, Alex et Srnicek, Nick. « Manifeste accélérationniste », *Multitudes* (n° 56), p. 55-72. Février 2014.

et les avancées techniques et technologiques. L'une des propositions de Nick Srnicek et Alex Williams ou des xénoféministes seraient d'arrêter de se mettre en concurrence pour des brevets, mais au contraire de s'inspirer du principe de l'open source. Cela fait référence au domaine informatique : un logiciel open source laisse ses codes ouverts et disponibles à l'utilisation, la duplication et le développement. Cela permet d'une part d'échanger gratuitement des savoirs informatiques, mais aussi à chacun d'apporter sa pierre à l'édifice et d'améliorer le code qui l'intéresse. Grâce à cette manière de faire, la programmation informatique peut s'apprendre relativement facilement, de chez soi. De plus, des communautés soudées de personnes dont la passion et/ou le travail sont de programmer, se créent. Leurs membres n'hésitent pas à s'entraider. Cette aide mutuelle se réalise généralement sur des forums et elle n'est généralement pas monétisée. Suivant ce principe, les technologies seraient ainsi moins bridées, et cela encouragerait à innover, dans tous les domaines, et plus seulement dans le but actuel de répondre à des logiques capitalistes de rendement. Cela reprend l'idée de recharger en cosmicité notre futur, et aussi notre architecture.

Un schéma systématique est soutenu par Hartmut Rosa dans son livre *Accélération* : une critique sociale du temps. Il explique qu'une poussée d'accélération amène toujours avec elle « l'introduction victorieuse de la technologie nouvelle ». Il indique également que c'est le moment propice pour voir apparaître des discours sur l'accélération et la décélération.

Pour la préservation du « déjà-là », où en est-on au niveau des technologies ? Pour commencer de nombreuses applications sont développées pour valoriser le secteur du patrimoine. Nous pouvons citer l'application *Affluences* qui facilite les visites de sites, lieux, monuments en renseignant des informations en temps réel comme le taux d'occupation, le temps d'attente ou encore le besoin de réserver ou non pour accéder au lieu. *Studio Sherlock* est une agence de production audiovisuelle, ayant une agence à Nantes et une à Paris, qui s'est spécialisée dans la valorisation de chantiers de restauration des monuments historiques et des métiers du patrimoine. Concernant la médiation du patrimoine, des réalisations numériques sont de plus en plus utilisées : pour des reconstitutions de lieux ou d'événements notamment, afin de permettre une meilleure immersion au visiteur. Le scientifique Bruno Dufaÿ, au sein de In Situ, Revue des patrimoines, explique que « ces outils sont maintenant utilisés couramment pour enrichir les expériences de visite et donc augmenter l'attractivité des monuments, ce qui est la mission des équipes gestionnaires des sites »³⁷. Nous pouvons facilement imaginer la meilleure compréhension d'une visite de ruines lorsque celle-ci est accompagnée d'images de synthèse faisant apparaître les parties manquantes. Cela permet de se représenter plus aisément le site comme il a pu être à son heure de gloire.

Aussi, les archéologues utilisent depuis long-

³⁷ Dufaÿ, Bruno « Les technologies numériques au service du patrimoine dans une collectivité : retour d'expérience sur une décennie d'usages multiples au conseil départemental d'Indre-et-Loire », In Situ

temps déjà le scan et l'impression 3D. Cela leur permet de numériser et de reproduire en 3D leurs découvertes, pour leur étude, leur restauration ou leur conservation. Il est ainsi plus aisé de travailler sur les copies des objets sans risquer de les dégrader par les multiples manipulations. De plus, cela apporte des détails qui ne seraient pas visibles à l'œil nu. Cela va également dans le sens du partage de connaissances prôné par l'accélérationnisme puisque tout objet scanné peut être facilement envoyé dans le monde entier et chaque personne ayant accès à une imprimante 3D peut l'imprimer pour l'étudier en détails, qu'importe sa distance de l'objet original. Grâce à ces impressions, l'accès au patrimoine pourrait également se démocratiser, en permettant l'impression de répliques à bas coût.

Il est d'ailleurs actuellement possible de scanner en 3D entièrement des sites archéologiques grâce à des avions ou des drones équipés de scanners 3D. Si le site est menacé par un conflit armé, une catastrophe naturelle ou même l'érosion, nous pouvons en garder une trace et être capable de le reconstruire si besoin. De plus, cela représente un gain de temps considérable lors de fouille, car grâce à une modélisation d'un site de fouille complet, les archéologues savent où se situent les vestiges ou ossements qu'il faut protéger, et n'ont plus besoin d'avancer à tâtons.

Chose nouvelle, cette numérisation permet la création de musées virtuels, ce qui donne la possibilité à toute personne possédant une connexion internet d'accéder à ce patrimoine



ICONEM, photogrammétrie - Extrait de modèle 3D, Palmyre, Syrie, 2016

culturel numérisé. L'un des tout premiers établissements proposant une visite en 360° fut le Musée des Beaux-Arts de Lyon en 2015. D'ailleurs, grâce au photographe Brice Genevois, une grande partie de la ville de Lyon est aujourd'hui accessible en visite virtuelle.

Une branche de l'architecture s'est emparée de ces technologies de virtualité en 360° : la scénographie. Comme je l'ai expliquée plus tôt, j'ai suivi une option de projet à l'ENSA Nantes au semestre dernier qui place le développement de cette technologie au cœur de son enseignement. Elle s'intitule *Architecture en représentation*. Chaque année, il est question de réaliser un décor cinématographique adapté à la captation vidéo en 360°. L'année dernière le décor était à échelle réelle, et sphérique. Les acteurs évoluaient dans celui-ci lors du tournage, et la caméra était placée au centre. Réalisateur, acteurs, tout le monde devait apprendre à travailler avec cette nouvelle technologie. Le hors-champ n'existe plus, on ne peut plus y cacher du matériel technique ou le texte des acteurs. Cette année nous avons souhaité créer un décor avec un jeu de changement d'éclairages en lumières LED. Nous souhaitions également qu'il soit plus facilement démontable et transportable. Cela a facilité notre venue au Labo du Festival International du Court-Métrage de Clermont-Ferrand. Deux constructions ont alors été réalisées : le décor à l'échelle 1/5e, avec les LED et des mécanismes manuels ; la seconde construction était un cube à échelle réel recouvert de toile de type « fond vert » afin de filmer l'actrice, et de l'intégrer dans la petite maquette. Nous avons

dû apprendre à filmer et à monter en 360°, et il est vrai que d'avoir accès à des technologies en plein développement est facteur d'émulation créative, comme en parle les accélérationnistes.

La restauration d'œuvres d'art est aujourd'hui possible grâce à l'impression 3D, et diminue les coûts de celle-ci. Peut-être que cela sera bientôt possible à l'échelle de bâtiments, puisque l'on sait à l'heure actuelle déjà imprimer des bâtiments en 3D.

Avant d'imprimer en 3D, il faut créer un modèle 3D. Une technique se développe actuellement en architecture et en préservation de patrimoine : la photogrammétrie. Selon le dictionnaire Larousse c'est l'« ensemble des techniques qui permettent de déterminer la forme, les dimensions, la position dans l'espace d'un objet à partir de photographies ». L'un de ses outils, appelé « correspondance d'image par corrélation dense », est très récent et son processus est toujours en cours de développement. Le principe est de réaliser une prise d'images, soit terrestre, soit aérienne. Ensuite on utilise un logiciel, qui enregistre automatiquement des points homologues (qui sont comme des balises) entre chaque image. Il calcule ensuite les distances qui les séparent dans l'espace en trois dimensions afin de créer un nuage de point. Celui-ci sera ensuite transformé en maillage 3D. Ce qui influe sur la qualité de la modélisation 3D obtenue c'est la qualité du capteur de l'appareil photo, la distance de prise de vue, et si le logiciel sait nettoyer le nuage de point. Il existe de nombreux logiciels gratuits - comme COLMAP,

Meshroom ou *MicMac* - ou bien payants - tels que *Photomodeler* ou *3DF Zephyr*. Pour citer un exemple, une StartUp parisienne, *ICONEM*, a conduit une mission en 2016, où elle a collecté 40 000 clichés, traités par la suite en photogrammétrie afin de produire une copie précise de l'état du site de Palmyre en Syrie. Le photoréalisme du modèle 3D obtenu, présent à la page précédente, est bluffant.

L'accélération est souvent perçue comme un réel problème. Or, comme les accélérationnistes, nous pouvons continuer d'envisager les points positifs de celle-ci. Avec ces nouvelles technologies, de nouveaux métiers apparaissent. Si l'on prend l'exemple de l'impression en 3D de maisons, qui peut paraître de première abord comme antithétique avec tout ce que l'on connaît de l'architecture. En effet, elle est le summum de la recherche de la rapidité, et pour le moment, n'offrant que peu de formes possibles elle tend à uniformiser encore plus nos productions. Mais si l'on ne la voit pas comme « la suite » de l'architecture, mais bien une autre manière de faire de l'architecture, parallèle, alors à ce moment on peut voir qu'elle peut apporter des conditions de travail plus respectueuses de leur corps et de leurs articulations pour les maçons par exemple. En effet, ils ne s'useraient pas rapidement à porter, façonner, mais contrôleraient des machines qui les préserveraient.

développer les pratiques existantes

L'État et les collectivités territoriales ont des obligations d'entretien et de restauration des

monuments historiques inscrits ou classés. De premier abord, deux choses me paraissent importantes afin de développer les pratiques existantes dans une logique accélérationniste : faciliter la procédure à l'inscription ou au classement du « déjà-là ». En effet, en entrant dans la catégorie du « patrimoine », il pourra recevoir des aides de préservation et de valorisation. Deuxièmement, nous avons vu que les technologies ont maintenant leur rôle à jouer afin de préserver et sublimer ce « déjà-là ». Il serait intéressant de faciliter leur développement par des fonds alloués. Il est important de prendre en considération que ces technologies demandent également une maintenance régulière, et cela demande aussi un budget alloué. Comment cela serait-il réalisable ? Nous pouvons nous baser sur ce qui a déjà été mis en place.

Actuellement, les crédits de l'État et des collectivités territoriales sont largement inférieurs aux besoins. Nous pouvons le voir par la recherche active de financements extérieurs. Quels sont-ils ? Ce sont des fonds privés. Nous pouvons citer par exemple la *Fondation du patrimoine*, qui réalise des appels aux dons, ou du mécénat d'entreprise. C'est elle qui s'est par exemple chargée de la collecte des dons et promesses de dons - 221 millions d'euros - pour la reconstruction de Notre-Dame de Paris. En 2020, nous sommes à la 3e édition de la mission intitulée « Patrimoine en péril », un partenariat entre la *Fondation du patrimoine* et la *Française des jeux*, qui a déjà récolté 48 millions d'euros. Deux musées, le Musée d'Art Contemporain de Bordeaux et *La Piscine* (Roubaix) ont utilisé le «

ticket mécène », qui consiste en une somme supplémentaire que les visiteurs peuvent verser lors de l'achat de leur ticket d'entrée au musée qui contribue à l'acquisition future d'une œuvre par ceux-ci. Le château de Chambord a déposé sa marque à l'Institut National de la propriété intellectuelle. La création ou valorisation de la marque d'un monument permet de vendre des produits sous cette marque et l'argent récolté peut aider à sa rénovation. Ici ce financement s'appuie sur les structures du système capitaliste afin de permettre la réalisation d'idéaux de conservation. Cela peut illustrer la manière de penser accélérationniste. Dans le même système de pensée capitaliste, les locataires possédant des monuments classés ou inscrits peuvent se charger de faire fructifier leur investissement : ils financent ainsi la conservation du bien, tout en laissant garant l'État d'une « utilisation conforme à leur statut » comme il est défini sur le site *vie-publique.fr*. L'hôtellerie est un usage qui se prête bien à cette fructification : le Château de Versailles est d'ailleurs en train de construire 14 chambres de luxe ainsi qu'un restaurant gastronomique pour 2021.

Dans une logique accélérationniste, nous pourrions imaginer d'autres financements et d'autres partenariats afin de préserver le « déjà-là ». Pour que ces idées soient plus au cœur des préoccupations de chacun, il serait important de sensibiliser le futur citoyen dès son plus jeune âge. Dans le manifeste du Surréalisme de 1924, André Breton le dit ainsi : « Il faut changer la vie pour changer la vie ». Cela permettrait d'amener les citoyens à être plus ouverts, plus attentifs au

patrimoine, à s'intéresser et à devenir décisionnaires, acteurs initiés. Il existe déjà les journées du patrimoine, il pourrait être intéressant d'imaginer des semaines banalisées sur le thème du patrimoine dans les écoles primaires, collèges, lycées. Il existe déjà des « semaines du goût », nous pourrions étendre la journée dédiée à une « semaine du patrimoine », avec des ateliers, des débats. Cela formerait le futur citoyen sur des questions qui pourraient l'intéresser et qui sont importantes pour son pays. En tant que « sachant », cela fait partie du rôle de l'architecte que de transmettre son savoir, sa passion, et donc des architectes pourraient aider les enseignants à mettre cette semaine en place.

Que faire pour lutter contre l'obsolescence programmée que nous avons abordée dans chacune des deux premières parties de ce mémoire ? L'une des solutions est l'entretien, qui est de plus en plus considéré, qui commence à être abordé au niveau de l'enseignement dans les écoles d'architecture. C'est une pratique qui précède la restauration ou la réhabilitation, et qui permet même d'alléger ces tâches. Nous savons en effet qu'elles sont très coûteuses, alors qu'un entretien régulier est finalement plus abordable et plus facile à mettre en place. Cette question pourrait d'ailleurs être prise en compte plus souvent dès la phase de conception d'un bâtiment. Nombre de bâtiments modernes finissent par devenir des gouffres financiers en entretien par leurs formes : certains y pensent dès la fabrication. L'équipe de Frank Gehry l'a heureusement pris en considération, afin que le projet de la *Fondation Louis Vuitton* par

exemple s'inscrive dans une démarche HQE. En effet les eaux pluviales sont récupérées pour notamment nettoyer chacun des innombrables panneaux de verre de l'enveloppe extérieure.

Le réemploi ? La récupération de matériaux inexploités ? L'économie circulaire ? C'est le credo du collectif *Faire Avec*, formé de 3 femmes : Clothilde Buisson, Gwenaëlle Riviere et Clara Piolatto. Leur principe est simple, elles récupèrent « aussi bien du carrelage que des parquets, des papiers peints ou des lampes de chevets », c'est à dire des rebus de fournisseurs ou de chantier par exemple. Leur premier chantier concernait un centre d'hébergement et de réinsertions sociales et elles devaient transformer des chambres collectives en chambres individuelles ; elles s'attachent à améliorer « l'habitat dégradé ». Ce principe s'inscrit dans une démarche accélérationniste dans le sens où il est recherché de sublimer en ayant un impact le moins important possible sur l'environnement. Au contraire même, l'impact est positif dans le sens où l'on ne sature pas les décharges et où aucune énergie n'est émise afin de détruire ce qui est réutilisé.

Dans une démarche de préserver et de sublimer le « déjà-là », il est important de ne pas oublier la réhabilitation.

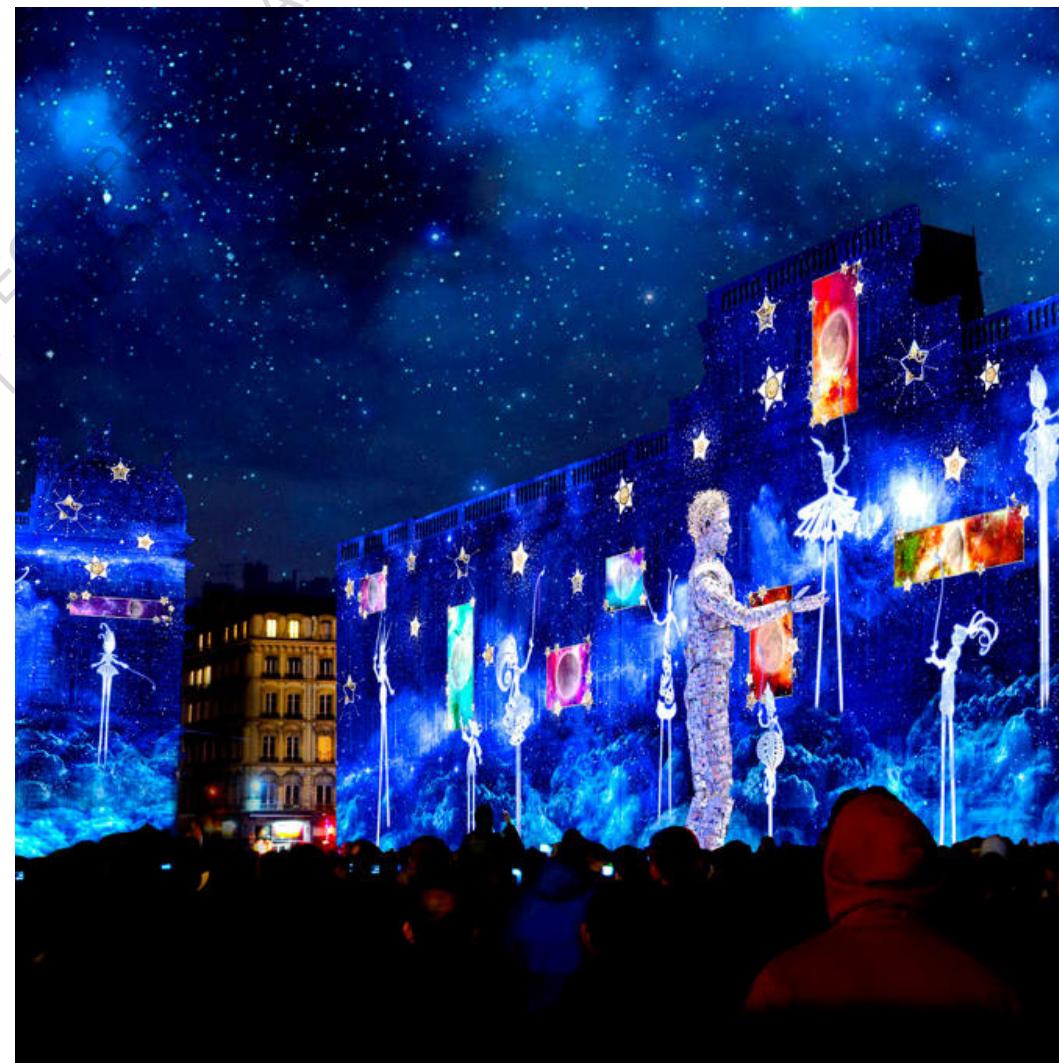
Les « lieux infinis » présentés à la 16e Biennale d'Architecture de Venise dont nous avons parlé en première partie ressortent ici par leur volonté de « réhabiliter ou de prolonger la vie d'un bâtiment presque toujours hors d'usage ». Dans la

même logique, leur scénographie par le collectif *Encore Heureux* a intégré du recyclage de matériaux. Nous pouvons aussi citer l'agence Lacaton & Vassal, qui met comme point d'honneur de réhabiliter des bâtiments chaque fois que cela est possible, en offrant un meilleur cadre de vie aux habitants / usagers. Je pense alors à l'exemple de la transformation de la *Tour Bois le Prêtre* dans le 17e arrondissement de Paris qu'ils ont réalisé en 2011. Elle a évité de justesse la démolition. Les architectes ont agrandi les logements en remplaçant les façades par un jardin d'hiver et un balcon. Cela permet une réduction de consommation d'énergie, ce qui impacte les habitants et la planète ; et cela sans augmentation du loyer. Les coûts de cette transformation ont été réduits par le choix de la réhabilitation : elle a été réalisée pour 12 millions d'euros, alors que la démolition puis reconstruction était estimée à 20 millions d'euros. De plus, les habitants ont pu rester dans leur logement. Le projet a d'ailleurs remporté l'*Équerre d'argent* notamment pour ces raisons. En quoi l'accélération du développement des technologies apparaît comme positif dans ces situations de réhabilitation ? Elles permettent de faire des simulations, des images de synthèse : souvent nous sommes dans des quartiers classés et l'intégration dans le contexte est très importante. Elles jouent un rôle important pour toute la partie ingénierie : nous pouvons citer les calculs de structure, ou le développement du matériel de construction qui a permis par exemple dans la *Tour Bois le Prêtre* d'intervenir par les façades.

Une dernière avancée de la technologie me

paraît intéressante à propos de l'attraction du « déjà-là ». C'est la technique du mapping vidéo. Cela désigne une technologie multimédia qui permet la projection de lumière ou de vidéos sur des volumes, tels que des bâtiments. Cela s'observe généralement de nuit, pour de meilleurs contrastes. Cela peut sublimer une façade ou encore lui donner un nouvel aspect, c'est un choix artistique. En 2017 a eu lieu la première édition du « Workshop Mapping » de la célèbre Fête des Lumières de Lyon. Une équipe mixte de onze étudiants et professionnels de Lyon, Paris et Epinal ont participé à cette première édition. Nantes aussi a accueilli son premier festival de mapping en avril dernier, intitulé *MAPP*, et provenant de Montréal. Depuis, le principe s'est rapidement développé et arrive dans de nombreuses villes afin de créer une nouvelle attraction autour de monuments.

Je vois les possibilités que pourraient apporter des pensées accélérationnistes de développement des techniques numériques comme une réconciliation entre le temps qui passe sur le « déjà-là » et le temps que l'on économise grâce à elles. Ce serait une manière de gagner du temps qui permettrait de sublimer les marques que laisse le temps qui s'écoule inlassablement.



Les Allumeurs d'image, mapping vidéo - *Une toute petite histoire de lumière*, Place des Terraux, Lyon, 2019

SYNTHÈSE PARTIE 3

Après avoir défini l'accélération puis l'accélérationnisme, et les avoir relié à l'architecture, il m'a paru important de se questionner, de remettre en question les pratiques courantes de l'architecture.

J'ai choisi de débiter par essayer de comprendre comment l'accélérationnisme pourrait nous permettre d'atteindre nos idéaux architecturaux. Il était alors question de passer à une logique de qualité plutôt qu'une logique de rendement. L'anticipation et la modularité des constructions apparaissent alors comme solutions pour limiter l'impact environnemental. La question d'empreinte écologique devient un sujet récurrent. Pour mettre en place ces idéaux, la notion de « faire-ensemble » est apparue comme centrale : c'est la relation humaine qui est valorisée dans nos pratiques. Nous avons évoqués à ce sujet les chantiers participatifs, tout en évoquant l'essor des matériaux biosourcés dans ceux-ci.

La sous-partie suivante consistait à voir comment s'inspirer de l'accélérationnisme pour faire en sorte que l'architecture actuelle respecte l'environnement et les rythmes naturels. C'était alors le moments d'évoquer les limites de l'accélération ; car bien sûr il y en a. Et c'est d'ailleurs en étant conscient de celles-ci que l'on peut imaginer continuer dans le sens de l'accélération. Nous avons ainsi abordé de nouveau les temporalités éphémères et temporaires de l'ar-

chitecture en nous demandant comment justifier leurs budgets alloués, et si elles échappaient au principe de rentabilité. C'était alors au tour du lien entre l'homme et son environnement : nous nous sommes demandés qui des deux est censés s'adapter à l'autre, et la réponse est que c'est à l'humain de le faire. Ainsi, en tant qu'architecte nous devons faire en sorte de toujours garder ce lien entre nos conceptions et leur environnement. Puis nous nous sommes questionné sur les minimums vitaux dont nous aurions besoin pour vivre de manière synchronisée avec notre environnement.

Enfin, il a été question de voir en quoi l'accélérationnisme permet de préserver et de sublimer le « déjà-là ». Nous avons fait un tour d'horizon des avancées techniques qui permettent la préservation et la sublimation de cet existant. Il était important de ne pas réduire l'étude au patrimoine seul, puisque les accélérationnistes et xénoféministes prônent l'inclusion. Nous avons terminé ce mémoire en détaillant les pratiques existante et en imaginant comment les développer.

CONCLUSION

Pour rappel, nous avons débuté ce mémoire par un titre interrogatif : faut-il continuer à « **Accélérer l'architecture ?** ». Nous avons ensuite amené une problématique générale afin de guider les réponses successives, en trois parties : **Comment la compréhension du temps nous permet-elle de saisir les limites de l'accélération en architecture ?**

Dans une première partie nous nous sommes demandé ce qu'était le temps et quelle était sa place en architecture. C'est par de multiples approches - scientifiques, physiques, sociologiques, philosophiques - que nous avons cherché à définir une notion aussi complexe que le temps. Nous avons ainsi pu montrer que la subjectivité du temps, qui nous le fait apparaître comme plus ou moins distendu en fonction de l'activité que nous sommes en train d'effectuer, était ce qui nous permettait de ressentir les effets d'accélération ou de décélération dans notre vie quotidienne. Nous avons ensuite relié temps et architecture : l'introduction de cette quatrième dimension est d'ailleurs pour moi un acte poétique, et nous avons vu des exemples de concepts japonais qui montrent l'importance que le temps occupe dans leur conception architecturale. Cette partie s'est terminée sur la définition de différentes temporalités architecturales. Les temporalités éphémères et temporaires nous ont d'ailleurs suivi tout au long de ce mémoire, comme un lien entre temps, architec-

ture et accélération.

Nous sommes d'ailleurs passés à l'étude de cette accélération en seconde partie. Il était alors question de définir le principe de l'accélération, en commençant par la sociologie, puis en avançant jusqu'à comprendre ce que serait une architecture accéléracionniste. Pourquoi s'intéresser à ces sujets maintenant ? Nous avons vu que le rétrécissement de notre présent apportait avec lui un sentiment d'urgence à agir. D'ailleurs, en pleine crise sanitaire du Covid-19, de plus en plus de voix s'élèvent : cette décélération brutale dans la plupart des domaines serait-elle le moment tant attendu pour réinventer la société ? Dans son article *Le miracle et le monstre - un regard sociologique sur le Coronavirus*, Hartmut Rosa insiste sur notre pouvoir de ralentir le monde : « Et maintenant, en avril 2020 ? Les chiffres chutent dans tous les domaines, et presque partout dans le monde. Ils connaissent une baisse absolument inimaginable il y a quelques mois (...) c'est nous, les humains, qui, par décision politique et après délibération, avons freiné ! » Il questionne comme tant d'autres le chemin que nous nous apprêtons à reprendre, notre envie de revenir au système capitaliste, mondialisé, et en accélération constante, qui a permis à ce virus de se répandre à une vitesse éclair. Il met en exergue « l'auto-efficacité collective » qui pourrait nous permettre de changer de paradigme. Une autre voix qui se fait entendre durant le confinement

français de 2020, c'est celle de Nicolas Hulot. Lui appelle pour sa part à la mise en place d'un nouveau modèle économique et démocratique, incluant par exemple un revenu universel, mettant en avant la relocalisation, la revalorisation des métiers vitaux ou la lutte contre le déterminisme social. Pourquoi cette urgence ? il explique : « Le Covid-19 met à nu les affres de la mondialisation et les limites d'un modèle. Tout est lié : crise économique, écologique, sociale ». La rédaction d'un manifeste est en cours. Il insiste sur le point que ceci n'est possible qu'avec un engagement citoyen fort ; il parle d'ailleurs de « sortir de la fracture démocratique ». Les manifestes récents que j'ai souhaité étudier sont ceux de l'accélérationnisme et du xénoféminisme. Nous avons ensuite souhaité replacer ces nouvelles tendances dans l'histoire de l'architecture en me demandant : où s'inscriraient-elle au sein de l'histoire de l'architecture ? Les premières pensées accéléracionnistes sont apparues en même temps que le néo-futurisme, au moment de la deuxième grande vague d'accélération au passage au vingt-et-unième siècle. Tous deux se placent à la suite et en contradiction du post-modernisme par leur foi en l'avenir.

Après cette étude, en dernière partie, cela m'a paru important de se questionner, de remettre en question les pratiques courantes de l'architecture. Devons-nous continuer à suivre les schémas de conception et de construction établis ? J'ai choisi d'étudier le faire-ensemble pour une mise en œuvre d'idéaux architecturaux. Il fallait tout d'abord les définir. Puis nous avons vu que modularité et anticipation pouvaient être

une manière de limiter notre impact environnemental. La notion de « faire-ensemble » est apparue comme centrale dans nos nouvelles pratiques. Il fallait ensuite également aborder les limites actuelles de l'accélération. Ainsi cela nous a amenés à voir comment s'inspirer de l'accélérationnisme pour faire en sorte que l'architecture actuelle respecte l'environnement et les rythmes naturels. Nous avons terminé sur une application de l'accélérationnisme pour le futur : la préservation et la sublimation du « déjà-là ».

Pour conclure, faut-il continuer à « **Accélérer l'architecture ?** ». L'étude de l'accélérationnisme et du xénoféminisme m'ont convaincu d'une chose, c'est que de se positionner seulement dans une posture défensive face au capitalisme et à l'accélération n'étaient pas une solution efficace pour les contrer réellement. Alors oui, embrasser l'accélération me paraît être une solution. Mais il n'est pas question de continuer à accélérer de la manière dont nous le faisons actuellement. Il s'agit de rester conscient des écueils de l'accélération qui accompagne le capitalisme, et de les diriger au contraire vers des idéaux de meilleur respect de la planète sur laquelle nous vivons, et avec laquelle nous pouvons mieux nous synchroniser. L'idée ici est bien d'utiliser uniquement les côtés positifs de l'accélération et des superstructures capitalistes en place dans ce sens. Et nous l'avons vu tout au long de ce mémoire, ce changement ne serait possible qu'à la condition de réfléchir ensemble au futur que nous souhaitons. Fait intéressant : j'ai observé un changement depuis quelques

années déjà : notre avis est régulièrement sollicité après être passé dans un lieu, sûrement afin d'améliorer l'expérience pour les prochains visiteurs. Des bornes numériques apparaissent à de nombreuses sorties de bâtiments, d'expositions, et même de toilettes. Il nous est proposé de choisir d'appuyer sur un bouton parmi trois. Les choix proposés apparaissent sous formes de visages : l'un semble triste, le second n'a pas d'expression particulière et le dernier arbore un sourire heureux. Il nous est ainsi de plus en plus demandé de partager nos ressentis, nos sentiments, via des outils technologiques. Un futur monde accélérationniste serait-il un monde où être heureux importerait à la société ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

❖ MÉDIAGRAPHIE

livres

Arellano-Lechuga, Léon, et Isabelle Marchal. *Architecture et temps [colloque ; organisé les 10 et 11 octobre 2011 par le Fonds régional d'art contemporain (Frac) de Franche-Comté] = Architecture and time*. Besançon : Frac Franche-Comté, 2012.

Baudelaire, Charles, et Yves Florenne. *Les fleurs du mal*. Le livre de poche 677. Paris: Libr. Générale Française, 1989.

Desmoulins, Christine, *Scenographies d'architectes : publié à l'occasion de l'Exposition Scénographies d'Architectes, juillet - octobre 2006*. Paris : Ed. du Pavillon de l'Arsenal, 2006.

De Sutter, Laurent. *Changer le monde*. Paris: Les Editions de l'Observatoire, mai 2020.

Jodidio, Philip. *Temporary Architecture Now! =: Temporäre Architektur Heute! = L'architecture Éphémère d'aujourd'hui!* Cologne: Taschen, 2011.

Laboria Cuboniks, Marie-Mathilde Burdeau, et Noémie Grunenwald. *Manifeste xénoféministe: une politique de l'aliénation*, 2019.

Loubes, Jean-Paul. *Traité d'architecture sauvage : manifeste pour une architecture située*. Collection La roue de bicyclette. Paris: Sextant, 2010.

Richardson Phyllis et Bossersch Jacques. *XS : Grandes idées, petites structures*. Thames & Hudson. Paris, 2002.

Roke, Rebecca. *Mobitecture: architecture on the move*. London: Phaidon Press Limited, 2017.

Rosa, Hartmut, et Didier Renault. *Accélération: une critique sociale du temps*. Paris: La Découverte, 2014.

Toledo, Camille de, Aliocha Imhoff, et Kantuta Quirós. *Les potentiels du temps: art et politique*. Paris: Manuella éditions, 2016.

Williams, Alex et Srnicek, Nick. *Accélérer le futur : post-travail et post-capitalisme*. Paris: Cité du Design, 2017.

articles

Beauchez, Jérôme. « *Zone stupéfiante : l'espace du deal* ». *Espaces et sociétés* 171, no 4 (2017): 55. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/esp.171.0055>.

Broué Caroline, Villeneuve Stéphanie et Caranta. « *Non au retour à la normale ? Avec Jeanne Ba-libar, Aurélie Filippetti, Nicolas Hulot...* ». *La Revue de Presse des idées*. France Culture. [en ligne]. 6 mai 2020. [consulté le 7 mai 2020]. Disponible à l'adresse : [https://www.franceculture.fr/societe/non-au-retour-a-la-normale-avec-jeanne-ba-](https://www.franceculture.fr/societe/non-au-retour-a-la-normale-avec-jeanne-ba)

[libar-aurelie-filippetti-nicolas-hulot?actid=ebwp0YMB8s0XXev-swTWi6FWgZQt-9biALyr5FYj13Qapl6b3aRjQ5z-uf7LxJofe&actCampaignType=CAMPAIGN_MAIL&actSource=583924#xtor=EPR-2-\[Lettre06052020\]](http://libar-aurelie-filippetti-nicolas-hulot?actid=ebwp0YMB8s0XXev-swTWi6FWgZQt-9biALyr5FYj13Qapl6b3aRjQ5z-uf7LxJofe&actCampaignType=CAMPAIGN_MAIL&actSource=583924#xtor=EPR-2-[Lettre06052020])

Chapelle, Cindy, « *Eloge de la lenteur : et si vous ralentissiez ?* », *La Slow Life* [En ligne], 31 août 2018. [Consulté le 10 août 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.laslowlife.fr/eloge-de-la-lenteur/>

Cole, Rachel. « *Sou Fujimoto* ». *Encyclopædia Britannica* [En ligne], 31 juillet 2020. [Consulté le 2 août 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.britannica.com/biography/Sou-Fujimoto>

Deschenes, Bruno. « *Le MA japonais, une esthétique de l'intersubjectivité* ». *Academia*. [en ligne]. 2 août 2016. [consulté le 25 juillet 2020]. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/27508688/Le_MA_japonais_une_esth%C3%A9tique_de_lintersubjectiv%C3%A9?email_work_card=view-paper

De Sutter, Laurent, et Faerber, Johan « *Parler de la guerre à propos d'une épidémie, c'est commettre le plus grossier contresens* », *Diacritik* [En ligne], 8 juin 2020. [Consulté le 15 juin 2020]. Disponible à l'adresse : <https://diacritik.com/2020/06/08/laurent-de-sutter-parler-de-la-guerre-a-propos-dune-epidemie-cest-commettre-le-plus-grossier-contresens-changer-le-monde/?fbclid=IwAR1Y3jVu9WVwDSIzdO0tbh5O0rCkGo3k9lpxeDEGewvqbeSZ->

VuW2Q8NDyTY

Dufaÿ, Bruno « *Les technologies numériques au service du patrimoine dans une collectivité : retour d'expérience sur une décennie d'usages multiples au conseil départemental d'Indre-et-Loire* », *In Situ* [En ligne], 23 mai 2019[Consulté le 15 août 2020] Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/insitu/21268>

Faerber, Johan « *Soirée Postcritique, ce jeudi, au Centre Pompidou* », *Diacritik* [En ligne], 16 avril 2019. [Consulté le 12 juillet 2020]. Disponible à l'adresse : <https://diacritik.com/2019/04/16/soiree-postcritique-ce-jeudi-au-centre-pompidou/>

Frediani, Marcelo. « *On the road : les New Travellers et leur besoin radical d'espace* ». *Espaces et sociétés* 171, no 4 (2017): 73. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/esp.171.0073>.

Latour, Bruno. « *Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise* », *AOC*, [en ligne]. 30 mars 2020. [Consulté le 2 juin 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.villamedici.it/fr/news-fr/bruno-latour-imaginer-les-gestes-barrieres-contre-le-retour-a-la-production-davant-crise/>

Luquet-Gad, Ingrid, « *L'accélérationnisme : le rejeton bâtard du marxisme et de la science-fiction* », *Les Inrockuptibles* [En ligne], 3 octobre 2015. [Consulté le 18 juillet 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.lesinrocks.com/2015/10/03/arts/arts/lacceleration->

nisme-le-rejeton-batard-du-marxisme-et-de-la-science-fiction/

Mathivet, Charlotte. « *Éloge de la lenteur : ralentissons la ville ! Le mouvement « Cittaslow* » ». Dialogues, propositions, histoires pour une citoyenneté mondiale [en ligne]. Septembre 2009. [consulté le 25 avril 2020]. Disponible à l'adresse : <http://base.d-p-h.info/fr/fiches/dph/fiche-dph-8035.html>

Noys, Benjamin, « *Architectures of Accelerationism* », essai présenté à l'Architectural Association School of Architecture de Londres [En ligne], février 2015. [Consulté le 14 juillet 2020]. Disponible à l'adresse : <https://spatialregister.files.wordpress.com/2015/02/architectures-of-accelerationism-text.pdf>

Rosa, Hartmut. « *Le miracle et le monstre – un regard sociologique sur le Coronavirus* ». AOC média [en ligne]. 8 avril 2020. [consulté le 30 avril 2020]. Disponible à l'adresse : <https://aoc.media/analyse/2020/04/07/le-miracle-et-le-monstre-un-regard-sociologique-sur-le-coronavirus/>

USBEK & RICA. « *En France les villes lentes font leur chemin* ». Demain la ville [en ligne]. 19 mars 2018. [consulté le 20 avril 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.demainlaville.com/france-villes-lentes-chemin/>

Williams, Alex et Srnicek, Nick. « *Manifeste accélérationniste* », *Multitudes* (n° 56), p. 55-72. Février 2014. Traduit de l'anglais par Yves Citton.

[Consulté le 13 juin 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2014-2-page-23.htm?contenu=article>

mémoires

Roze, Jeanne. *Mémoire, oubli et imaginaire urbain*. Mémoire de fin d'étude en architecture. Nantes : Ecole Nationale Supérieure d'Architecture, 2016. 132 p.

sites internet complets

Espaces temps, [en ligne]. [Consulté le 5 janvier 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.espacestemp.net>

Opalka1965, [en ligne]. [Consulté le 16 avril 2020]. Disponible à l'adresse : http://www.opalka1965.com/fr/index_fr.php

podcasts radio

Abittan, David. *A Clichy-sous-Bois, une architecture éphémère pour mieux penser l'équipement culturel en projet*. Les choses de la ville. France Inter, 12 août 2018. 6 min.

Augustin Trapenard, Jean-Michel Wilmotte. *Jean-Michel Wilmotte à la cote*. Boomerang. France Inter, 12 février 2020. 34 min.

Baker, Fawaz et Broué, Caroline. *Ma musique, c'est de l'architecture du temps*. L'invité(e) culture. France Culture, 07 décembre 2019. 26 min.

Barba, Dorothée. *Habiter le monde sur Arte : quand l'architecture raconte un mode de vie*. Capture d'écrans. France Inter, 8 février 2019. 4 min.

Etienne Klein, Carlo Rovelli, Yann Mambrini. *Le temps est-il une illusion ?* La conversation scientifique. France Culture, 30 septembre 2019. 59 min.

Moreau, Emmanuel. *Des femmes architectes rénovent les logements précaires avec les matériaux de fin de chantier*. L'esprit d'initiative. France Inter, 8 mars 2019. 3 min.

Pauchon, Hervé. *TEDx a dit... "l'impossible est temporaire" !* Un temps de Pauchon. France Inter. 16 avril 2012. 6 min.

Perrault, Dominique et Equitone. *Inscrire l'architecture dans la permanence*. Hors concours. France Inter, 10 décembre 2019. 64 min.
Prost, Philippe et Equitone. *La clé de l'architecture c'est le rapport au temps*. Hors concours. France Inter, 12 novembre 2019. 57 min.

Rebeih, Ali, Pacquot, Thierry et Abittan, David. *Que veut dire habiter un lieu ?* Grand bien vous fasse ! France Inter, 3 juin 2020. 48 min.

Salamé, Léa, Demorand Nicolas et Hulot, Nicolas. *Entre le protectionnisme et le néo-libéralisme, il y a une 3e voie, le juste échange*. Le Grand Entretien. France Inter, 6 mai 2020. 26 min.

Vidard, Mathieu et Vauclair, Sylvie. *Les vertiges de l'espace-temps*. La tête au carré. France Inter, 12 février 2020. 56 min.

podcasts vidéo

Balluffier, Asia. *Notre-Dame, Saint-Denis, sanctuaire d'Ise : faut-il reconstruire les monuments détruits ?* [en ligne]. 26 décembre 2018. [Consulté le 4 janvier 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=2cLVxB-70Bs>

El Hadj, Karim. *Changement d'heure : une mesure inutile ?* [en ligne]. 28 octobre 2018. [Consulté le 4 janvier 2020]. Disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=c0_vpVge1ik

Fauvel, Leslie. *Chandigarh : planifier le bonheur*. [en ligne]. 2 février 2014. [Consulté le 11 août 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=rjuaNFNTi4Q>

Hautville, Zoltan. *Dans l'espace, tout le monde vous entendra créer* [en ligne]. Arte. 11 janvier 2019. [Consulté le 2 janvier 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.arte.tv/fr/videos/087082-003-A/dans-l-espace-tout-le-monde-vous-entendra-creer-tracks/>

Honoré, Carl. *Ted Talks : Carl Honoré fait l'éloge de la lenteur*. [en ligne]. Juillet 2005. [Consulté le 10 août 2020]. Disponible à l'adresse : https://www.ted.com/talks/carl_honore_in_praise_of_slowness?language=fr

Orluc, Laurent, *L'innovation Jugaad : faire mieux avec moins* [en ligne]. 28 octobre 2018. [Consulté le 9 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=YDBzksLojy9>

University Quick Course. *Modernism vs. Post-modernism* [en ligne]. 24 juillet 2019. [Consulté le 12 juillet 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=f8Efyhlv72I>

Walther, Donald. *L'étrange découpage des fuseaux horaires expliqué en 5 minutes* [en ligne]. 26 décembre 2018. [Consulté le 4 janvier 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=E453eCOWR6o>

Walther, Donald. *Peut-on voyager dans le temps ? Les réponses d'Albert Einstein et de Stephen Hawking* [en ligne]. 14 mars 2018. [Consulté le 3 janvier 2020]. Disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=xfP0a_Sli0Y

musique

The Kinks. *Time Song* [en ligne]. 1968, titre mis en ligne sur youtube le 15 août 2018 [Consulté le 10 mai 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=jOBjwkaW-T0>

Pink Floyd. *Time* [en ligne]. 1973, titre mis en ligne sur youtube le 13 juin 2018 [Consulté le 9 mars 2020]. Disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=lke-uABclNk&feature=youtu.be&fbclid=IwAR0SNU_kmWx-q47oP1X_GvNhM5aKQ4VXAsU0i2NN6ejdk-

31BaDW_8BPGigRw

films

Nolan, Christopher, *Insterstellar*, 2014

Ridley, Scott, *Seul sur Mars*, 2015

séries

Lorre, Chuck et Prady, Bill, *The Big Bang Theory*, 2007-2019.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore ». Saint Augustin, dans ses *Confessions* pointait déjà du doigt la tâche complexe de définir le temps. Le temps est subjectif : une heure passée à écouter une conférence sur un sujet qui ne nous intéresse pas paraîtra forcément s'écouler plus lentement que le même laps de temps passé avec des amis. C'est par ce phénomène que l'on prend conscience de l'accélération et de la décélération du temps. Les logiques néolibérales de notre société amplifient cette accélération et nous en ressentons les effets. Le propos de ce mémoire est de savoir s'il faut continuer d'accélérer l'architecture. La problématique posée est alors la suivante : comment la compréhension du temps nous permet-elle de saisir les limites de l'accélération en architecture. Nous y apportons une réponse en trois temps. Il s'agit tout d'abord de définir le temps, par de multiples entrées, dont celle de l'architecture. L'objectif suivant est de comprendre l'accélération et la tendance accélérationniste, ainsi que leurs spécificités en architecture. Cela permettra de remettre en question nos pratiques architecturales, selon une logique accélérationniste.